

UNIVERSITY of MICHIGAN
GENERAL LIBRARY
OCTAVIA WILLIAMS BATES
BEQUEST





CAMPAGNE

DE L'ARMÉE FRANÇAISE

EN PORTUGAL,

DANS LES ANNÉES 1810 ET 1811.



CET OUVRAGE SE TROUVE AUSSI AU DÉPÔT
DE MA LIBRAIRIE,

Palais-Royal, galeries de bois, nos 265 et 266.

CAMPAGNE

DE L'ARMÉE FRANÇAISE

EN PORTUGAL,

DANS LES ANNÉES 1810 ET 1811,

AVEC UN PRÉCIS DE CELLES QUI L'ONT PRÉCÉDÉE.

PAR Mr A. D. L. G****,

OFFICIER SUPÉRIEUR EMPLOYÉ DANS L'ÉTAT-MAJOR DE CETTE ARMÉE.

DeLagrave, André

Quanquam inter adversa, salva virtutis fama.

TACITE, *Annales*.



PARIS,

J. G. DENTU, IMPRIMEUR-LIBRAIRE,

Rue du Pont de Lodi, no 3, près le Pont-Neuf.

1815.

INTRODUCTION.

L'Auteur n'a d'autre intention, en publiant ces Mémoires, que de fournir quelques matériaux pour l'histoire d'une partie de la guerre qui vient de finir. Dans l'étranger, comme parmi nous, l'opinion est générale qu'à aucune époque la France ne reçut autant d'illustration militaire; et quoique de grands succès aient été suivis de grands revers, il est beau de pouvoir encore proclamer *qu'au sein même de l'adversité, la gloire de nos armes n'a éprouvé aucune atteinte.*

Telles furent aussi les premières paroles du Roi, lorsqu'à son entrée à Paris il reçut l'hommage de ces braves troupes, étrangères à tout esprit de trouble et de faction, et toujours fidèles à l'honneur et à la gloire nationale. Ce n'est pas la seule fois que la belle ame du Monarque s'est épanchée sur ce sujet, qui intéresse si vivement tous les cœurs français. On a entendu Sa Majesté répéter dans plus d'une autre occasion (aveu sublime qui rappelle si bien les sentimens élevés et paternels du grand et bon Henri), que dans les temps les plus cruels de son exil et de ses souffrances, jamais elle n'avait pu apprendre sans émotion nos glorieux faits-d'armes. Les derniers évènemens n'ont point altéré cette

haute renommée, sanctionnée par tant d'années de triomphe. Une honteuse partialité s'efforcerait vainement de nous ravir nos trophées pour en parer les autres, ou bien de dénaturer les faits pour nous en donner, à nous tout l'odieux, aux autres tout l'honneur. Nous ne sommes point dans un siècle où l'on en impose long-temps par des réputations factices et des relations mensongères. La vérité reprend promptement ses droits, confond la mauvaise foi et l'imposture, et fait taire les clameurs de l'envie et de la haine : sa voix perce jusqu'à travers les préjugés et l'orgueil des nations ; des bords du Volga à ceux du Tage, il n'existe pas de peuples où l'on ne trouve répandue cette opinion, que ces phalanges françaises, qu'ils ont vues si souvent victorieuses au milieu d'eux, ont pu être *détruites* ou *dispersées*, mais que jamais elles n'ont été *vaincues* (1).

Au nombre de tous les maux qu'entraîne l'horrible fléau de la guerre, le premier, sans contredit, est cet esprit de vertige et cette ambition désordonnée qu'il communique à ceux-mêmes qui affectaient auparavant des sentimens tout-à-fait contraires. La fortune change toutes les têtes. Les uns, pour en avoir été trop favorisés, en deviennent téméraires et présomptueux ; d'autres, parce qu'elle vient à leur sourire, oublient tout-à-coup leur situation

---

(1) Expressions de M. de Châteaubriand, dans ses *Réflexions politiques*.

passée, et de sages et de modérés qu'ils paraissaient, ne rêvent plus que violences et envahissemens. Après tant de sang versé, de bouleversemens affreux, tous les peuples se bercent de l'espérance que la magnanimité et la grandeur d'ame vont enfin présider à leurs destinées, et ils voient encore des passions funestes toujours prêtes à en prendre la place. Il y a de quoi gémir et s'indigner que, dans tous les temps, de si grands sacrifices soient faits en pure perte, et que les mêmes argumens soient tour-à-tour bons ou mauvais pour blâmer ou justifier quelques personnes. Si ceux auxquels d'*importans intérêts* sont confiés, daignaient consulter plus souvent les vœux et les opinions qui se manifestent d'un bout de l'Europe à l'autre avec un concert remarquable, *sur* des questions qui attirent l'attention publique, ils y puiseraient des règles de conduite salutaires, et l'expé*rience démontre tous* les *jours que* ce serait un bon guide à suivre. C'est ainsi que l'opinion s'était prononcée, et en France sur-tout, contre la dernière guerre d'Espagne. Il ne s'agit point ici de remonter à son origine et d'en expliquer la cause et le prétexte. Il suffit de dire que cette guerre a été improuvée par tout le monde, parce qu'elle blessait jusqu'à cette sorte de politique qui se rit de la justice et de la morale, pourvu qu'elle trouve son avantage; politique dont nous n'avons que trop d'exemples sous les yeux, et qu'il est injuste de reprocher à la France seule. Il y avait mieux à faire pour tirer parti de

notre supériorité et de notre influence, puisque c'est un droit que tous les gouvernemens se sont arrogés sur leurs voisins, lorsqu'ils sont les plus forts, et que leur intérêt le commande. Un peu de sagesse et de prévoyance voulait du moins qu'on revînt sur ses pas, et qu'on mît un terme, quand il en était temps encore, à cette lutte si imprudemment engagée. Mais le soin de relever ces fautes, d'en développer les conséquences, et de faire voir que notre mésintelligence a mieux servi nos ennemis que la fortune elle-même dans le cours de cette guerre, est du domaine de l'histoire, et demande, pour être franchement apprécié, une génération plus calme et moins passionnée que la nôtre.

Ce qui est de notre ressort, et ce que l'on peut dire, parce que cela repose sur des faits, c'est que les armées françaises y soutinrent constamment leur éclat, et qu'au milieu des embarras sans nombre qui se multiplièrent autour d'elles, jamais elles ne perdirent cette attitude que donnent la valeur des soldats et le talent des chefs. Elles ont dû céder au nombre et à l'empire des circonstances; mais il faut se souvenir que les Carthaginois, les Romains, les Goths, les Maures, et les Français eux-mêmes dans la guerre de la succession, eurent à combattre les mêmes difficultés, le même acharnement, le même caractère national; qu'ils éprouvèrent les mêmes alternatives de succès et de revers, et que cependant les Espagnols finirent par être forcés de se soumettre

à ces dominations étrangères. Nous reconnaissons que leur cause était juste et sacrée; nous avons admiré sur les lieux mêmes l'énergie persévérante avec laquelle ils l'ont défendue, et nous n'en sommes pas moins persuadés qu'ils auraient eu le sort de leurs aïeux, malgré leurs puissans auxiliaires, s'ils n'avaient été favorisés par un concours d'évènemens qui ont eu une influence décisive sur l'issue de cette guerre.

Les différentes expéditions que les Français ont faites en Portugal, dans ces derniers temps, n'ont point été seulement une conséquence de la guerre d'*Espagne*, mais aussi de ce principe que ce pays est devenu, à peu de choses près, une province anglaise, et que cette usurpation est contraire aux véritables intérêts de l'Espagne et de la France, et à l'esprit même de la nation portugaise, quoique son *gouvernement*, par une politique timide et fausse, s'y soit toujours prêté. Ce principe était si bien reconnu dans les cabinets de Versailles et de Madrid, que, dans toutes les guerres avec l'Angleterre, depuis Louis XIV, toujours il fut question de s'entendre entre les deux gouvernemens pour chasser les Anglais de la péninsule. Si la paix ne fût venue suspendre les opérations savantes et hardies du duc de Vendôme, il y a tout lieu de croire qu'après la bataille de Villa-Viciosa, on eût vu les Français passer le Tage et occuper Lisbonne. Depuis cette époque, l'éloignement et les circonstances ne permirent ja-

mais, dans les guerres précédentes, de songer sérieusement à un tel projet.

On l'a repris de notre temps, et suivi sur une échelle plus grande, mais jamais encore avec un ensemble et un déploiement de forces suffisantes pour s'en promettre un succès complet. Il ne faut que connaître l'intérieur de ce pays, et jeter un coup-d'œil sur la carte, pour être convaincu de tous les avantages qu'il offre pour la défensive à un adversaire qui est maître de la mer, et qui a eu le temps de faire de solides établissemens. On voit en même temps que ce n'est pas en pénétrant isolément par un point quelconque, qu'on peut se flatter de déconcerter ses plans de défense. C'était une chose démontrée, avant même qu'on en eût fait l'expérience, que pour conquérir Lisbonne et le Portugal, il était nécessaire d'opérer à-la-fois sur le Duero et par les deux rives du Tage; ce qui eut lieu effectivement la première fois que les Français marchèrent sur Lisbonne, sous les ordres du général Junot; de même qu'il est reconnu que du moment qu'on cesse d'être maître du cours de ces deux fleuves, tout établissement militaire dans ce pays devient précaire et hasardeux. Mais une expédition combinée sur cette base, aurait exigé une rapidité d'exécution, une masse de troupes, et sur-tout un concert d'opération, sur lesquels les embarras du moment et beaucoup d'autres raisons ne permettaient guère de compter.

La première expédition fut concertée avec les

Espagnols, dans un temps où ils s'attendaient peu eux-mêmes à la guerre terrible qui devait embraser leur propre pays. L'armée française n'était que de vingt mille hommes, composés en grande partie de soldats qui n'avaient jamais combattu. Lorsque cette armée traversa l'Espagne dans le mois de novembre 1807, il régnait dans tout ce royaume une agitation sourde qui présageait qu'il ne tarderait pas à devenir un théâtre de troubles. Elle avait pour cause les dissentions de la famille royale, lesquelles, après avoir été long-temps tenues secrètes, éclatèrent enfin dans le public avec une animosité extrême. Telle était la haine plus ou moins fondée qu'inspiraient le prince de la Paix et la reine, que la prévention accueillait, avec une sorte d'enthousiasme, tout ce qui avait l'air d'être dirigé contre ces deux grands personnages. On répandit, et ce bruit tout ridicule *qu'il était s'accrédita* avec une rapidité étrange, que l'armée française, destinée en apparence contre le Portugal, avait pour instructions secrètes de s'approcher de Madrid, et de prêter son appui au prince des Asturies, pour le venger des persécutions du prince de la Paix, et l'aider à s'asseoir sur le trône de son père. Ces contes populaires acquéraient un certain degré de confiance, par un autre bruit aussi généralement répandu, du mariage du prince avec une française. Ces suppositions absurdes, enfantées par des esprits passionnés, tombèrent d'elles-mêmes, dès qu'on vit les Français ne prendre aucune espèce de

part à ces débats importans, et s'acheminer sur Salamanque et Alcantara. La connaissance plus positive de leur destination n'altéra en rien le bon accueil que les Espagnols de toutes les classes leur faisaient sur toute la route ; car, en Espagne, une guerre contre le Portugal est une idée populaire. Ce ne fut bientôt plus un mystère qu'elle avait été concertée entre les deux gouvernemens.

Dix mille Espagnols se réunirent, près d'Alcantera, à l'armée française, qui déboucha par Rozmanihal, et se porta par Castel-Branco et Abrantès sur la capitale, par un temps affreux, des chemins pour ainsi dire impraticables, et une contrée stérile et pauvre. Afin de protéger ce mouvement principal, deux autres corps nombreux d'Espagnols marchaient en même temps, l'un sur Setubal, par l'Alentejo, l'autre sur Porto, par la province d'entre Minho et Duero. On n'éprouva de résistance nulle part. Les troupes portugaises abandonnaient des positions inexpugnables, à chaque pas que faisaient en avant les Espagnols et les Français. Le prince du Brésil ne savait s'il devait se battre, ou abandonner l'alliance de l'Angleterre, et laisser occuper ses ports, comme on le lui demandait, ou bien s'enfuir en Amérique avec toute sa famille. Ce dernier parti plaisait beaucoup aux Anglais ; mais il déplaisait extrêmement à la famille royale, aux ministres, à la plupart des grands et à toute la nation, parce que tous prévoyaient avec raison que, quelque chose

qui arrivât, jamais on ne souffrirait que la cour revînt à Lisbonne. Après bien des irrésolutions, Sydney Smith, qui commandait une flotte anglaise dans les eaux du Tage, détermina enfin le prince régent à partir pour le Brésil. Toutes ces incertitudes ayant fait perdre un temps précieux, peu s'en fallut que ce départ ne fût devenu impossible; quelques heures plus tard, des vents contraires empêchaient les vaisseaux de sortir de la rade, ce qui arriva à quelques-uns de la flotte.

La conduite faible et incertaine de la cour dans cette crise difficile, sa disparution qui s'annonçait pour un temps indéfini, et l'occupation spontanée des principales villes du royaume par les Espagnols et les Français, jetèrent toute la nation dans une espèce de stupeur qui écarta toute idée d'opposition. L'ordre et le repos public ne furent pas un instant troublés: les troupes observèrent la plus exacte discipline; et l'on s'accoutuma bientôt à ne voir plus avec effroi des étrangers, dont les manières plus polies et plus communicatives que celles des autres étrangers qu'ils remplaçaient, n'annonçaient rien de sinistre pour l'avenir. Le commerce regrettait ses relations avec les colonies, où un grand nombre de Portugais ont leur fortune; mais on espérait que la guerre maritime aurait un terme, et qu'en attendant, l'industrie nationale, dégagée de ses entraves, acquerrait une vigueur et une prospérité qu'elle n'avait jamais eues.

Les évènemens qui se succédèrent rapidement en

Espagne ne tardèrent point à étendre leur influence sur le Portugal. Les corps espagnols qui occupaient la ligne du Duero et celle de la Guadiana, changèrent subitement de dispositions, et d'amis et d'auxiliaires qu'ils étaient des Français, en devinrent tout-à-coup les ennemis acharnés. Les généraux de ces corps débutèrent dans leurs opérations hostiles, par arrêter et maltraiter, sans distinction de rang et d'état, tous les Français qui se trouvèrent sous leurs mains, et dont quelques-uns même les commandaient, sous la foi des traités. Les dix mille hommes qui faisaient toujours partie de l'armée française dans les environs de Lisbonne, manifestant des intentions aussi peu amicales, il fallut, par un coup de vigueur très-hardi, les désarmer tous dans une nuit et les consigner sur des pontons, pour n'avoir plus rien à en craindre. Ces mesures sévères, mais prescrites par une salutaire prévoyance et une juste représaille, portèrent les esprits au dernier degré de fermentation. Telle est cependant l'antipathie qui divise les Espagnols et les Portugais, que ceux-ci, malgré toutes sortes de suggestions, ne voulurent jamais consentir à faire cause commune avec leurs voisins.

La retraite des Français, de Madrid sur l'Ebre, en isolant absolument la petite armée de Portugal, loin de tout appui et de tout secours, paraissait rendre sa perte certaine. Le voisinage d'une flotte anglaise, l'annonce d'un prochain débarquement,

la facilité d'entretenir des intelligences sur une côte d'une aussi vaste étendue et dont les trois-quarts et demi ne pouvaient être gardés, les relations de tout ce qui se passait en Espagne dans ce moment, en un mot toutes les trames d'usage pratiquées ouvertement, et sans qu'il fût possible de les empêcher, préparaient de jour en jour le peuple à une révolte générale. L'insurrection éclata bientôt de toutes parts, et de gros rassemblemens commencèrent à menacer la capitale dans différentes directions. Depuis le mois de juin, l'armée ne cessa plus d'être occupée à les combattre et à les détruire, dans un rayon de douze lieues autour de Lisbonne ; mais, lorsque dans le mois de juillet, une armée anglaise fut débarquée à l'embouchure du Mondego, il y eut de quoi désespérer de pouvoir faire face de tant de côtés à la fois. Les Français cependant ne se laissant point décourager par cette sombre perspective, résolurent de se battre jusqu'à la dernière extrémité, sans s'informer jamais du nombre de leurs ennemis : ils étaient réduits à cette époque à dix-huit mille combattans. Après qu'on eut formé plusieurs détachemens destinés à arrêter des corps nombreux d'insurgés qui s'avançaient par les deux rives du Tage, et qui étaient déjà maîtres d'Abrantès, à maintenir la tranquillité parmi l'immense population de Lisbonne, mettre la côte voisine en sûreté contre l'attaque de la flotte embossée à deux lieues de terre, et occuper les forts qui défendaient l'en-

trée du port; il resta huit mille cinq cents hommes disponibles pour marcher contre l'armée anglaise. Il est bon d'observer encore que si les Anglais eussent marché en avant avec moins de tâtonnement et de timidité, ils eussent pu arriver quelques jours plus tôt dans les environs du Tage, empêcher la jonction de ces forces, et se présenter, presque sans coup-férir, à la vue de la capitale, dont le peuple, contenu jusque là, n'aurait pas manqué de se déclarer en leur faveur.

Ce fut avec des forces si demesurément inférieures que les Français osèrent aller à la rencontre de l'armée anglaise. On la trouva occupant près de Vimiero une forte position, adossée à la mer, et protégée de plus par le feu de plusieurs bâtimens de guerre. On la portait à vingt-deux mille hommes, quoique la division du général Moore ne fût pas encore débarquée. Cette division venait directement de Stockholm, sans avoir relâché en Angleterre. Elle était composée de dix mille hommes, et il n'était bruit dans l'armée anglaise que des qualités de ces troupes et de leur général. Les Français, empressés d'en finir, attaquèrent avec trop de précipitation et d'impétuosité, avant même que le champ de bataille eût été suffisamment reconnu. Il en résulta que rien ne se fit sur un plan concerté, et que cet engagement prit la forme d'une échauffourée vive et sanglante, plutôt que d'une attaque régulière. Après trois heures d'une mêlée également

meurtrière pour les deux partis, les Français revinrent sur le terrain qu'ils avaient occupé avant l'affaire, et s'y reformèrent sous les yeux et à portée du canon de l'ennemi, sans que celui-ci osât faire un pas en avant. Le soir, ils repassèrent tranquillement un mauvais défilé qu'ils avaient derrière eux, et furent prendre position près de Torrès-Vedras. Dans la nuit même, le général Kellermann, envoyé au quartier-général anglais sous divers prétextes, signa, avec sir Arthur Wellesley, aujourd'hui lord Wellington, qui avait commandé en chef par *interim* dans l'action, les préliminaires d'une convention, par laquelle il était stipulé en principes, que l'armée française, avec tous les étrangers et les Portugais qui voudraient partager son sort, seraient transportés en France sur des vaisseaux anglais; l'armée avec son artillerie, ses *munitions, ses* armes, ses chevaux et ses bagages; tous les autres individus, avec leurs propriétés, ou l'assurance que celles qu'ils laissaient, seraient respectées. Il y avait dans le Tage six vaisseaux de ligne russes et quelques bâtimens légers, que dans la bonne comme dans la mauvaise fortune, les Français voulurent associer à leur sort, en vertu des traités qui unissaient alors les deux nations; mais par un faux calcul, suite de quelques insinuations qui se trouvèrent perfides, l'amiral Siniavin persista à vouloir traiter pour son propre compte, et il fut, contre son attente, forcé de se soumettre

à des conditions humiliantes. Telle fut l'issue de la première expédition des Français en Portugal, et de la bataille de Vimiero, dont il a été fait tant de bruit en Angleterre, et dont, fort injustement sans doute, tout le tort et tout l'odieux ont été rejetés sur le général Dalrymple, qui commandait en chef l'armée de terre. Il est certain qu'il y eut de l'audace et de l'adresse à se tirer d'un si mauvais pas, et que l'orgueil britannique dut être blessé de voir une poignée de Français, sans espoir de secours, accablés par le nombre, au milieu d'une population irritée, traiter d'égal à égal avec des forces si supérieures de terre et de mer, et exiger même d'être commodément ramenés en France sur les propres vaisseaux de l'ennemi, sans avoir fait le moindre sacrifice.

A peine ces mêmes troupes eurent-elles débarqué sur les côtes de l'Aunis et de la Bretagne, qu'elles reprirent le chemin du Portugal. Le soin de faire flotter de nouveau les étendards français sur les rives du Duero et du Tage, fut confié cette fois à M. le maréchal duc de Dalmatie, dont le coup-d'œil et la capacité militaire s'étaient déjà signalés sur plus d'un grand champ de bataille. La tournure que la guerre avait prise en Portugal et en Espagne rendait cette expédition beaucoup plus difficile que la première. L'exaltation de ces peuples était montée à son dernier période; plusieurs évènemens avaient diminué à leurs yeux l'ascendant de ces troupes françaises qui leur en avaient d'abord

tant imposé. Quelques succès leur avaient appris à avoir plus de confiance dans leurs propres forces et dans les obstacles que la nature de leur pays offrait à chaque pas. Ils avaient eu aussi le temps de former des troupes, et d'y établir de l'ordre et quelque discipline. M. le maréchal Soult, après avoir poursuivi l'armée anglaise jusqu'à la Corogne, et l'avoir forcée de s'embarquer au milieu du trouble et de la confusion, entra en Portugal et se dirigea sur Porto par une contrée très-difficultueuse. Son armée était à peine de vingt mille hommes. Chaque marche fut l'objet d'un combat pour forcer des passages de rivières, enlever des positions formidables, et s'ouvrir un chemin à travers des défilés gardés par un nombre prodigieux de soldats et de paysans armés. De gros corps de partisans se jetèrent sur ses flancs et sur ses derrières, massacrant tout ce qu'ils trouvaient d'isolés ou de trop faibles pour leur résister; de sorte qu'il ne se fut pas avancé de trois journées, qu'il perdit toute communication avec la province de Galice. Sa marche ne fut pas ralentie un seul instant, malgré tant de difficultés, et il parut enfin à la vue de Porto. C'est là que l'attendait une réunion immense de troupes régulières, de milices et de paysans, animés par tout ce que le sentiment de la patrie et le fanatisme religieux peuvent inspirer de plus ardent. La population entière avait reflué sur cette grande ville, déterminée à s'ensevelir sous ses ruines.

La ville de Porto, située sur la rive droite du Duero, à une petite distance de la mer, est bâtie sur une assiette naturellement très-forte. Outre cela, une triple enceinte de redoutes, garnies d'une formidable artillerie, semblait en rendre les approches inabordables à une armée qui n'avait que de l'artillerie de campagne. Cette sorte d'ennemi, sans doute peu redoutable sur un champ de bataille ordinaire, n'était plus tant à mépriser dès qu'elle pouvait combattre derrière des murs et des retranchemens. Son grand nombre, et une si forte position, ajoutant à sa confiance et à son enthousiasme, tout moyen conciliatoire proposé par le général français, afin d'éviter l'effusion du sang, fut repoussé avec fureur. Il fallut donc en venir à une attaque de vive force, et emporter les redoutes et la ville d'assaut. Une opération de cette nature, et dans cette circonstance, devenait d'autant plus délicate, qu'elle n'aurait pas échoué impunément. On voit dans quel étrange embarras se serait trouvée l'armée française, si, après d'inutiles efforts, elle eût été contrainte d'effectuer une retraite, entourée de ces masses dont l'exaltation et l'ardeur auraient été doublées par le succès. Mais des dispositions habilement concertées, et l'extrême valeur des troupes surmontèrent tous les obstacles. Les principales redoutes furent enlevées à la baïonnette, et l'ennemi effrayé se précipita avec confusion de l'autre côté du Duero. Le pont de bateaux par lequel s'écoulait en tumulte la

masse des fuyards, ne pouvant supporter un poids si énorme, s'enfonça. Ce fut alors un spectacle horrible que de voir des milliers de malheureux, de tout sexe et de tout âge, lutter vainement contre les flots, et implorer du secours de l'ennemi qu'ils avaient fui par un premier sentiment de terreur. Le désespoir et l'effroi des autres, qui se voyaient toute retraite coupée, mettaient le comble à cette scène de désolation. Nos troupes, dans le même instant, pénétraient dans la ville par toutes sortes de directions, après avoir tout renversé sur leur passage. Le général en chef pourvut à tout; sa fermeté prévint les désordres dont une ville prise d'assaut est presqu'inévitablement le théâtre, et des mesures dictées par une politique humaine et sage eurent bientôt fait renaître le calme et l'espérance parmi cette nombreuse population, qui croyait avoir tout à craindre d'un vainqueur qu'elle avait irrité par tant de jactance et d'insultes. La prise de Porto est remarquable comme fait d'armes; mais elle ne l'est pas moins par les sentimens de justice que le général français y déploya, et qui lui concilièrent promptement tous les cœurs.

Tandis que l'armée prenait un peu de repos, que l'ordre et la confiance étaient rétablis dans l'intérieur du pays, que quelques corps de partisans étaient dispersés, et que l'on attendait des nouvelles d'un autre corps d'armée, dont la marche devait être combinée pour achever la conquête du reste du

Portugal, l'armée anglaise, embarquée à la Corogne et transportée à Lisbonne, se refaisait de ses pertes, recevait de puissans renforts, et se disposait à reprendre incessamment l'offensive sous les ordres du général sir Arthur Wellesley. Les mouvemens du maréchal Victor furent paralysés par des forces supérieures, et cet évènement, contre toute attente, facilita toutes les manœuvres de l'ennemi sur le Duero. Le général Franceschi, commandant une avant-garde sur la Vouga, manqua d'y être enveloppé. S'il n'eût été soutenu à temps, la plus grande intrépidité n'aurait pu empêcher ce corps d'être taillé en pièces avant de s'être replié sur Porto. Toutes les dispositions nécessaires furent prises pour contenir l'ennemi sur la rive gauche du Duero; mais des mesures que toute la prudence humaine ne pouvait pas prévoir, lui ayant permis d'en effectuer facilement le passage, l'armée française se trouva inopinément dans la situation la plus difficile qu'il soit possible d'imaginer. Une partie était à Amaranthe, l'autre encore près de la ville et dans la ville même; et l'ennemi débouchait déjà de manière à surprendre nos troupes, et à empêcher leur rassemblement. Une faiblesse ou une hésitation eût tout perdu. Il fallait penser et agir tout à-la-fois. Ce n'est qu'à la guerre, et dans l'occasion d'un péril aussi imminent, que l'on voit tout ce que peut l'audace lorsqu'elle est accompagnée de cette sagacité profonde, qui découvre une voie de salut là où le vul-

gaire n'en aperçoit aucune. Le maréchal sort de Porto à la tête des troupes, culbute l'ennemi, s'ouvre un passage, et va prendre une position qui donne le temps à l'armée de se réunir. Ce parti pris et exécuté spontanément, déconcerta toutes les espérances que l'ennemi avait conçues d'une surprise, que la négligence ou peut-être quelques misérables intelligences avaient favorisée. Ce coup manqué, il se promettait d'être plus heureux en nous fermant le passage de plusieurs défilés et de quelques ponts, par lesquels il supposait notre route indispensablement tracée; et dans le fait, ses manœuvres empêchaient déjà nos troupes de pouvoir l'y prévenir. L'avis certain de ces dernières dispositions jeta M. le maréchal dans un embarras non moins grand que le premier. Comment, en effet, s'engager impunément, avec un matériel incommode, à travers de *longs défilés*, et forcer le passage de plusieurs rivières larges et profondes, en présence d'un ennemi plus nombreux, et posté d'avance pour s'y opposer avec avantage? Et il ne s'agissait plus ici d'avoir seulement affaire à des milices et à des troupes nouvelles, mais à des troupes aguerries et commandées par un général de réputation. M. le duc de Dalmatie, dans une circonstance à peu près semblable, prit le même parti que les chefs des Dix-Mille, d'après le conseil de Xénophon. Au lieu de suivre la route ordinaire et prévue, il trompa l'ennemi en prenant une autre direction, par un pays réputé im-

praticable, et sur laquelle on ne l'attendait pas. L'impossibilité d'emmener de l'artillerie et des bagages par des sentiers escarpés, que quelques pâtres seulement avaient coutume de fréquenter, le décida, sans balancer, à en faire le sacrifice et à tout détruire, pour que l'ennemi ne profitât de rien. La résolution et l'exécution furent l'objet de peu d'heures. Les Français n'éprouvèrent point de si longues souffrances que les Grecs, parce qu'ils eurent à parcourir une distance beaucoup moins grande, mais elles furent de la même nature. Il leur fallut endurer toutes sortes de privations, supporter toute la rigueur d'une saison froide et pluvieuse, franchir des torrens débordés, se frayer des chemins par des montagnes inaccessibles aux habitans mêmes, et combattre de ruse ou de force les partis nombreux qui ne cessèrent point de les harceler. Ces déterminations hardies sauvèrent l'armée. L'ennemi, à sa grande confusion, la vit échapper à tous les piéges dont il la croyait environnée, et prendre peu de temps après une part active et très-utile aux opérations des armées d'Espagne. C'est ainsi que se termina la seconde expédition des Français, dirigée contre le Portugal. Quoique ses suites n'aient pas été heureuses, ce serait à tort cependant que le général anglais voudrait s'en faire honneur, puisque toutes ses combinaisons et toutes ses ruses furent déjouées par la résolution et le caractère du général français, et qu'on ne peut pas citer, dans tout le cours de

cette campagne, un seul combat dont l'ennemi ait droit de se glorifier.

L'expédition de 1810 fut entreprise à une époque où la guerre d'Espagne prenait de jour en jour une tournure plus grave et plus inquiétante. La péninsule semblait être devenue l'arêne où la France et l'Angleterre se précipitaient avec presque toutes leurs forces pour vider leur grande querelle. Chacune de ces puissances faisait des efforts inouis pour soutenir cette lutte terrible. Le gouvernement anglais avait prévu cette nouvelle invasion, et avait pris de loin ses mesures pour en empêcher le succès. Ces mesures étaient connues; ses forces disponibles et locales, son plan, ses moyens de défense, sa résolution n'étaient plus ignorés. Il ne fut point difficile dès-lors, à ceux sur-tout qui connaissaient le pays, de pressentir l'issue de cette nouvelle campagne, ouverte avec des forces trop insuffisantes et trop isolées. M. le prince d'Essling fit donc un acte de pure obéissance, en se chargeant par devoir d'un commandement qui pouvait compromettre sa réputation. Bien loin de cela, il lui a fourni une nouvelle occasion de montrer, dans les circonstrnces les plus embarrassantes et les plus délicates, ce courage d'esprit dont il avait donné autrefois des preuves si glorieuses sur les champs fameux de Rivoli, de Zurich, de Gênes et de Wagram.

La timidité inconcevable du général ennemi explique le résultat de cette campagne, une des plus

difficiles qu'on ait faites. Mais ce qui ne s'explique point, c'est qu'on ait transformé une circonspection aussi déplacée, en conduite héroïque, en calculs du plus profond génie militaire. Cette parodie de l'école de Fabius sera un sujet de plaisanterie pour la postérité, qui remet tout à sa place, et qui ne flatte point. On disait dans l'armée française, et ce n'était assurément ni par jactance, ni par amour-propre, mais par une connaissance approfondie de l'état des choses, que si les Anglais avaient été à notre place, et nous à la leur, il ne s'en serait pas échappé un seul. Il est certain que le plus habile général du monde, eût-il réuni à lui seul toutes les sortes de qualités dont une quelquefois a suffi pour faire la réputation d'un homme de guerre, aurait été dans l'impossibilité de préserver son armée d'une destruction entière, si le général anglais eût profité de la moindre partie de ses nombreux avantages. On se convaincra, au contraire, que l'honneur de cette campagne appartient tout entier à l'armée française et à ses généraux, si cet honneur consiste, non dans le succès, mais dans le talent et le courage de braver et de surmonter une foule d'obstacles et de dangers avec des forces si disproportionnées, et dans une situation si critique.

CAMPAGNES
DE PORTUGAL,

DANS LES ANNÉES 1810 ET 1811.

CHAPITRE PREMIER.

Coup-d'œil sur les opérations militaires en Espagne, en 1808 *et* 1809. — *Situation respective des armées au printemps de* 1810.

Les brillans résultats de la campagne de l'hiver de 1808 à 1809 devaient faire espérer une prochaine soumission dans toutes les provinces espagnoles. La dispersion des armées ennemies, l'entrée des Français dans la capitale, la reddition de Saragosse, l'armée anglaise fuyant à la Corogne et s'embarquant avec précipitation, le parti de la junte considérablement affaibli par tous ces évènemens, tout présageait un terme à la guerre qui désolait la péninsule. De nouvelles hostilités en Allemagne détruisirent toutes ces espérances.

L'ennemi se persuada que l'orage qui grondait de nouveau sur le Danube attirerait assez l'attention du gouvernement français, pour que les affaires d'Espagne fussent négligées. Il reprit courage, et ralluma un incendie qu'on croyait prêt à s'éteindre.

Tout fut mis en œuvre pour tirer un prompt parti de cette puissante diversion. L'occupation de la capitale paraissant un coup décisif, la junte centrale détermina enfin sir Arthur Wellesley à se joindre aux armées espagnoles pour marcher sur Madrid. La bataille de Talaveira eut lieu. Les Anglais se dirent victorieux, parce qu'ils avaient conservé leur position, malgré les attaques successives et mal combinées des Français; et ce fut le seul résultat de cette journée sanglante. Pendant qu'on se battait à Talaveira, une autre armée espagnole, sous les ordres de Venegas, bombardait Tolède impunément, et menaçait Madrid, abandonnée à une faible garnison. Ces mouvemens forcèrent l'armée française à se replier sur cette ville; et dans le même moment, ceux du maréchal Soult sur Placentia, déterminaient le général anglais à se réfugier en toute hâte derrière la Guadiana. Cette campagne servit de pendant à celle que sir John

Moore avait faite l'hiver précédent dans le nord de l'Espagne. Il y eut cette différence, que sir John Moore paya de sa vie une manœuvre imprudente, et qu'il en eût été au moins sévèrement blâmé, s'il eût survécu, parce qu'il n'était soutenu à Londres par aucune cotterie puissante ; au lieu que son successeur, après avoir commis d'aussi grandes fautes, et n'avoir pas eu plus de succès, fut créé pair de la Grande-Bretagne, sous le titre de *lord Wellington.* Cette campagne eut même une issue plus funeste pour les alliés; elle mit le comble à leur mésintelligence. Les généraux anglais et espagnols s'accusèrent réciproquement de n'avoir pas coopéré au succès des opérations, par tous les moyens qui *étaient en leur pouvoir. Il* en survint une scission ouverte. Cuesta, Venegas, Mendizabal, Castanos, le duc de l'Infantado, et tout ce qu'il y avait de mieux dans les armées espagnoles, manifestaient hautement l'indignation que leur inspirait la conduite orgueilleuse et déloyale de leurs alliés. Ceux-ci, à leur tour, prétendaient qu'il fallait s'en prendre à l'incapacité et à la présomption de tous ces généraux, si aucun des plans combinés ne réussissaient. Lord Wellington, au milieu de ces

vives altercations, se retirait sur les frontières du Portugal, résolu d'agir désormais pour son propre compte, et de se borner à couvrir cette portion intéressante des possessions anglaises.

En effet les Anglais, depuis cette époque, furent long-temps sans participer directement aux opérations militaires des Espagnols. Ils ne semblèrent plus vouloir les aider que de conseils, d'intrigues, de secours en argent, en armes et en munitions. Ils concentrèrent la plus grande partie de leurs forces en Portugal, se contentant de se maintenir dans ce pays, où ils trouvaient plus de souplesse et d'obéissance parmi les habitans. Ils n'avaient point à y lutter, comme en Espagne, contre des esprits fiers et indociles au joug britannique. Ils y trouvaient au contraire un peuple tout façonné à leur morgue et à leur dédain. L'espèce de régence établie à Lisbonne, n'était qu'un fantôme de gouvernement, servilement dévoué aux généraux anglais, et l'objet de leur mépris. Enfin ils se regardaient dans le Portugal comme dans une de leurs provinces de l'Inde, où tout plie sous leur despotisme.

Les généraux espagnols, sans se laisser dé-

courager par cette défection, n'en travaillèrent pas avec moins d'ardeur à l'exécution de leur grand projet. Après avoir réuni une nombreuse armée dans la Manche, ils osèrent marcher une seconde fois sur Madrid. Le champ de bataille d'Ocana fut le terme de leur entreprise, et pour le duc de Dalmatie l'occasion d'une nouvelle gloire. Cette armée, la plus considérable que le parti ennemi eût encore mise en bataille, de plus du double supérieure en nombre à celle des Français, fut renversée et dispersée en peu d'heures. Sa destruction totale porta l'effroi parmi les membres de la junte de Séville, qui commencèrent à ne se plus croire en sûreté derrière les défilés de la *Sierra-Morena*. Les détails de cette journée si désastreuse pour la cause espagnole, achevèrent de démontrer que trois ans de guerre n'avaient encore produit ni généraux ni soldats ; car le dévouement et le courage ne suffisent pas pour combattre en ligne des adversaires braves, habiles et disciplinés ; et que le général La Romana avait plus de sagacité que les autres, lorsqu'il conseillait d'éviter les batailles avec les Français, de profiter des localités, et de se borner à les harceler partout, par des partis nombreux et féroces.

Les Français conservaient une attitude aussi imposante dans toutes les autres contrées de l'Espagne. Il n'y avait plus une place de quelque importance en Catalogne dont ils ne fussent maîtres. Le maréchal Suchet avait défait complètement l'armée de Blake, et maintenait la tranquillité dans l'Aragon, en attendant qu'il fût en mesure d'assiéger les places fortes que l'ennemi occupait encore sur l'Ebre et sur la Sègre. Une autre armée espagnole, commandée par le duc del Parque, avait été battue à Alba-de-Tormès, et entièrement dispersée par le 6e corps, qui depuis ce moment observait Ciudad-Rodrigo, et cette frontière du Portugal. L'armée victorieuse d'Ocana menaçait l'Andalousie ; celle du maréchal Victor l'Alentejo et l'Estramadure. Le général Bonnet occupait les points les plus essentiels des Asturies ; la route de Bayonne à Madrid était assurée et protégée. Ainsi, de toutes les espérances que l'ennemi avait conçues à l'occasion de la guerre d'Allemagne, aucune ne s'était réalisée.

La paix, promptement rétablie avec l'Autriche, fut un augure certain que les Français ne tarderaient pas à reprendre en Espagne une formidable offensive. La conquête de l'An-

dalousie en fut un des premiers effets. Les savantes dispositions du maréchal Soult eurent par-tout un plein succès. L'armée ennemie, forcée dans tous ses retranchemens et dans tous les défilés qui couvraient cette riche province, s'enfuit en désordre et en lambeaux. Jaën, Cordoue, Séville tombèrent rapidement en notre pouvoir. Le général Sébastiani, poursuivant les débris d'une partie de cette armée, et les exterminant chaque fois qu'ils essayaient de se rallier, s'empara de Grenade et de Malaga; et dans toute cette contrée, le foyer des têtes les plus ardentes, il ne resta plus que Cadix qui pût offrir un asile aux partisans outrés des Anglais.

Ceux-ci, des bords du Tage et de la Guadiana, restèrent tranquilles spectateurs de tous ces évènemens. Sourds aux cris et aux plaintes de leurs alliés, ils ne firent pas un seul mouvement en leur faveur. Ils ne songeaient qu'à ménager leurs troupes, pour être mieux en état de soutenir le coup dont ils étaient eux-mêmes menacés. Ils n'ignoraient pas qu'une expédition se préparait contre le Portugal, et les moyens de conserver Lisbonne absorbaient uniquement leur attention

CHAPITRE II.

De nouvelles troupes traversent les Pyrénées. — Opérations qui précèdent l'invasion du Portugal. — Siéges d'Astorga, de Ciudad-Rodrigo et d'Alméida.

La paix avec l'Autriche avait permis de disposer de beaucoup de troupes, qui furent dirigées sans retard sur l'Espagne. On peut évaluer à près de cent mille hommes ce qui traversa les Pyrénées, tant à la fin de 1809 qu'au commencement de 1810. Indépendamment des 8e et 9e corps, d'une partie de la garde impériale, de quelques autres troupes qui devaient former des corps pour agir séparément, tous les anciens corps d'armée furent recrutés et renforcés. Le 8e corps, composé primitivement de trois fortes divisions d'infanterie et d'une de cavalerie, précédait toutes ces troupes; et après être resté quelque temps dans les environs de Logrono et de Burgos, occupé à donner la chasse aux bandes qui infestaient ces contrées,

il s'avança jusqu'à Valladolid. Une grande partie de ce corps d'armée se porta d'abord sur l'Orvigo et dans le royaume de Léon, afin de mettre tout ce pays à l'abri de l'invasion dont il était journellement menacé par l'armée espagnole de la Galice. Cette armée ennemie, postée dans les environs d'Astorga, faisait impunément des courses sur l'Esla, et se liait par sa droite avec un corps d'Anglo-Portugais, qui occupaient cette partie de la frontière du Portugal. Astorga avaient été mis dans un bon état de défense. Outre une enceinte très-respectable, et d'une construction extrêmement solide, on avait ajouté plusieurs ouvrages pour en défendre les approches, particulièrement en retranchant avec beaucoup de soin et d'adresse deux faubourgs qui flanquent la ville au sud et au nord. Elle était très-bien approvisionnée; l'artillerie était servie par d'excellens canonniers marins, qui avaient été tirés des places de la Corogne et du Férol. La garnison était nombreuse et sous les ordres d'un gouverneur qui avait dans son parti la réputation d'un chef habile et brave. Il était indispensable pour les Français d'occuper cette place, qui ouvrait un débouché dans le nord du Portugal, et qui permettait à l'ennemi

d'insulter sans cesse une partie des provinces de Castille, de Léon et des Asturies. M. le duc d'Abrantès, commandant en chef le 8e corps, reçut l'ordre de s'en emparer dans les premiers jours d'avril 1810. L'investissement ne coûta que quelques escarmouches. L'armée ennemie se retira par la route de la Corogne, et prit position auprès de Villa-Franca, dans le dessein de secourir la place à la première occasion favorable. Mais les Français prirent des dispositions pour l'en empêcher. L'armée fut placée de manière à couvrir le siége, et à combattre l'ennemi s'il osait se reporter en avant pour en troubler les opérations.

Le point d'attaque fut déterminé sur le côté de la ville qui regarde l'est. Il embrassait toute l'étendue qui se trouve entre les deux faubourgs. Nos troupes s'établirent dans celui de gauche, après une affaire très-vive. Pour celui de droite, on ne jugea pas à propos de l'attaquer, parce qu'on prévit qu'on y perdrait trop de temps et trop de monde, et que l'on pourrait, sans en être maître, n'en cheminer pas moins sur le corps de la place.

La tranchée fut ouverte, et malgré quelques sorties infructueuses et le grand feu des assiégés, plusieurs parallèles furent élevées

dans l'espace de peu de jours. Notre artillerie avait très-peu de moyens à sa disposition. Tous ses efforts n'avaient abouti qu'à réunir six pièces de siége, dont trois de vingt-quatre et trois de seize, avec deux mortiers, le tout encore assez en mauvais état. On y suppléa du mieux qu'on put par des obusiers et de l'artillerie de campagne. Beaucoup de personnes s'attendaient à avoir bon marché de cette enceinte, que sa forme antique et peu imposante faisait croire peu solide. On s'imaginait y ouvrir une brèche sans beaucoup de peine. On fut donc très-étonné, quand on vit que nos boulets ne faisaient guère plus d'effet sur cette vieille mâçonnerie que sur le roc. Le rempart, *après un feu très-nourri* de plusieurs jours, n'était encore que faiblement endommagé. L'ennemi ripostait avec beaucoup de vivacité et de justesse, et continuait de montrer une grande ardeur et une grande opiniâtreté. Son enthousiasme était encore excité par le voisinage de son armée, avec laquelle il correspondait par des signaux convenus sur les montagnes et sur les plus hautes tours de la ville. Le faubourg qu'il continuait d'occuper, lui procurait de grandes facilités pour incommoder nos travailleurs et pour faire de fréquentes

sorties, quoiqu'aucunes ne lui réussirent. Nos pièces de gros calibre étaient en si mauvais état, que quelques jours de tir les eurent bientôt mises presqu'entièrement hors de service. L'artillerie fit connaître qu'il serait difficile de rendre la brèche plus praticable, attendu que bientôt la moitié des pièces ne pourrait plus être d'aucun usage. On disposa tout alors pour donner l'assaut, dans quelque état que fût la brèche, et on forma pour cette expédition un bataillon de grenadiers, dont M. le duc d'Abrantès donna le commandement à un de ses aides-de-camp.

L'endroit de la brèche avait été assez mal désigné. C'était précisément sur une partie de l'enceinte qui était adossée à la cathédrale ; de sorte que les boulets qui manquaient le rempart, allaient frapper et s'amortir en pure perte dans le pignon de ce vaste et solide édifice. Il offrait un autre inconvénient plus grave encore, c'est que, pour y arriver, il fallait défiler sous le feu d'une grande maison de ce faubourg de droite, occupé par l'ennemi, qu'il avait crénelée et remplie d'adroits tireurs. On essaya en vain de l'en déloger. On eût évité tous ces inconvéniens, si on eût déterminé la brèche à quarante toises plus à

gauche. Mais on avait prétendu que le terrain dans cette partie était plein d'excavités, et de plusieurs autres obstacles qui auraient empêché les troupes de franchir rapidement l'espace compris entre la tranchée et le rempart. On se convainquit trop tard que ce terrain avait été mal reconnu, et que ce fut une assez grande faute.

Comme c'est toujours une chose fort scabreuse et fort chanceuse, que de grimper avec beaucoup de peines sur un rempart, contre des gens bien résolus à se défendre, le général en chef voulut faire entendre à la garnison qu'on lui ferait bonne composition, si elle voulait se rendre. Au lieu d'envoyer un parlementaire, dont la vie eût pu être exposée avec des gens si peu scrupuleux sur les lois de la guerre, on se servit d'un soldat même de la garnison, pris dans une sortie de la nuit précédente, qui parut intelligent, et on le renvoya dans la place avec l'ordre de faire entendre au gouverneur quelles étaient les intentions humaines et généreuses du général français. Le gouverneur dépêcha aussitôt un officier pour traiter d'une capitulation; mais il parla de conditions si hautaines et si déplacées, qu'il fut incontinent congédié, avec in-

jonction d'avertir une dernière fois le gouverneur, qu'à quatre heures après-midi, l'assaut serait donné, et que la ville et la garnison seraient traitées sans pitié, si elles s'exposaient à cette dernière extrémité. On eût pour toute réponse, un quart-d'heure après, un coup de canon parfaitement pointé sur l'endroit de la tranchée où l'officier parlementaire avait été reçu par le général en chef, au milieu de son état-major, et où l'on savait qu'il était encore, en attendant la réponse du gouverneur. Quelques personnes furent blessées. Ce procédé donna la mesure de l'exaspération de l'ennemi, que rien n'était encore capable d'intimider.

Au signal donné, les troupes destinées pour l'assaut débouchèrent des tranchées, et se portèrent au pas de course au pied du rempart. Avec quelque rapidité que cet espace fût parcouru, il pouvait avoir environ cent toises, il y eut beaucoup de monde de tué et de blessé dans ce seul trajet, par le feu meurtrier de l'ennemi, qui prenait tout cet espace de front et de flanc; et comme il s'en aperçut promptement, il redoubla son feu de mousqueterie avec tant de vivacité et de succès, que bientôt toute communication fut interrompue entre la troupe qui devait donner l'as-

saut, et celle destinée à la soutenir. Arrivée au pied du rempart, ce fut une toute autre difficulté. On n'avait point d'échelles, et la brèche était si roide et si escarpée, qu'on ne pouvait y monter qu'un à un, et encore en se donnant la main et en se soutenant réciproquement. Il y aurait ici de quoi rebuter le plus grand nombre des soldats, si on ne les eût excités de la voix et de l'exemple. Après cela, on se trouvait dans la situation la plus embarrassante qu'on pût imaginer, et en même-temps la plus périlleuse. Le rempart, dans cet endroit, n'avait que la largeur du mur, dont la crète aiguisée par l'éboulement de la maçonnerie, formait un talu si glissant, qu'on pouvait à peine s'y tenir. Il s'élargissait à quelques pas à droite et à gauche; mais à droite on était subitement arrêté par un mur de traverse de dix pieds de haut; à gauche, par trois estacades, construites à dix pas les unes des autres, d'où l'ennemi tirait avec un avantage certain sur tout ce qui parvenait à déboucher sur le rempart. Le premier mouvement des assaillans fut de se précipiter dans les décombres d'une maison, du côté de la ville, dans l'espérance d'être un peu moins à découvert contre le feu de l'ennemi, et en

même temps d'y trouver une issue pour pénétrer dans l'intérieur de la place. Mais l'ennemi l'avait prévu, et était en mesure de s'y opposer. Il n'existait qu'une issue qui avait été fermée par un mur épais en pierres de taille, haut de six pieds, percé de créneaux, d'embrâsures, et soutenu par plusieurs pièces de canon. Des soldats de la garnison en outre étaient embusqués dans des maisons voisines, d'où ils dominaient ces ruines dans lesquelles nos gens s'étaient d'abord jetés; de telle manière, que la plupart des nôtres y furent tués, sans pouvoir, pour ainsi dire, se défendre.

Il ne restait plus de ressource que de se loger dans le cul-de-sac que formait le rempart, à la droite de la brèche, c'est-à-dire dans un espace de quarante pieds de long sur quinze de large. Les soldats, à mesure qu'ils montaient, se jetaient de ce côté, et cet espace fut en peu de temps si rempli, qu'on ne pouvait plus s'y mouvoir. On doit s'imaginer quel ravage faisait le feu de l'ennemi sur un pareil groupe où tout coup portait. En moins d'une heure, il y eut plus de trois cents hommes hors de combat sur ce point seulement. Il était impossible de rester plus long-

temps dans une position qui n'offrait d'autre résultat qu'une perte certaine, sans aucune chance de succès. Cependant il n'y avait que deux moyens d'en sortir, c'était d'enlever l'estacade d'où l'ennemi continuait de tirer avec tant d'avantage, ou bien de se loger sur la brèche même, jusqu'à ce qu'on pût aviser aux moyens de pénétrer plus avant. Le premier fut tenté vainement à trois reprises différentes, malgré l'escarpement de la brèche et le peu de largeur du rempart ; trois fois de braves grenadiers abordèrent cette estacade sans pouvoir la franchir.

Si l'on réfléchit que déjà deux heures s'étaient écoulées dans cette position critique, sans qu'elle devînt meilleure, et qu'au contraire elle devenait de plus en plus périlleuse, on doit convenir qu'il y eut un courage et une fermeté peu commune à ne pas l'abandonner. L'ardeur et l'intelligence de nos soldats, dans ce péril imminent, ne se démentaient point. Un petit incident manqua pourtant d'avoir des suites désagréables. Comme on voyait de nos lignes quelle difficulté les soldats éprouvaient à gravir sur la brèche, on fit porter quelques échelles et quelques outils par des hommes de corvées. Ces hommes, la plu-

part nouveaux soldats ou étrangers, crurent leur mission finie lorsqu'ils eurent déposé aux pieds du rempart les divers instrumens dont on les avait chargés, et ils se hâtèrent de fuir en courant vers les tranchées. Ceux qui connaissent le soldat et la guerre, savent tout ce que peut un bon ou un mauvais exemple dans un moment difficile. Nos gens, qui conservaient toujours leur position avec tant d'intrépidité, en voyant ce mouvement rétrograde, s'imaginèrent un instant qu'une partie de leurs camarades les abandonnait. Mais ils furent bientôt rassurés, et leur ardeur s'accrut encore, lorsqu'ils surent que ces soldats qui regagnaient si promptement leurs retranchemens, n'étaient venus que pour leur apporter plusieurs objets dont ils avaient un besoin indispensable.

On s'occupa alors de se loger sur la brèche même. Ce n'était point une chose facile à réaliser sur la crète d'un mur qui s'éboulait sans cesse sous les pieds, et où l'on était à découvert, à vingt pas de l'ennemi. On n'avait encore ni sacs à terre, ni gabions, ni matériaux avec quoi on pût se faire un abri. Quelques braves grenadiers, plein d'un admirable dévouement, prirent spontanément leurs sacs

remplis de leurs effets, et ils en firent la base d'un petit retranchement qui, en moins d'une demi-heure, fut assez élevé pour que nos gens pussent riposter à l'ennemi avec un peu moins de désavantage.

La nuit, qui était survenue sur ces entre-faites, fut aussi de quelque utilité aux assaillans. L'obscurité rendit le feu de l'ennemi plus incertain, et la communication de la brèche avec la tranchée fut un peu plus facile. Il fut envoyé quelques sacs à terre qui servirent à donner plus de solidité et d'élévation au retranchement, et vers les dix heures du soir, il se trouva de nature à couvrir assez convenablement l'étroite partie du rempart sur laquelle nos troupes étaient postées. Le feu ne cessa point pendant toute la nuit, mais il fut beaucoup moins meurtrier pour les nôtres que pendant le jour.

Tandis qu'une partie des assaillans faisait le coup de fusil, d'autres travaillaient avec une extrême ardeur à déblayer la brèche, à la rendre plus praticable, et à s'ouvrir une issue pour pénétrer dans la ville et s'établir dans une maison voisine avec quelque sûreté. C'était alors une guerre de maisons à entreprendre, comme à Sarragosse ; mais plusieurs

officiers en avaient déjà l'expérience, et l'on espérait au moins par ce moyen dompter l'opiniâtreté des assiégés. D'autres troupes, pendant ce temps là, travaillaient avec un égal empressement à établir une communication entre le rempart et nos lignes, afin que le lendemain matin les troupes postées sur la brèche pussent être renforcées et soutenues au besoin. Une fusillade toujours très-vive, qui partait du faubourg de droite, prenait les tirailleurs en flanc et les incommodait beaucoup. Néanmoins, la communication fut poussée avec une grande activité, et achevée tant bien que mal avant la fin de la nuit.

Toutes ces dispositions intimidèrent tellement l'ennemi, qu'il n'osa point pousser plus loin sa résistance. Le gouverneur, à la pointe du jour, demanda à capituler. Le général en chef exigea que la ville se rendît à discrétion. Nos troupes en prirent possession le 6 mai, à dix heures du matin. La garnison fut déclarée prisonnière de guerre, et conduite en France. Elle était encore forte de quatre mille cinq cents hommes, troupes mieux vêtues et mieux tenues que toutes celles que nous avions vues jusqu'ici en Espagne. Les habitans furent traités avec égard, et les paysans

en grand nombre qui s'étaient renfermés dans la place, renvoyés à leurs villages, sans qu'il y en eût un seul de maltraité. Telle fut la fin de ce siége, après quinze jours de tranchée ouverte. Quoique ce soit un fait d'armes d'une petite importance, parmi tant d'autres dont les derniers temps ont été témoins, on a cru devoir en rapporter les circonstances avec quelques détails, parce que d'un côté elles font connaître le genre d'opiniâtreté qui caractérisait les Espagnols pendant cette guerre, et que d'un autre elles montrent d'une manière remarquable qu'il n'est point d'obstacles pour la valeur et l'intelligence des soldats français.

L'ennemi, quoique vaincu, se glorifia de sa belle résistance. Les gens du pays chantaient encore long-temps après avec enthousiasme, une chanson où toutes les particularités du siége étaient racontées, et dont le refrain était qu'*Astorga avait été le tombeau des Français*. Il est de fait que toute cette opération ne coûta pas plus de six cents hommes tués ou blessés, et qu'avec un peu plus de patience et de sagesse, on en eût perdu beaucoup moins. Mais l'exaspération dénature tout; et c'est ce qui fait que nous voyons tous les jours le public

induit en erreur sur les faits les plus authentiques, par des relations mensongères, et souvent très-ridicules.

Quelques mouvemens que voulût faire l'ennemi du côté de Villa-Franca, pendant ce siége, furent aisément arrêtés par le général Clausel, qui le força même de s'enfoncer dans la Galice. La plus grande partie du 8ᵉ corps, après cette expédition, se rapprocha de Valladolid.

M. le maréchal Massena, prince d'Essling, venait d'y arriver pour prendre le commandement en chef de l'armée destinée à marcher en Portugal. Elle devait être composée des 2ᵉ, 6ᵉ et 8ᵉ corps, et d'un corps de cavalerie sous les ordres du général Montbrun. Le 2ᵉ, commandé en chef par le général Reynier, était à cette époque sur la Guadiana, menaçant Badajos, et harcelant sans cesse l'armée de La Romana. M. le maréchal Ney, commandant le 6ᵉ corps, était toujours à Salamanque, d'où il se disposait à marcher sur Ciudad-Rodrigo : le 8ᵉ, aux ordres du duc d'Abrantès, se trouvait dans les environs de Valladolid, et ne tarda point à se porter sur Salamanque, afin d'observer l'armée anglaise de lord Wellington, pendant le siége de Ciudad-Rodrigo.

Cette ville est située sur la frontière du Portugal : elle couvre la Castille et une partie de l'Estramadure ; elle est au milieu d'une plaine qu'elle domine de toutes parts, excepté un côté, d'où elle est dominée elle-même par une éminence qu'on nomme le *Téson*. La plus grande partie de la ville est bâtie sur un roc très-élevé, et baignée par l'Agueda, rivière large et profonde. Où la nature n'a point fait assez pour la défense de la place, l'art y a suppléé. On a ajouté à la première enceinte, du côté le plus faible et le plus accessible, une fausse braie avec un fossé, flanquée par deux bastions. L'ennemi, selon son usage, avait encore tiré un bon parti des couvens qui sont en dehors de la ville, pour en gêner les approches. En général, tous ces établissemens en Espagne sont construits avec une telle solidité, qu'on en peut, au besoin, faire des citadelles capables de soutenir des siéges en règle. C'est ce qu'on vit lors du fameux siége de Saragosse qui, par le moyen de ses couvens fortifiés et des autres ouvrages qui les liaient les uns aux autres, présentait une double enceinte susceptible d'une très-bonne défense, quoiqu'en aient dit ceux qui ne l'ont pas vue. Tout le brillant de cette résistance, si célèbre

dans les fastes espagnols, se réduit même à fort peu de chose; lorsqu'on sait que cette ville, d'un développement immense et partagée en deux par l'Ebre, renfermait plus de quarante mille hommes armés; que, du côté des Français, il n'y en eut jamais quinze mille employés aux opérations de siége; que l'artillerie de ceux-ci était si mal approvisionnée, qu'on était forcé de rationner les batteries, et qu'enfin, malgré cette énorme supériorité de nombre des assiégés vis-à-vis des assiégeans, ce qu'on n'avait point vu encore, jamais M. le général Palafox n'osa tenter une sortie sérieuse, quoiqu'il eût dans les commencemens près de vingt mille hommes de troupes réglées. Nous ne prétendons point pourtant, par cette observation, affaiblir la juste admiration qu'inspireront toujours le patriotisme et la résignation des habitans de Saragosse, dont la moitié fut moissonnée par une maladie épidémique, autre fléau non moins terrible que celui de la guerre, et qui ne l'accompagne que trop souvent, sans que jamais on y eût entendu proférer un seul mot de plainte et de faiblesse. Admirable dévouement qu'on retrouve si fréquemment dans l'histoire de l'Espagne ancienne et moderne! Mais nous pen-

sons que d'habiles généraux auraient tiré un bien meilleur parti de tant d'exaltation et d'une garnison si formidable.

J'oublie que nous ne sommes pas devant Saragosse, mais devant Ciudad-Rodrigo. La garnison était de huit mille hommes, à laquelle s'étaient encore réunis un grand nombre de paysans des environs. Les magasins de vivres avaient été calculés pour un blocus d'un an. Il ne pouvait rien manquer à l'armement de la place, puisqu'elle possédait la meilleure école d'artillerie de l'Espagne, et qu'elle était en outre un de ses dépôts les plus précieux. Son arsenal était rempli de toutes sortes d'armes et de munitions. L'ardeur de la garnison était encore entretenue par le voisinage de l'armée anglaise et de celle de La Romana. Lord Wellington avait à cette époque son quartier-général à Viseu, et la tête de son armée auprès d'Alméida, d'où elle poussait des partis jusque sur l'Agueda. Tout portait à croire qu'il ne verrait pas de sang froid tomber une place qui allait servir d'excellente place d'armes pour l'armée française, destinée à marcher en Portugal. Le mouvement en avant qu'il fit faire à son armée dans cette conjoncture, semblait encore l'indiquer d'une ma-

nière certaine. On savait d'ailleurs qu'il avait fait authentiquement la promesse au gouverneur de venir à son secours, lorsqu'il en serait temps ; et cependant il n'en fit rien, soit qu'il n'eût jamais l'intention de la remplir, soit qu'il en eût reconnu le danger ou l'impossibilité.

M. le maréchal Ney étant parvenu enfin à réunir l'artillerie et les munitions nécessaires, s'avança sur cette place dans les premiers jours de juin 1810, et l'investit. La garnison fit de vains efforts pour en disputer les approches. Elle fut culbutée et rejetée entièrement dans les ouvrages et les faubourgs fortifiés. La tranchée fut ouverte dans la nuit du 15 au 16, sur la hauteur appelée le *Téson*. L'ennemi, qui avait un nombre prodigieux de bouches à feu, tira continuellement et avec une grande vivacité. Cela n'empêcha point d'établir d'abord une première parallèle, à deux cent cinquante toises, pour battre en brèche le mur de la fausse braie, et, bientôt après, d'autres batteries, pour enfiler le rempart et accabler l'intérieur de la ville de bombes et d'obus. La tranchée fut poussée à droite, après plusieurs sinuosités, jusqu'à un couvent et à quelques maisons situées au pied du glacis, dans les-

quelles l'ennemi était fortement retranché. Mais après plusieurs attaques acharnées, il en fut chassé, et nos troupes s'y logèrent. A gauche, elle se prolongeait jusqu'au faubourg Saint-François, occupé en force par une partie de la garnison, et dans lequel il se trouvait plusieurs couvens, dont on avait fait autant de forts respectables.

Un siége en Espagne, et sur-tout dans des contrées si éloignées des frontières de France, devenait une opération beaucoup plus difficile que dans d'autres temps. Il fallait faire venir l'artillerie et les munitions de très-loin, et toujours sous de fortes escortes. La multiplicité des partis exigeait en outre de nombreux détachemens pour assurer les magasins et les communications les plus indispensables; on ne pouvait pas faire porter une lettre sans une escorte, et tout cela consommait beaucoup de troupes. La plus grande partie du 6e corps, composé de trois divisions d'infanterie, se trouvait employée aux opérations du siége. Ce qui n'était pas occupé aux attaques, l'était à compléter l'investissement, tant en-deçà qu'au-delà de l'Agueda, ce qui comprenait un vaste développement. D'autres dispositions furent encore prises pour couvrir l'armée assiégeante.

Le corps du général Reynier s'approcha de Coria, et celui du duc d'Abrantès vint s'établir entre Saint-Felicès et Chico, et Saint-Felicès-el-Grande. Ces deux corps d'armée, en cas de besoin, pouvaient se réunir pour recevoir l'armée anglaise, si elle eût tenté de secourir la place, comme on s'y attendait.

Cependant notre artillerie commençait à faire de grands ravages dans la ville. Toute la partie exposée à notre attaque n'offrait plus qu'un monceau de ruines. Les projectiles creux avaient aussi mis le feu dans d'autres endroits, et l'incendie se développait avec fureur. Le mur de la fausse braie était renversé; et il était alors question de faire brèche au corps de la place. On reconnut dans ce moment que nos batteries étaient à une trop grande distance pour que l'effet fût aussi prompt et aussi satisfaisant qu'on le désirait. On sentit la nécessité de les rapprocher, et on commença à s'en occuper avec une grande activité. Entre le *Téson* et la ville se trouve un ravin profond, dans le fond duquel coule un ruisseau. Il fut résolu de transporter les batteries jusque sur le bord de ce ruisseau, d'où le terrain ensuite s'élève jusqu'au glacis par une pente douce. Alors elles ne se trouvaient plus qu'à soixante

toises de la place, et leur résultat ne pouvait manquer d'être décisif. Mais ce travail devait nécessairement être long, difficile et périlleux; d'abord parce qu'il fallait transporter à bras toutes les bouches à feu, et ensuite travailler à une très-petite distance de l'ennemi, sous un grand feu de mitraille et de mousqueterie. Il y avait de plus l'inconvénient d'interrompre quelque temps notre feu, tandis que celui de la place ne discontinuait point, et que l'ennemi, à la faveur de ce répit, pouvait réparer la brèche de la fausse braie, et construire de nouveaux ouvrages derrière ceux qui avaient été détruits. C'est ce qu'il entreprit effectivement avec beaucoup d'ardeur.

La ligne d'attaque, ainsi rapprochée de la place, *se trouvait enfilée* par le feu meurtrier qui partait du faubourg Saint-François, toujours occupé par l'ennemi. Il devenait indispensable de l'en déloger. Il y était si en force, et si bien retranché, qu'il s'y maintint les premiers jours, malgré plusieurs attaques sanglantes. Enfin, il en fut chassé et obligé de se réfugier dans la place. On eut encore recours, pour incommoder les troupes qui bordaient le rempart, et sur-tout les canonniers, à un expédient qui réussit très-bien; expédient d'ail-

leurs fort en usage chez les Turcs, quand ils veulent insulter les batteries de leurs ennemis. On porta plusieurs postes en avant du front d'attaque, jusqu'auprès de la contrescarpe, qui firent des trous dans la terre, dans lesquels un homme pouvait être couvert jusqu'à la tête. Quelques tireurs adroits employés à ce service, firent le désespoir de l'ennemi, qui n'osait plus paraître aux embrasures.

Ces dernières dispositions achevées, la ville semblait ne pouvoir plus tenir, et cependant les assiégés montraient la même opiniâtreté. L'espérance d'être secouru par l'armée anglaise entretenait l'exaltation d'une partie du peuple, qui en imposait à l'autre, et soutenait encore le courage de la garnison. On surprit un émissaire de la junte municipale, qui finit par donner à ce sujet des renseignemens intéressans. C'était un prêtre qui se dévouait pour son parti, et qui, au péril de sa vie, avait essayé de pénétrer à travers les postes français, pour aller rendre compte au général anglais de l'extrême détresse de la place, et le prier de tenir sa parole. On lui fit grâce, à condition qu'il ferait connaître les signaux par lesquels il était convenu d'instruire la place de la réponse du général anglais; et d'après cela, on fit le signal,

qui annonçait que les Anglais étaient résolus à ne rien entreprendre contre l'armée française, signal qui consistait dans un nombre de feux sur les montagnes voisines. Mais cette ruse ne produisit aucun effet, soit que la ville s'en fût doutée, soit qu'elle eût encore confiance dans ses propres forces.

Il arriva sur ces entrefaites un petit évènement qui prouve qu'il n'est point de circonstance à la guerre où le service puisse être négligé impunément. Le peu de cavalerie qui était dans la place était commandée par un nommé don Jullian, qui jouissait parmi les siens d'une grande réputation de valeur et d'audace. Il était fils d'un paysan des environs. Il avait débuté dans la carrière militaire par *être soldat et mauvais sujet* dans un régiment espagnol. Après en être déserté en 1793, il prit du service en France, où il était parvenu au grade de sergent. Rentré depuis long-temps dans sa patrie, les circonstances en avaient fait un chef de bandes, et on avait ajouté le *don* à son nom, pour lui donner plus d'importance. C'était le héros de la contrée, quoique tous ses exploits se fussent bornés à profiter de quelques embuscades pour tomber à l'improviste sur quelques Français isolés, ou de faibles

détachemens conduits par des officiers négligens ou ignorans. Mais il est sûr qu'il n'était pas sans intelligence et sans adresse à tirer un parti heureux de la connaissance du pays et du dévouement des habitans. Il s'était jeté dans la place par un excès de zèle; mais lorsqu'il vit que sa reddition était inévitable, il résolut de s'enfuir avec ce qu'il avait de cavaliers à ses ordres. Il fallait pour cela se faire jour à travers les postes français, ce qui ne devait pas être facile. Mais il avait observé que le détachement qui bloquait la place sur la rive gauche de l'Agueda, et qui était chargé de surveiller la route de Fuente-Guinaldo, se gardait mal du côté de la ville, d'où ce détachement ne redoutait aucune surprise, parce qu'il en était séparé par la rivière. Ce fut précisément par là que don Jullian résolut de s'échapper. Il tomba brusquement à la tête de sa petite troupe sur le piquet qui gardait cette route, et il eut le temps de gagner les bois voisins, pendant que le piquet montait à cheval et se mettait en mesure de l'arrêter.

Des déserteurs confirmaient journellement la détresse de la place; mais la junte et le gouverneur conservaient l'espoir d'être secourus par les Anglais. Ceux-ci en effet continuaient

d'avoir leur avant-garde à deux petites lieues, et même en vue de la ville; et l'on était assez fondé à croire, même du côté des assiégeans, qu'ils feraient quelque tentative, ne fût-ce que pour tromper les assiégés et prolonger leur résistance de quelques jours. Il fut décidé qu'on les rejeterait plus loin, et qu'on s'assurerait si enfin ils étaient vraiment en mesure et dans l'intention de faire quelque entreprise sérieuse en faveur de la place. Le duc d'Abrantès eut ordre de faire une grande reconnaissance sur la route d'Alméida. Il fit passer l'Agueda à une division d'infanterie et à une forte brigade de cavalerie, et marcha sur l'avant-garde anglaise. Celle-ci était avantageusement postée sur l'Asava, près du village de Marialva. Elle fut culbutée et ramenée jusque sur les hauteurs de Gallegos, où elle essaya de tenir, soutenue par une bonne artillerie. Quelques charges, dirigées par le général Sainte-Croix, forcèrent l'ennemi d'abandonner cette nouvelle position, et depuis ce moment, il ne s'arrêta plus que sous le canon d'Alméida. Le duc d'Abrantès, après avoir poussé jusqu'au fort de la Conception, ayant parfaitement reconnu que le gros de l'armée anglaise était toujours de l'autre côté du Coa, fit rentrer

ses troupes, en laissant toutefois de gros postes pour tenir ceux de l'ennemi à une plus grande distance qu'auparavant. Nos troupes, dans ces rencontres, conservaient leur supériorité ordinaire. On ne peut s'empêcher de citer à cette occasion la conduite d'une compagnie de grenadiers du 22e de ligne, qui, attaquée et entourée par deux escadrons de cavalerie de la garde anglaise, soutint ce combat si disproportionné pendant deux heures, sans se laisser entamer et sans perdre un pouce de terrain.

Les assiégés avaient pu voir du haut de leurs remparts que les Anglais, loin de songer à les secourir, au contraire s'éloignaient d'eux. Notre artillerie, à une si petite portée, faisait un ravage épouvantable dans la ville. Tout le côté de l'attaque était presqu'entièrement détruit. L'incendie éclatait de toutes parts. Bientôt la brèche au corps de la place fut praticable. Après avoir cheminé jusqu'au bord du fossé, une mine renversa la contrescarpe ; tout allait être prêt pour l'assaut. M. le maréchal Ney disposait lui-même dans les tranchées les troupes d'élite désignées pour le donner. Le fossé était comblé ; la brèche avait dix-huit à vingt toises de largeur, et la

pente en était douce et commode. Pour plus de certitude encore, on demanda trois soldats de bonne volonté pour en faire l'épreuve, en arrivant les premiers sur le haut du rempart. Il s'en présenta cent. On en choisit trois qui s'y portèrent vivement, sans que l'ennemi eût tiré sur eux. Dans ce moment, au contraire, il arbora le pavillon blanc, et le gouverneur, conduit devant le maréchal, offrit de remettre la place à discrétion. Ce fut dans la soirée du 10 juillet que nos troupes en prirent possession, après vingt-cinq jours de tranchée ouverte. Le lendemain, sept mille hommes de la garnison sortirent pour être conduits en France prisonniers de guerre. On trouva encore des vivres, et sur-tout une grande quantité de bouches à feu, d'armes de toutes espèces et de munitions, quoique l'incendie de l'arsenal en eût fait perdre une grande partie. La garnison et les habitans étaient indignés contre les Anglais, de leur manque de foi. Ils leur reprochaient tous les maux qu'ils avaient soufferts, et la misère affreuse où ils étaient réduits, prétendant que, sans la promesse d'un secours, ils n'eussent pas poussé si loin leur résistance, à laquelle ils auraient pu mettre un terme plus

tôt, sans manquer aux lois de l'honneur.

On s'occupa immédiatement du siége d'Alméida. Cette place valait beaucoup mieux que Rodrigo, et était par conséquent susceptible d'une plus longue défense; mais la possession de cette dernière ville donnait des facilités pour déployer devant l'autre un plus grand systême d'attaque. Le général Eblé mit un si bon ordre à tous les préparatifs pour ce nouveau siége, que les opérations suivirent de près. Il était probable que lord Wellington n'en resterait pas spectateur tranquille, comme du dernier. On crut s'en apercevoir à l'âpreté avec laquelle les approches furent disputées. Ce ne fut qu'après plusieurs combats très-vifs, que le général Loison parvint à rejeter l'ennemi au-delà du Coa, et à s'établir à Pinhel. L'armée anglaise, qui jusqu'ici avait eu son centre vers Alméida, prit une nouvelle position en deçà de la Sierra-d'Estrella, sa gauche à l'embouchure du Coa dans le Duero, le centre à Celorico, et la droite à Sabugal, par où elle se liait avec un corps de Portugais commandé par le général Beresford.

Alméida, à six lieues de Ciudad-Rodrigo, passe pour la place la plus régulièrement fortifiée du Portugal. Elle est située sur le pla-

teau d'une chaîne de montagnes qui borde la rive droite du Coa, rivière dont le lit est extrêmement profond et encaissé. Sa double enenceinte était couverte par six bastions en pierre et par autant de ravelins. Un assez bon château pouvait encore servir de refuge à la garnison, et prolonger sa résistance de plusieurs jours. Le général anglais Cox, avec cinq mille Portugais de troupes réglées, était chargé de la défense de cette place, qui était très-bien pourvue en toutes sortes d'approvisionnemens. Lord Wellington, d'après un calcul fort raisonnable, espérait voir les Français arrêtés devant elle plus de deux mois. Comme son plan dès cette époque annonçait une défensive très-circonspecte, qu'il ne voulait *rien engager que sur* d'excellentes positions ou derrière de bons retranchemens, il espérait que la résistance d'Alméida lui ferait gagner du temps; qu'alors l'hiver et la saison des pluies viendraient, et que l'invasion du Portugal serait remise à quelques mois plus tard, ce qui fournissait matière à d'autres espérances. Un évènement imprévu dérangea tous ces calculs.

Les autres corps d'armée se rapprochèrent du sixième corps, commandé par M. le ma-

réchal Ney, auquel ce siége fut encore confié. Le général Régnier prit position auprès de Zarza-Major; le duc d'Abrantès, des bords de la Tormès, se reporta sur ceux de l'Agueda; une de ses divisions à Berba del Puerco, et une autre à St.-Félices el Grande. La tranchée fut ouverte dans la nuit du 15 au 16 août, sur un terrain rude et rocailleux. Malgré cette difficulté naturelle, et le grand feu de la place, il y eut, le 26, onze batteries armées de soixante-cinq bouches à feu qui commencèrent à jouer. Cette première attaque avait pour but de détruire les ouvrages avancés. Tandis que trois batteries étaient destinées à battre en brèche le bastion de San-Pedro, à une distance de cent cinquante à deux cents toises, ainsi que les demi-lunes collatérales, d'autres enfilaient et ricochaient les remparts, et jetaient des bombes et des obus dans l'intérieur. Après quelques heures de feu, tout-à-coup une terrible explosion se fit entendre. On vit en même temps une grande partie des fortifications, la cathédrale et beaucoup d'autres édifices renversés. C'était le grand magasin à poudre de la place qui avait sauté. Le gouverneur, par une insouciance incroyable, avait souffert qu'on roulât des tonneaux de

poudre dans les rues, pendant que l'air était sillonné de bombes et d'obus. Une de ces bombes éclate sur un de ces tonneaux, y met le feu, et dans un clin-d'œil une traînée le communique au grand magasin. Il saute dans le même instant avec un fracas épouvantable. On peut s'imaginer dans quelle consternation tomba la garnison après un semblable évènement. Un grand nombre de militaires et d'habitans en avaient été victimes. Plusieurs restèrent ensevelis sous les décombres, et les Français eurent encore le temps d'en retirer quelques-uns de ces malheureux, après qu'ils eurent pris possession de la ville. La destruction d'une grande partie des fortifications, et la perte absolue de toutes les munitions, rendaient désormais toute résistance impossible. Le prince d'Essling somma aussitôt le gouverneur de se rendre. Le général anglais, homme sans doute plus brave que prudent, d'abord tergiversa un peu ; il voulait se jeter dans le château qui n'avait point été endommagé, et soutenir encore quelque temps ; mais la garnison, effrayée de l'évènement et de sa posision, déclara tumultuairement qu'elle ne pouvait plus se battre, et contraignit le gouverneur à remettre la place aux Français : ce qui

eut lieu le 28. Ainsi finit ce siége. Ceux qui croient que la fortune a une grande part dans tous les évènemens de ce monde, sur-tout à la guerre, attribuaient à une prédilection particulière de la déesse pour le maréchal Masséna, cette issue si prompte et si inattendue d'un siége qu'on s'attendait à voir long et difficile, et ils en tiraient d'excellens augures pour le reste de la campagne. Il est sûr au moins qu'elle ne pouvait pas s'ouvrir sous de meilleurs auspices.

CHAPITRE III.

Dispositions pour entrer en Portugal. — Administration des armées françaises et celle des armées romaines. — Force des deux armées. — Milices portugaises. — Difficulté des chemins. — Direction que prend l'armée française. — Retraite de l'armée ennemie. — Rentrée des Français à Viseu. — Mesures tyranniques des Anglais pour faire fuir les habitans.

La prise d'Astorga, de Ciudad-Rodrigo et d'Alméida, découvrait toute la frontière du Portugal, depuis le Duero jusqu'au Tage. Astorga était un excellent point d'appui pour le petit corps de troupes françaises destiné à observer la Galice, et à couvrir une partie de la Vieille-Castille et des Asturies. Ciudad-Rodrigo et Alméida, outre leur importance comme places fortes, devenaient deux dépôts précieux pour l'armée de Portugal. Il ne restait donc plus que quelques dispositions administratives à remplir, pour que l'armée pût se mettre en marche. Les plus difficiles étaient

de pourvoir aux vivres et aux transports.

Nos armées sont accoutumées depuis longtemps à ne vivre que de ce qu'elles trouvent dans les pays qu'elles envahissent. C'était aussi la méthode des Romains, et il ne peut y en avoir d'autre, quand on se livre à des expéditions si lointaines et si rapides. Mais ils ne confiaient pas comme nous à des administrateurs, en quelque sorte étrangers aux troupes, le soin de recueillir les ressources d'une province, et de les distribuer avec une sévère et prévoyante économie. Les mêmes chefs étaient chargés de mener les soldats au combat et de pourvoir à leur subsistance et à leur entretien; et ceux sur qui ils se reposaient de ces derniers détails, étaient des officiers soumis aux mêmes supérieurs, à la même discipline, et par conséquent remplis du même esprit. Ces fonctions donnaient même une grande considération; elles étaient quelquefois confiées à des officiers distingués; et comme ils ne se dispensaient pas de combattre dans les grandes occasions, ils continuaient d'avoir droit aux mêmes égards et aux mêmes récompenses que ceux chargés de marcher à la tête des troupes. D'abord, il en résultait beaucoup plus d'ensemble dans les grandes opérations;

ensuite par cet arrangement, la subsistance du soldat dépendait uniquement du commandant en chef, qui ne pouvait plus en rejeter la faute sur d'autres, quand l'armée venait à manquer des choses les plus nécessaires, et qu'il y avait eu possibilité de les lui fournir. Dans ce cas, le général perdait entièrement la confiance et l'attachement de ses troupes, et l'on doit croire qu'il avait trop d'intérêt à les conserver, pour qu'il souffrît impunément de pareils désordres. L'histoire cependant ne manque pas d'offrir beaucoup d'exemples de généraux d'armée qui s'occupaient plutôt de satisfaire leurs passions, et sur-tout leur avarice, que de veiller au bien-être de leurs soldats ; mais ces exceptions ne détruisent pas le principe, *qu'un général* qui veut vaincre, doit s'en faire aimer et estimer, et par conséquent en avoir soin.

Le système actuel de notre administration militaire redevient très-bon, du moment que le théâtre de la guerre, comme autrefois, ne peut plus s'éloigner des côtes de France, de l'Escaut, du Rhin, des Alpes et des Pyrénées, et que vraisemblablement nous n'irons plus guerroyer aux extrémités de l'Europe; il date du ministère de M. de Louvois, qui avait réglé

toutes les parties de la guerre en homme de génie. Mais ce système, excellent pour une époque où la guerre se faisait avec beaucoup de méthode et près de nos frontières, devenait extrêmement vicieux dans ces derniers temps, alors que les opérations étaient si éloignées, si actives, si compliquées et sur une échelle si vaste. Il donnait lieu à une foule d'abus, au détriment du soldat, dont tout le monde se plaignait, que tout le monde signalait, et auxquels personne jamais ne songea à apporter remède.

L'armée française, prête à marcher sur le Portugal après ces trois siéges, était composée de sept divisions d'infanterie et de deux divisions de cavalerie, ce qui, en y joignant l'artillerie, ne formait pas plus de quarante mille hommes d'infanterie, et de six mille de cavalerie. Elle formait trois corps, comme on l'a déjà dit : le 6e, sous M. le maréchal Ney; le 2e, sous le général Reynier, et le 8e sous le duc d'Abrantès; la cavalerie sous le général Monbrun ; le général Masséna, prince d'Essling, commandant en chef. Tous les avis portaient la force de l'ennemi à trente-cinq mille Anglais et à cinquante mille Portugais ; ceux-ci organisés en régimens depuis

plus de deux ans, bien équipés et armés, déjà un peu aguerris, et commandés tous par des officiers anglais. Ce n'était certainement pas de très-bonnes troupes, mais on ne peut pas dire qu'elles fussent méprisables : venaient ensuite les milices, dont on distinguait deux espèces. La première était organisée en bataillon, et avait des officiers subalternes du pays. Ces bataillons n'étaient point aussi bien tenus et aussi instruits que les troupes de ligne; mais ils étaient bien armés, habitués à une certaine discipline, et soldés régulièrement. L'autre partie des milices était composée de tout le reste de la population, qui s'armait comme elle pouvait, quelques-uns d'armes à feu, mais la plupart de piques, de *faulx* et de *bâtons* ferrés. Elle est, dans chaque canton, sous les ordres d'un chef qu'on appelle *capitan more*. Tous les paysans doivent marcher sous peine de mort, dès qu'il l'ordonne. Un messager, dressé à ce métier, en transmet rapidement l'avis verbal dans chaque village, et à ce signal, chacun s'arme comme il peut, prend des vivres pour quelques jours, et se rend au rendez-vous indiqué. Cette institution, qui est très-ancienne en Portugal, entretient chez les gens de la cam-

pagne un peu d'esprit militaire, qu'on ne trouve pas chez beaucoup d'autres peuples. On sait qu'autrefois le gouvernement portugais comptait beaucoup plus sur les milices que sur sa pitoyable armée; mais ce n'était que la suite d'une mauvaise organisation, car les Français et les Anglais ont prouvé depuis qu'on peut tirer un bon parti du soldat portugais, lorsqu'on lui donne de bons officiers.

Ces différens corps de milices n'étaient point en ligne avec l'armée ennemie. Leur destination était de se jeter sur les flancs et les derrières de l'armée française, et de la harceler dans sa marche. Ils devaient fuir à son approche, tomber ensuite sur les traîneurs et les hommes isolés, attaquer les équipages mal escortés, et couper toute communication avec l'Espagne. Tous ces mouvemens étaient encore dirigés par des officiers supérieurs anglais. Trois petits corps, de sept à huit mille hommes chacun, avaient été formés de ce qu'il y avait de mieux dans ces troupes. Le colonel Trant en commandait un, chargé spécialement d'observer le Duero et la Vouga. Silvierra, le seul Portugais qui eût un commandement de quelqu'importance, devait manœuvrer sur le Coa. La contrée de Castel-

Franco avait été donnée au colonel Wilson. D'autres officiers supérieurs anglais devaient également voltiger dans les intervalles, avec des partis, afin de multiplier les embarras de toutes sortes pendant la marche de l'armée française. Tous ces petits corps, de quelques misérables troupes qu'ils fussent composés, s'ils eussent manœuvré avec plus d'ensemble, d'intelligence et d'audace, auraient dû rendre de plus grands services encore à l'armée de lord Wellington. Le reste des milices, c'est-à-dire tous les paysans réunis de gré ou de force, devaient réoccuper le pays à mesure que les Français se porteraient en avant, faire bonne garde sur tous les points de passage, être toujours prêts à marcher au premier signal, et faire de fréquentes coupures sur les routes. Ce n'est point exagérer que de porter à cent cinquante mille hommes le nombre de troupes de toute espèce postées seulement entre le Duero et le Tage, pour combattre les Français ou pour les harceler dans leur marche. Ainsi on peut dire qu'il y eut quelque témérité à s'enfoncer dans un pays difficile, et contre une masse d'ennemis si considérable, avec une armée de 45 mille hommes d'effectif sur les contrôles.

Les Français s'attendaient très-bien à ce

que toutes les communications seraient interceptées au bout de quelques jours de marche, et qu'alors on serait réduit à vivre des ressources qu'offrirait le pays; et d'un autre côté, on n'espérait pas en trouver beaucoup, puisqu'on était instruit de l'ordre que les Anglais avaient donné de détruire tout à notre approche. Il devenait donc nécessaire d'emporter des vivres et des munitions pour deux mois au moins; mais les moyens de transport et les magasins ne le permettaient pas. Les soldats avaient pour quinze jours de biscuits dans leurs sacs, et quelques voitures en portaient pour à peu près autant. Les caissons de munitions qui suivaient l'armée auraient à peine suffi, si elle se fût battue huit jours de suite; et c'était déjà trop d'équipages pour voyager à travers des montagnes et des chemins qui le plus souvent n'avaient pas la voie nécessaire. Il aurait été plus convenable de faire porter une grande partie des munitions et des vivres à dos de mulets, selon l'usage du pays, adopté par l'armée anglaise. Mais c'est ici que l'on voit le vice de cette administration qui ne connaissait que ses énormes caissons, très-propres pour les belles routes de Flandre et d'Italie, et non point pour des pays de sables

ou de montagnes. Le prince d'Essling, pour remédier à une partie de ces inconvéniens, laissa le général Gardanne dans les environs d'Alméida, avec ordre de rallier à sa troupe les hommes sortant des hôpitaux et appartenant aux différens régimens de l'armée, et de la rejoindre quelque temps après, avec un convoi de munitions et de plusieurs autres objets qui pussent remplacer ce qui aurait été consommé dans le cours de la campagne. Il devait en attendant purger la frontière des partis ennemis, et faciliter, autant que possible, la communication de l'armée avec l'Espagne.

L'armée française se mit en mouvement le 15 septembre; les 2e et 6e corps se dirigèrent par Guarda sur Celorico. Le 8e marcha sur *Pinhel*, et continua sa route sur Viseu, en passant par Trancoso. Les autres corps, le 18, passèrent le Mondego à Fornos, et se dirigèrent également sur Viseu, où toute l'armée devait se réunir. Cette marche ne fut troublée par aucun évènement de quelque importance. Les équipages qui suivaient les corps d'armée à une journée de distance, furent attaqués par des partis anglo-portugais, mais sans le moindre succès. L'armée n'aperçut devant elle qu'un petit corps de cavalerie ennemie, dont

toutes les manœuvres se bornèrent à des escarmouches insignifiantes avec notre avant-garde. On prit, dans une de ces rencontres, un officier de cavalerie qui appartenait à une des plus illustres familles d'Angleterre. Il avait parié qu'à lui seul, avec son ordonnance, il ferait prisonniers quatre soldats français. C'était une de ces saillies, inspirées par une forte dose de punch, mais qui ne réussissent pas avec nous. Il rencontra effectivement deux de nos tirailleurs qui, selon leur coutume audacieuse, s'étaient jetés à une grande distance de leur colonne. Il voulut les charger ; l'un d'eux l'attendit à dix pas, et étendit son cheval roide mort d'une balle ; l'ordonnance prit la fuite. L'autre courut aider lord...... à se dégager de ses étriers, le prit sous le bras, et l'amena poliment au quartier-général français. Il y fut reçu et traité avec cette aménité et cette confiance qu'on peut qualifier de *nationales*. On lui fournit un cheval et tout ce dont il avait besoin. La table de l'état-major fut la sienne, et tout le temps qu'il resta au quartier-général, ce qui eut lieu pendant la plus grande partie de la campagne, par la difficulté de le renvoyer sur les derrières, il jouit d'autant de liberté que s'il eût été lui-même

officier français. Il faut dire qu'il fut sensible à ce procédé, et qu'il n'en abusa jamais. A quelques jours de là, on en prit un autre qui n'en agit pas de même. Il débuta par faire une sortie contre lord...., de ce qu'il était si gai et si familier avec les chiens de Français. On se moqua de sa fierté brutale, et il n'en fut pas plus mal traité. Peu de jours après, celui-ci profita de la liberté qu'on lui laissait pour gagner les avant-postes de son armée.

Lord Wellington s'attendait à ce que l'armée française marcherait sur Lisbonne par la direction la plus courte. C'était celle de Ponte-Murcella, en laissant le Mondego à droite. Il s'était posté en conséquence derrière l'Alva, après en avoir fait rompre les ponts. La rive gauche de cette rivière offrait une excellente position qu'il espérait disputer, et dont il avait encore augmenté la force par plusieurs redoutes. De là jusqu'à Pombal, la Ceira et la Dença présentaient de nouvelles positions avantageuses pour ralentir la marche des Français. Des ouvrages avaient été construits sur toutes les hauteurs qui protègent ces défilés.

Le prince d'Essling se détermina à marcher par Viseu et Coimbre. Il rencontrait par cette direction la Sierra-d'Alcoba, dont le passage

pouvait être très-difficile. Mondego et les hauteurs qui commandent la ville de Coimbre étaient encore d'autres obstacles dont l'ennemi pouvait tirer un grand parti. Mais ces divers obstacles n'étaient pas plus grands que ceux de la route de Ponte-Murcella; et en prenant par la rive gauche de Mondego, on se procurait l'avantage précieux de se rendre maître de deux villes considérables, Viseu et Coimbre, qui devaient fournir d'utiles ressources à l'armée, et devenir pour ses magasins et ses hôpitaux des dépôts essentiels.

Le général anglais avait très-bien calculé qu'en se tenant derrière l'Alva, il serait en mesure de se porter rapidement sur l'une et l'autre rive du Mondego, quelque direction que prissent les Français. C'est ce qu'il fit aussitôt qu'il eut la connaissance positive de leurs mouvemens. Toute son armée, à l'exception d'une division de cavalerie et d'une brigade d'infanterie, se reporta sur la droite du Mondego, et prit une forte position sur la Sierra-d'Alcoba, chaine très-élevée qui court du Mondego à la Vouga.

L'armée française, pendant ce temps, arrivait tranquillement à Viseu, où il n'y avait pas un seul habitant. Cette ville, de huit à dix

mille âmes, était absolument déserte. Les gens riches étaient allés jusqu'à Porto ou Lisbonne, le peuple s'était enfui dans les bois ou les montagnes voisines. Vieillards, femmes, enfans, tout était parti. On ne pouvait se défendre d'un sentiment de tristesse et de pitié, en songeant que les malheureux habitans de cette jolie ville, dont l'aspect était riant et pittoresque, erraient à travers les bois et les rochers, exposés à toutes sortes d'alarmes et de besoins. Pareille chose arriva du temps des Romains, à-peu-près sur le même terrain, et surprit César lui-même. Il en était alors à son premier commandement, avec la simple dignité de préteur. Il fut étonné de voir toute la population s'enfuir au-delà du Ducro à l'approche de son armée, abandonnant un pays riche, des terres cultivées, des villes florissantes, pour aller s'établir dans des montagnes incultes et désertes. Mais les Portugais d'aujourd'hui n'étaient plus aussi effrayés de la vue de quelques étrangers, que ceux de ces temps reculés. Cette désertion momentanée, cette fois, n'était que l'ouvrage des Anglais. Un grand nombre d'habitans n'étaient point tant alarmés de l'approche des Français, avec lesquels ils avaient eu tout le temps de se familiari-

ser à diverses reprises. Ils savaient que s'il y a quelque chose à redouter de nos troupes dans la première fougue de leur irruption dans le pays, c'est un moment bientôt passé; et que le soldat français revient promptement à son caractère humain et sociable, du moment qu'il n'est plus exaspéré par la résistance ou de trop longues privations. D'ailleurs il ne s'agissait plus de fuir le joug d'un étranger, puisque toute la nation se trouvait déjà sous celui des Anglais, et qu'il n'est point de peuple qui s'en accommode. Il n'était question que de savoir si cet ordre de choses devait cesser; et jusqu'à ce que cette lutte fût terminée, beaucoup de personnes sages et peu confiantes dans les intentions libérales de leurs alliés actuels, auraient désiré en attendre le résultat dans leur maison. Mais ces sentimens ne convenaient pas aux Anglais, qui avaient imaginé comme le seul moyen de vaincre l'armée française, de faire un désert de tout le pays qu'elle allait traverser. Les ordres les plus rigoureux prescrivaient aux habitans d'abandonner tous les lieux par où les Français pénétreraient, et de détruire tout ce qu'ils ne pourraient pas emporter. Des émissaires secrets de la junte en surveillaient l'exécution avec une sévérité

qui rappelait la conduite de l'ancienne inquisition. Ils s'insinuaient dans l'intérieur des familles, et pour peu qu'ils découvrissent quelques signes d'improbation contre cette mesure tyrannique, sur le champ la famille entière était arrêtée, ses biens confisqués, et souvent quelques-uns des individus livrés aux poignards du peuple, toujours disposé à trouver des coupables. Pour échapper à ces horribles proscriptions, chaque famille suivait le torrent, quelle que fût son opinion.

CHAPITRE IV.

L'armée française continue de marcher en avant. — Bataille de Busaco. — Observation sur cette bataille. — Manœuvre pour tourner la Sierra-d'Alcoba.

L'ARMÉE fut forcée de séjourner deux jours à Viseu pour attendre l'artillerie, retardée par le mauvais état des chemins. Ensuite elle continua de se diriger sur la Sierra-d'Alcoba, le 6e et le 8e corps par Cazal-de-Maria et Martigao, le 2e marchant à hauteur par le chemin qui conduit à Saint-Antonio de Cantaro. Le 26 septembre, à trois heures après-midi, l'avant-garde du 6e corps découvrit l'arrière-garde ennemie, portée derrière l'Oirins, petite rivière qui va se jeter dans le Mondego. Cette arrière-garde fut attaquée et culbutée dans le même moment, et poussée par nos tirailleurs jusqu'aux pieds de la montagne d'Alcoba, sur laquelle on aperçut toute l'armée ennemie rangée en bataille. Ce qui était en vue pouvait être de quarante mille hommes; mais les réserves étaient masquées et ne se

montraient point. Le maréchal Ney jugea la position de l'ennemi formidable, et ne voulut rien entreprendre que le général en chef ne l'eût examinée de ses propres yeux. Le prince s'y porta, et ordonna une attaque générale pour le lendemain matin. Les dispositions furent faites la nuit suivante, pour que toute l'armée fût en mesure de donner à la pointe du jour. Le 8e corps vint se former derrière le 6e, prêt à déboucher par le chemin qui mène au couvent de Busaco ; le 2e, à un quart de lieue à gauche, se tint prêt à attaquer par celui de Saint-Antonio de Cantaro. La cavalerie couronna les hauteurs, en arrière de l'infanterie. Ainsi toute l'armée française se déploya sous les yeux du général anglais, qui put dès ce moment en connaître exactement la force ; ce qui fut une faute peut-être, car l'ennemi en général nous croyait beaucoup plus nombreux que nous n'étions, et il ne pouvait qu'être avantageux pour nous de l'entretenir dans cette erreur.

L'ennemi régla ses dispositions sur les nôtres, dont aucune ne pouvait lui échapper. Au lieu de se retirer, comme il eût fait sans doute si nous eussions manœuvré pour l'attirer ailleurs, il se décida à défendre une posi-

tion qu'il avait raison de regarder comme inexpugnable, dès que nous nous opiniâtrions à l'attaquer de front. Il n'avait que deux points à défendre, le chemin de Busaco et celui de Saint-Antonio. La montagne, à droite et à gauche de ces deux chemins, était si roide, si escarpée et si hérissée de rochers, qu'elle était absolument impraticable. Comme nous ne pouvions pas faire un mouvement qu'il ne le vît, il s'établit en grande force pour disputer le chemin de Busaco que nous paraissions menacer davantage. Il se forma par échelons, depuis le milieu de la montagne jusqu'au sommet : le premier de ces échelons, appuyé à un village qui est situé à mi-côte; le second, à deux cents toises plus haut, et le troisième sur le plateau, adossé au mur de l'enclos du couvent de Busaco. Ces différentes lignes étaient soutenues par de nombreuses batteries, disposées pour foudroyer de front et de flanc les colonnes françaises à mesure qu'elles monteraient; et cette seule circonstance assurait déjà tout l'avantage à l'ennemi, puisque la nature des lieux et du champ de bataille ne permettait pas aux Français de faire soutenir leur colonne d'attaque par une seule pièce de canon. De semblables dispositions

défensives étaient prises en face du général Reynier, qui devait attaquer par Saint-Antonio. La réserve anglaise, aux ordres du général Hill, se démasqua alors, et on la vit prendre position sur le plateau, entre Busaco et Saint-Antonio, de manière à pouvoir porter du secours sur le point nécessaire.

Le tort d'attaquer une position si forte, pour arriver à un résultat qu'on pouvait obtenir par une manœuvre beaucoup plus simple et plus sûre, frappait beaucoup de personnes habituées à juger des champs de bataille. Cependant le signal fut donné. La division Loison, qui faisait tête de colonne, lança ses tirailleurs sur ceux de l'ennemi, qui furent rejetés au-delà du village situé à mi-côte de la montagne. Pendant ce temps-là, la division entière montait au pas de charge et en colonne serrée, sous une pluie de balles et de mitraille. La première brigade de la division Marchand suivait dans le même ordre, et à quelque distance. L'autre brigade de cette division, et toute celle du général Mermet, se tenaient en masse au bas de la montagne, prêtes à marcher pour soutenir les troupes déjà engagées. Le 8e corps était en réserve, également prêt à donner au premier ordre. La première ligne

de l'ennemi, qui était appuyée au village, fût renversée après une résistance vigoureuse. Elle se replia sur la seconde, que nos troupes eurent bientôt abordée, malgré un grand feu d'artillerie et de mousqueterie; mais il arriva dans ce moment ce qu'il était bien difficile d'éviter dans l'attaque d'une pareille position. La brigade du général Simon, qui avait emporté le village, se trouva un peu désunie en arrivant sur la seconde ligne anglaise, et sur-tout très-fatiguée d'être montée par une pente si roide et si escarpée, et avec cette impétuosité si naturelle à nos soldats. L'ennemi, au contraire, outre l'avantage du terrain, avait encore celui d'être frais et dispos, au lieu d'être harassé et hors d'haleine comme la plupart des nôtres. Malgré cela, le général Simon, marchant intrépidement à la tête de ses tirailleurs, continuait de repousser l'ennemi, et était sur le point d'enlever une de ses principales batteries, lorsqu'il fut grièvement blessé d'un coup de feu. Dans le même instant, quelques régimens portugais, descendus du sommet de la montagne pour renforcer et aider leur seconde ligne à se rallier, prirent nos gens en flanc, et les accablèrent du feu le plus vif. Ceux des nôtres qui conti-

nuaient de pousser en avant, furent forcés de rétrograder et d'abandonner leurs blessés, au nombre desquels était le général Simon. L'ennemi fut promptement arrêté par les brigades des généraux Maucune et Ferret, et le combat se rengagea avec un extrême acharnement de part et d'autre ; mais accablées par le nombre, criblées impunément par la mitraille, abîmées par le désavantage du terrain, nos troupes, après les plus beaux efforts, redescendirent à leur première position, où l'ennemi n'osa pas les poursuivre.

Ce peu de succès n'empêcha point de former de nouvelles colonnes d'attaque, et après quelques instans de repos, de marcher une seconde fois sur l'ennemi. Nos troupes s'y portèrent avec la même valeur que la première ; mais les mêmes circonstances, les mêmes raisons de supériorité que la position donnait à l'ennemi, amenèrent les mêmes résultats.

L'attaque du général Reynier eut un instant un succès complet. La pente de la montagne, de ce côté, quoique également très-rude, était pourtant beaucoup plus accessible que du côté de Busaco. Une division entière parvint jusqu'au sommet, et commençait déjà à se former sur le plateau, lorsqu'elle fut aussi-

tôt attaquée par la réserve du général Hill. Le combat était trop disproportionné pour que nos gens pussent le soutenir long-temps. Il leur avait déjà fallu combattre depuis le bas de la montagne jusqu'en haut; et lorsqu'ils furent arrivés, épuisés de fatigue, sans une seule pièce de canon, et tout au plus au nombre de quatre mille hommes, quinze mille anglais qui les attendaient de pied ferme dans une position intermédiaire, entre Saint-Antonio et Busaco, marchèrent rapidement sur eux avec une bonne artillerie, et ne leur donnèrent même pas le temps de se former. Le désavantage de redescendre la montagne sous le feu de l'ennemi, fit beaucoup souffrir nos troupes. Les généraux Foi et Merle furent grièvement blessés; le général Graindorge le fut mortellement, ainsi qu'un grand nombre d'officiers et de soldats.

Tel fut le résultat de ces différentes attaques. Elles furent meurtrières pour les deux partis, mais plus sans doute pour les Français, qui eurent à combattre sur un terrain si désavantageux. Quelques-uns ont blâmé qu'on n'eût pas fait soutenir, par le reste de l'armée, les troupes qui étaient engagées avec l'ennemi, dans le moment qu'elles furent forcées de ré-

trograder devant des forces évidemment supérieures. Ceux qui jugeaient mieux des circonstances du combat, pensaient au contraire que c'eût été une grande imprudence; ils prévoyaient sagement les suites funestes qu'aurait pu entraîner un engagement général sur un champ de bataille si défavorable; et ceux qui partageaient cette opinion étaient reconnus pour avoir un œil exercé et une profonde expérience.

Il eût sans doute mieux valu ne pas attaquer du tout. Le plan de l'ennemi ne devait plus laisser la moindre incertitude. Il était devenu évident qu'il ne voulait risquer le sort d'une bataille décisive que sur les hauteurs retranchées de Lisbonne; que jusque-là il n'avait d'autre dessein que de retarder notre marche, de nous affamer, de nous miner par toutes sortes de chicanes, et de ne disputer sérieusement le pays que lorsque de bonnes positions lui en donneraient la facilité, sans trop se commettre. C'était donc abonder dans ses vues que de donner tête baissée contre des hauteurs inexpugnables; tandis que la moindre démonstration pour les tourner, l'en aurait fait partir sur-le-champ : on en eut la preuve le lendemain.

Puisque l'histoire a révélé que ce fut à un pauvre curé de village que le maréchal de Villars dut la première idée du combat de Denain, il doit être permis d'avouer ici que ce fut un malheureux paysan, qui servait de guide à une de nos colonnes, qui fut cause de la manœuvre que l'armée fit la nuit suivante. Cet homme, spectateur des combats sanglans de toute cette journée, témoigna son étonnement de ce que les Français s'opiniâtraient à vouloir arriver à Coimbre par les routes de Saint-Antonio et de Busaco, si bien défendues par l'ennemi, tandis qu'il y en avait une autre plus à droite et beaucoup plus commode, par *Avelena de Cima*. Sur ce qu'il répondit avec intelligence et bonne foi à tous les renseignemens qu'on lui demanda, le général Sainte-Croix le prit pour guide, et fut immédiatement avec deux régimens de dragons reconnaître le chemin que ce paysan avait indiqué. Le général revint quelques heures après, et rendit compte qu'effectivement le chemin était très-bon, et qu'il l'avait reconnu jusqu'au sommetde la montagne, sans qu'il y eût rencontré un seul ennemi.

Dès-lors on disposa tout pour marcher par cette direction aussitôt que la nuit serait ve-

nue. Le deuxième corps forma l'arrière-garde, et fit quelques démonstrations pour occuper l'ennemi sur sa position, jusqu'à ce que le gros de l'armée, l'artillerie et les bagages eussent défilé. La cavalerie, précédée de la brigade du général Sainte-Croix, ouvrit la marche, qui ne fut troublée par aucune espèce d'obstacle. Elle ne rencontra, en arrivant sur le plateau, que quelques partisans du colonel Trant, qui abandonnèrent plusieurs voitures de biscuit et de rum, et s'enfuirent vers la Vouga, à la première vue de nos troupes. A dix heures du matin, toute l'armée descendait dans la belle plaine de Coimbre, se dirigeant sur Avelans-de-Cima, où l'on aperçut quelques escadrons anglais se repliant sur le Mondego, par la chaussée de Lisbonne.

Le général anglais avait pu prévoir notre mouvement, et n'avait point cherché à le contrarier. S'il l'eût voulu, il aurait pu porter en moins de trois heures une partie de son armée pour nous fermer ce nouveau passage, aussi bien qu'il nous avait disputé la veille celui de Busaco. Il avait la corde à suivre, et nous, nous avions à décrire l'arc. Mais rien au monde n'aurait pu le déterminer à s'éloigner du Mondego, qui avait été pour le

moment le pivot et le point d'appui de toutes ses opérations. Au lieu de nous suivre et même de faire observer notre marche, il s'empressa, fier du combat qui s'etait livré la veille, d'abandonner une position qui allait être tournée, et de reprendrel e chemin de Lisbonne.

CHAPITRE V.

Entrée des Français dans Coimbre. — Richesses de cette ville et des environs. — Etablissement des hôpitaux.

LE 29 septembre 1810, à midi, toute l'armée avait franchi la Sierra-d'Alcoba, et se formait près d'Avelans-de-Cima. Cette contrée, quoique abandonnée des habitans comme par-tout ailleurs, offrait néanmoins encore beaucoup de ressources en vivres et en fourages. C'eût été le cas de pousser rapidement des partis sur la Vouga et sur les bords de la mer, jusqu'à Figueiras et Aveiro. Notre cavalerie légère n'y eût rencontré que des milices qu'elle aurait méprisées. Tous ces parages, riches d'eux-mêmes, renfermaient encore tout ce que les habitans des pays occupés par l'armée française y avaient porté. Ces petites expéditions, dirigées avec ordre et discipline, n'auraient point ralenti la marche du gros de l'armée, et auraient fait refluer sur Coimbre une quantité considérable de provisions de toute es-

pèce, ce qui, joint à celles trouvées dans cette ville, aurait formé un fond de magasin de vivres très-important pour l'avenir.

On se borna à marcher directement sur Coimbre. L'ennemi n'avait laissé pour couvrir son arrière-garde qu'un petit corps de cavalerie, avec quelques pièces d'artillerie légère, qui se retirèrent constamment à notre approche, sans vouloir rien engager. Il évita de traverser la ville, et se jeta un peu au-dessous pour y passer le Mondego à gué. Le général Sainte-Croix, qui le suivait de près avec notre avant-garde, s'engagea par erreur dans des marais, en débouchant du village de Fornos. L'ennemi s'en étant aperçu, mit promptement ses pièces en batterie, et commença à mitrailler nos gens qui étaient comme forcés de rester immobiles dans le mauvais pas où ils s'étaient mis. Le général Sainte-Croix fit vivement une contre-marche, et se fut bientôt mis en mesure d'aborder l'ennemi. Celui-ci alors se hâta de se retirer, et de mettre la rivière entre lui et nous. Mais nos dragons se précipitèrent dans l'eau en même temps que les siens, et il y eut à cette occasion une mêlée de cavalerie, dont le résultat fut à notre avantage.

Pendant ce temps, la tête de l'armée française arrivait aux portes de Coimbre. Cette ville, la plus considérable du Portugal après Lisbonne et Porto, était également déserte. Les habitans avaient soigneusement fermé les portes de leurs maisons, et s'étaient tous enfuis. On trouva les murs tout fraîchement tapissés d'une proclamation, par laquelle les généraux Wellington et Beresford leur ordonnaient à tous, sans distinction, de fuir et d'emporter ou de détruire tout ce qui aurait pu être utile aux Français. On sut que ces deux généraux y étaient encore la veille, et qu'ils avaient fait enlever avec violence quelques personnes de marque qui refusaient d'obtempérer à leurs ordres. Nous apprîmes encore par quelques autres qui s'étaient seulement cachées, et qui reparurent quelques heures après notre arrivée, que toute la population était désespérée de se voir ainsi ruinée pour le bon plaisir des Anglais; que, pour encourager à faire tant de sacrifices, les généraux avaient promis d'indemniser chaque particulier, selon les pertes qu'il aurait faites; mais que cette générosité n'en imposait à personne, parce que l'on savait par mille expériences que ce gouvernement ne donne jamais rien,

qu'il prête, et toujours à de gros intérêts. Malgré toutes ces dispositions, il n'y avait pas une maison dans la ville et dans la campagne, où l'on ne trouvât de la farine, du blé, du biscuit, et sur-tout une grande quantité de légumes secs, de riz, de vin, d'eau-de-vie, de rum et de denrées coloniales. On avait d'abord voulu empêcher les soldats d'entrer dans la ville, afin que l'administration pût recueillir exactement toutes les provisions qui s'y trouvaient. Mais eux, qui n'ont pas confiance aux gardes-magasins, étaient empressés de faire leurs provisions eux-mêmes, et ils s'y glissèrent insensiblement, en dépit de toutes les précautions d'usage. Le pillage de cette opulente cité excitait aussi la cupidité de cette classe de misérables qui déshonorent les armées, en cherchant à s'enrichir par des rapines ou de honteuses spéculations. Mais on y mit ordre; et le désordre se borna au gaspillage de beaucoup d'objets, dont une distribution légale eût fait beaucoup plus de bien à l'armée.

Coimbre est une ville ouverte, très-étendue, et par conséquent fort difficile à mettre à l'abri d'un coup de main. On ne doutait point qu'elle ne fût insultée aussitôt que l'armée serait par-

tie; et comme on y laissait les blessés et les malades qui étaient déjà en grand nombre, on était fort embarrassé de trouver un moyen de pourvoir à leur sûreté. On ne pouvait le faire que par une bonne garnison; et cependant le prince ne pouvait pas affaiblir son armée au moment de livrer une grande bataille, d'où devait dépendre le sort de la campagne, à quoi on s'attendait au premier jour. Sans cela, un petit corps d'observation sur les bords du Mondego, eût sans doute été très-utile, tant pour couvrir Coimbre et les hôpitaux, que pour maîtriser toute cette contrée, si précieuse par sa fertilité, et entretenir les communications sur les derrières de l'armée. Mais l'armée, déjà fort réduite par les pertes qu'elle avait essuyées dans la journée de Busaco, ne permettait guère qu'on en détachât quelque partie. On se contenta donc de laisser un bataillon pour tenir en respect cette grande ville, dans laquelle la plupart des habitans ne tardèrent point à revenir, et pour protéger les hôpitaux qu'on établit exprès dans de grands couvens situés dans la ville haute.

CHAPITRE VI.

Diverses opinions sur le dessein du général anglais. — Arrivée de l'armée devant les lignes de l'ennemi. — Plusieurs combats dans les environs de Sobral. — Occupation de toute la vallée du Tage. — Mort du général Sainte-Croix. — Trait d'humanité des grenadiers français. — Position de l'armée française.

Il fallait poursuivre l'ennemi à outrance, ou bien adopter le parti de s'arrêter quelque temps sur les bords du Mondego, où l'armée aurait pu se refaire d'une marche pénible et de ses pertes, et vivre abondamment plus d'un mois. En poursuivant vivement l'ennemi, on aurait pu parvenir à entamer son arrière-garde. Dans le cas contraire, il n'y avait pas de nécessité à se hâter de marcher sur des retranchemens qu'on était sûr d'atteindre, quand on le voudrait, puisque c'était-là seulement que l'ennemi paraissait vouloir nous attendre. En établissant une ligne d'opération sur le Mon-

dego, nous eussions jeté lord Wellington dans une grande incertitude sur notre marche ultérieure ; et qui sait jusqu'à quel point ne l'auraient pas déconcerté quelques démonstrations sur Porto ? D'autres persistaient à croire que l'ennemi fuyait, et qu'il s'embarquerait, sans plus combattre ; opinion assez absurde, depuis que la bataille de Busaco lui avait donné de bonnes espérances pour le reste de la campagne, et depuis sur-tout qu'on avait des renseignemens positifs sur ses lignes de défense en avant de Lisbonne. Ceux-là s'imaginaient qu'on ne pourrait pas arriver assez promptement, afin de surprendre les Anglais au moment de leur embarquement.

L'armée se remit en marche le 5 octobre, après avoir perdu quatre jours, tant à Coimbre qu'à Condeixa, petite ville où l'on trouva encore plusieurs restes de magasins anglais qui n'avaient pas été détruits, et peut-être à dessein. L'arrière-garde ennemie ne fut aperçue qu'en avant de Leiria, sur une position avantageuse qu'elle essaya de défendre. Elle en fut culbutée avec perte, et vigoureusement chargée par notre cavalerie. Il y eut encore quelques escarmouches dans les environs de Riomajor et d'Alcoentre. A mesure que les en-

nemis se rapprochaient de leurs lignes, ils mettaient plus de tenacité à disputer le terrain qui leur était favorable. La résistance fut plus grande à Alenquez. Un gros corps de troupes occupait cette ville et toutes les hauteurs qui l'environnent. Tandis que la cavalerie manœuvrait pour tourner ces positions, un bataillon d'infanterie légère enleva à la baïonnette quelques retranchemens qui barraient la chaussée, et se précipita dans la ville au pas de charge. L'ennemi se retira alors avec précipitation, une partie sur Villa-Franca, l'autre sur Sobral. Le général Reynier et le général Montbrun le poursuivirent dans la première direction, et le duc d'Abrantès dans la seconde, tous avec ordre de le rejeter dans ses retranchemens, et d'en approcher le plus près possible.

Le 8e corps rencontra l'ennemi, posté en force en avant de Sobral, sur des hauteurs et derrière des retranchemens, dont la route était coupée en plusieurs endroits. Nos troupes les enlevèrent successivement, et poussèrent l'ennemi de position en position, jusque dans ce village, où elles entrèrent pêle-mêle avec lui. Dans ce moment, de fortes colonnes anglaises se mirent en mouvement pour reprendre cette

position, à laquelle l'ennemi semblait attacher une grande importance. Elle pouvait en effet être considérée comme le poste avancé de sa première ligne sur le Monte-Grace. Le combat devint plus sérieux. L'ennemi, qui avait déjà plus de dix mille hommes engagés, ne cessait point de perdre du terrain. Il était déjà rejété derrière un profond ravin, au-delà de Sobral. Tout ce qu'il avait de troupes sur ce point, s'ébranla et menaça de tourner notre droite, qui paraissait découverte. Mais les nôtres, sans s'étonner de ces manœuvres, continuaient de pousser en avant avec le même courage et le même succès. La nuit mit fin à ce combat, dans lequel nos troupes montrèrent leur impétuosité ordinaire, malgré une marche très-*fatigante* et un temps affreux. Le général Clausel n'ayant point encore son artillerie, fit rentrer la partie de ses troupes, qui s'étaient emportées à poursuivre l'ennemi bien au-delà de Sobral. Il se borna à occuper fortement ce village et les bords du ravin, dont tout son front était couvert; et comme cette position formait une pointe assez hasardée, il fit pendant la nuit élever quelques ouvrages de campagne pour défendre les points les plus accessibles, et spécialement le

chemin de Bucellas, par où l'ennemi aurait pu déboucher le lendemain matin avec des forces très-supérieures aux nôtres. La 2e division du 8e corps se plaça en échelons à une demi-lieue en arrière, prolongeant sa droite de manière à observer une vallée et différentes chaussées, par lesquelles l'ennemi pouvait attaquer inopinément notre flanc droit, et même le déborder. La configuration du terrain, extraordinairement accidenté dans tous ces environs, donnait de grandes facilités pour masquer des mouvemens; ce qui exigeait de notre côté une extrême surveillance.

L'ennemi, fort inquiet de nous voir si près de lui, employa également la nuit à élever plusieurs ouvrages de campagne pour assurer ses postes avancés. Il ferma la route de Bucellas par un retranchement de six pieds de hauteur, avec fossé et palissade. Il jeta en outre six bataillons dans un autre village, à gauche de celui de Sobral, d'où il nous dominait à portée de fusil, d'un bord de ravin à l'autre. S'il eût fait usage de quelques obusiers et de quelques pièces de canon, nos troupes n'eussent jamais pu se maintenir dans leur position, qui se trouvait enfilée et dominée en beaucoup d'endroits. L'ennemi, au contraire, craignant

de compromettre son artillerie, la fit remonter pendant la nuit, à la grande redoute de Monte-Grace. A la droite de Sobral, ses troupes couronnaient également toutes les hauteurs, en suivant les sinnosités de la vallée qui les séparait des nôtres. Le lendemain, au jour, on s'observa de part et d'autre.

L'autre division française, à cheval sur la route en arrière de Sobral, n'ayant pas poussé des postes assez avant sur sa droite, l'ennemi en profita pour porter pendant la nuit un bataillon sur le plateau qui vient aboutir au village de Caxeirias, débordant par ce mouvement tout le flanc droit du 8e corps. Le duc d'Abrantès, en allant reconnaître le lendemain matin les positions de l'ennemi, s'aperçut du danger *qu'il y* avait à le laisser s'établir sur ce plateau, et donna l'ordre au général Solignac de le repousser dans la vallée. Toute une division anglo-portugaise s'avançant pour soutenir ce bataillon, nos gens furent un instant accablés par le nombre; mais le général Gratien accourut à la tête du 15e de ligne, et bientôt le combat fut rétabli à notre avantage. L'ennemi, chargé à la baïonnette, s'enfuit en confusion dans ses retranchemens, nous abandonnant le plateau, ses blessés et beaucoup de prison-

niers. Notre droite, dès ce moment, fut un peu moins en l'air, et l'ennemi, désormais placé sous le canon de ses redoutes, n'osa plus s'en éloigner.

Deux jours après, le prince d'Essling étant venu d'Alenquer, où il avait son quartier-général, pour examiner la position de l'ennemi sur le point de Sobral, on crut s'apercevoir que l'ennemi n'était plus aussi en forces dans le village de gauche, d'où il pouvait nous incommoder beaucoup. Il fut question de l'y tâter. Quelques compagnies d'élite se précipitèrent sur le retranchement qui défendait la route de Bucellas, et l'enlevèrent avec une grande résolution. Le village en même temps était attaqué de front et par sa droite. L'ennemi, qu'on croyait peu en forces, démasqua tout à coup plus de six mille hommes, qui se portèrent sur le front du village. Tout l'avantage était de son côté; car nos gens, pour arriver aux maisons, étaient forcés de traverser un ravin profond et fangeux, et ensuite de monter par une pente très-escarpée et embarrassée de vignes. Le combat s'engagea sur tout le front de la position avec un grand acharnement; mais on le fit cesser dès qu'on vit qu'il ne pouvait amener aucun résultat, et l'ennemi

ne chercha point à le prolonger. La nuit suivante, il évacua lui-même ce village que nous désirions tant occuper. Notre position de Sobral, considérée comme défensive, en devint en effet un peu moins hasardée; comme offensive, le village en question devenait un excellent point de départ pour la colonne française qui aurait dû attaquer la redoute de Monte-Grace et déboucher par Bucellas.

Tandis que le 8e corps s'établissait à Sobral, le 2e prenait position auprès de Villa-Franca, après que la cavalerie eut reconnu et balayé toute la vallée du Tage. Ce fut dans cette circonstance que le général Sainte-Croix fut tué. L'ennemi, dans cette direction, s'était retiré dans sa forte position d'Alhandra, un peu au-delà de Villa-Franca. Quelques canonnières tenaient le fleuve, et tiraient sur nos troupes lorsqu'elles approchaient de la rive. Mais c'étaient la plupart du temps des coups perdus, et qui n'empêchaient pas nos patrouilles de parcourir la côte, et de s'emparer des barques que le vent ou le courant jetait de ce côté. Cependant, ce voisinage étant incommode, on résolut de faire établir une batterie sur une éminence, d'où elle pourrait gêner beaucoup ces canonnières, et rendre leur sta-

tion un peu plus difficile. L'ennemi s'en aperçut et commença à pointer sur les travailleurs sans un grand effet. Comme il tirait de bas en haut, d'un point d'appui très-mobile, et sur un terrain très-inégal, les boulets ricochaient au hasard et en pure perte. Ce fut pourtant par un de ces boulets perdus que fut emporté le général Sainte-Croix, au moment qu'il descendait presque seul dans un chemin d'où il était impossible qu'il fût vu de l'ennemi. Cette mort fut regardée comme une vraie fatalité, et l'on voit tant de ces exemples à la guerre, qu'on serait tenté d'y croire. Le général Sainte-Croix était d'une valeur brillante; il avait bravé la mort dans une foule d'occasions périlleuses, et il la reçut dans une qui ne l'était point.

Un enfant de six mois fut le seul être qu'on trouva dans la petite ville de Villa-Franca, située au bord du Tage. Il était dans un berceau, exposé devant la porte d'une maison. La Providence se chargea de veiller aux jours de cette innocente créature, que des parens insoucians et barbares avaient abandonnée à une mort presque certaine. Les canonnières anglaises foudroyaient la ville pour empêcher les Français de s'y établir, et déjà la plupart

des maisons n'étaient plus que des ruines. Par un hasard singulier, le berceau de ce pauvre enfant resta intact au milieu des boulets et des décombres qui croûlaient tout autour de lui avec le plus grand fracas. Un de nos grenadiers l'ayant aperçu, n'en voulut d'abord pas croire ses yeux; il s'approcha de plus près, et, soulevant une mince couverture, il vit un enfant charmant, qui, sans le moindre signe d'effroi, souriait comme s'il eût encore été paisiblement sous le toit paternel. Le premier mouvement de ce brave homme fut de prendre le berceau, et d'aller le mettre hors de tout danger. Tout le bivouac fut ému à la vue de cette intéressante créature, qui, de si bonne heure, avait déjà été en butte à la dureté des hommes et à tant de périls. C'était à qui en prendrait le plus de soin. Une chèvre devint sa nourrice, et cela réussit très-bien. Ce pauvre enfant vécut ainsi jusqu'au moment du départ, toujours soigné avec la même tendresse et le même plaisir. Quand l'ordre fut venu de s'éloigner de cette position, il n'y avait pas moyen d'emporter *Fanfan*; c'est ainsi qu'ils l'avaient baptisé. C'était une désolation pour ces braves de quitter leur orphelin; mais de l'abandonner de nouveau

au milieu des champs, c'est à quoi ils ne pouvaient consentir. Ils découvrirent enfin une vieille femme qui était restée dans un village voisin ; ils furent la chercher, lui donnèrent tout l'argent qu'ils avaient, sans oublier la chèvre nourrice, à condition qu'elle se chargeât d'élever cet enfant, jusqu'à ce que ses parens ou d'autres personnes vinssent à le réclamer; et ils partirent, chagrins, mais au moins satisfaits de savoir que *Fanfan* ne mourrait pas de faim ou de misère.

Le 2e corps prit position un peu en arrière de Villa-Franca, ayant sa gauche au Tage, et prolongeant sa droite vers Arruda. Un ruisseau entre Villa-Franca et Alhandra servait réciproquement de limites aux postes avancés des deux partis. Une brigade de cavalerie légère fut placée à Porto-de-Mugen, pour assurer la communication avec Santarem, qui fut occupé. Le général Monbrun avec la plus grande partie de la cavalerie, se porta sur le Zezere, afin de contenir la garnison d'Abrantès et tout ce qui aurait pu inquiéter les derrières de l'armée. Le 6e corps conserva la position qu'il avait prise à Otta, à l'exception de la division Loison, qui vint s'établir sur la chaussée, entre Alenquer et Sobral, de ma-

nière à couvrir l'intervalle entre le 2e et le 8e corps. Le grand quartier-général et les administrations restèrent à Alenquer. La brigade de dragons, qui appartenait au 8e corps, fut placée à droite de Caxeirias, afin d'observer plusieurs vallées et plusieurs routes qui vont d'Alenquer à *Torres-Vedras*, et de *Torres-Vedras* à *Villa-Franca*, par *Sobral* et *Arruda*. La division du général Solignac appuya un peu plus à gauche, à dessein de menacer la vallée d'Arruda, et une des principales positions de l'ennemi, entre *Alhandra* et *Bucellas*. Telle fut la première position que prit l'armée française en arrivant devant les lignes qu'occupait l'armée anglo-portugaise, depuis le Tage jusqu'à la mer.

CHAPITRE VII.

Reprise de Coimbre par les milices portugaises.—Fanfaronnades du colonel Trant à son retour à Porto. — Lignes de l'ennemi en avant de Lisbonne.

Un gros corps de milices se présenta devant Coimbre, aussitôt que l'armée française en fut éloignée de quelques journées. La petite garnison, de cinq cents hommes, qu'on y avait laissée, se comporta bien ; mais elle avait affaire à trop d'ennemis pour qu'elle pût les contenir. Pendant qu'elle était occupée à se battre dans les faubourgs, d'autres bandes nombreuses pénétraient dans la ville par diverses issues, et se portaient avec fureur aux hôpitaux, espérant y massacrer sans risque une foule de malheureux, qu'elles s'attendaient à trouver dépourvus de tous moyens de défense. Leur calcul se trouva un peu faux. Ceux-mêmes qui étaient le plus grièvement blessés, retrouvèrent des forces dans cette circonstance cruelle, et tous jurèrent de

vendre chèrement leur vie avant de succomber sous les coups d'un ennemi aussi lâche que féroce. Les autres, que leurs blessures empêchaient absolument de marcher, restèrent sur leurs lits, entourés de leurs armes, et déterminés à en faire usage jusqu'au dernier moment. Plusieurs, après avoir bien barricadé les portes du couvent, se portèrent, pour en défendre l'approche, dans les cours, dans les jardins, aux fenêtres et jusque sur les toits. L'ennemi, avide d'une proie qu'il avait cru si facile de saisir, revint à des sentimens plus humains lorsqu'il vit toutes ces dispositions. Il fit entendre le mot de *capitulation*. Nos gens, qui, dans une situation semblable, ne pouvaient prétendre qu'à se soustraire aux insultes et aux cruautés d'une soldatesque effrénée et déloyale, répondirent qu'ils consentaient à se rendre prisonniers de guerre, pourvu qu'on les traitât avec les égards dus à de braves soldats. Le colonel anglais Trant, le général en chef de cette expédition, les en assura. Il avait marché, pour faire cette conquête, à la tête de toutes les milices du nord du Portugal, et comme si ce n'eût point encore été suffisant, Silvierra avait protégé son mouvement, en s'avançant par la Beira. Après ce brillant

succès, il laissa une nombreuse garnison dans Coimbre, et se hâta de retourner à Porto, pour faire parade de ses trophées. Le nombre des prisonniers, ce qui comprenait tous les malades et blessés trouvés dans les hôpitaux, beaucoup de personnes de l'administration et à la suite de l'armée, et enfin la garnison, formaient environ quatre mille hommes. Ils furent donnés en spectacle au peuple, et promenés pendant trois jours dans toutes les rues de Porto. Des arcs de triomphe avaient été élevés en plusieurs endroits, pour célébrer la victoire et l'entrée de M. le colonel Trant. Jamais pompe ne fut plus ridicule et en même-temps plus barbare. Les blessures les plus graves et d'horribles souffrances ne pouvaient pas exempter de figurer dans cette parade. On faisait monter sur des ânes ceux qui ne pouvaient pas marcher. M. le colonel Trant répondait aux officiers français qui se plaignaient d'un traitement si inoui et si cruel, que tout était permis pour entretenir l'ardeur et l'enthousiasme du peuple. Ces fanfaronnades, pour de si petites choses, annonçaient l'impuissance d'en faire de grandes, et excitaient l'indignation de tout ce qu'il y avait d'honnête parmi les habitans de Porto.

La nouvelle de l'entrée de l'ennemi dans Coimbre, produisit peu de sensation dans l'armée française, parce que c'était un évènement prévu. On n'y vit de très-malheureux, que la perte des hommes qui avaient été pris à cette occasion. Quant à tous les mouvemens que l'ennemi faisait sur les derrières de l'armée, en général on était accoutumé à s'en inquiéter peu et à les mépriser. Une grande bataille, qu'on supposait inévitable, absorbait l'attention de tout le monde. Les Anglais étaient persuadés que les Français tenteraient de forcer leurs lignes, quelques formidables qu'elles parussent; et dans l'armée française, on pensait qu'on ne se serait pas avancé si loin, pour s'en retourner sans rien entreprendre.

Les lignes de l'ennemi s'appuyaient au Tage et à la mer. Il en existait trois. La première avait sa droite à Albandra, et sa gauche à la mer, entre *Torres-Vedras* et *Mafra*, passant par les hauteurs d'*Arruda*, de *Monte-Grace*, et allant se terminer auprès de *Ponte-Réal*. Elle était protégée, dans toute sa longueur, par trente-deux ouvrages, la plupart redoutes fermées, avec fossés et pallissades, et armées de cent quarante bouches à

feu. Ces ouvrages couvraient les vallées et tous les points accessibles.

La seconde appuyait sa droite du côté d'*Alverca*, et embrassait dans toute son étendue, les défilés de *Bucellas*, de *Montachique* et de *Mafra*. Elle était défendue par soixante-cinq ouvrages et cent cinquante bouches à feu.

La troisième avait pour but de couvrir la retraite de l'armée, dans le cas qu'elle fût forcée dans les deux premières, et de protéger son embarquement près du fort Saint-Julien, à l'extrémité de l'isthme. Elle s'étendait de Bélem à Cascaès, et était soutenue par onze ouvrages et quatre-vingt-treize bouches à feu.

Il n'y avait point encore d'exemple de lignes aussi formidables et garnies d'une si nombreuse artillerie. Toute celle de l'arsenal de Lisbonne et d'une partie de la côte y était employée. Tous ces ouvrages étaient occupés par des troupes qui devaient, en cas d'attaque, s'y laisser renfermer et s'y défendre. Tout le reste de l'armée était placé dans les intervalles, pour être prêt à agir selon les circonstances. On peut croire que ce n'étaient point les hommes qui manquaient à lord Wellington pour défendre ces lignes, quoique d'une aussi grande étendue ; car, indépendamment de sa

nombreuse armée, il avait encore à sa disposition cette population immense qui, de gré ou de force, s'était réfugiée dans Lisbonne. La ville ne pouvant la contenir toute, on en faisait camper une grande partie dans l'espace compris entre la seconde ligne et les faubourgs. Mais il reste à savoir s'il eût été aisé de manœuvrer, ayant toute cette cohue derrière soi, et tous les chemins en étant obstrués. La première ligne avait plus de douze lieues d'étendue, par toute les sinuosités qu'occasionnait la nature du pays; et l'on sait à combien de fausses attaques on est exposé, quand on a un front si vaste à défendre. L'ennemi n'aurait-il pas pu être trompé, surpris, enfoncé sur un point? Serait-ce la première fois qu'on aurait vu nos braves grenadiers marcher sur des redoutes et les enlever, en dépit des plus grands obstacles? Supposez maintenant dix mille soldats d'élite ayant forcé cette première ligne sur un point, et ouvrant une issue à tout le reste de l'armée, pour aborder la seconde; dans quel bon ordre que l'ennemi se replie sur sa seconde ligne, n'est-il pas vrai que l'armée française électrisée par ce premier succès, devient capable de tout oser, et qu'elle acquiert une supériorité in-

contestable, puisqu'elle peut dès ce moment tourner contre l'ennemi lui-même toute la grosse artillerie de la première ligne dont elle vient de s'emparer? L'approche d'une grande et terrible catastrophe fait fermenter tous les esprits. Est-il possible, qu'à la vue d'un danger si imminent, un peu de confusion ne règne pas dans la flotte, dans l'armée, dans cette capitale si populeuse, et parmi les citoyens agités par tant d'opinions et d'intérêts divers? Les uns frémissent d'effroi, et veulent fuir, sans savoir où, ni comment; d'autres, contenus jusque-là par une police violente, commencent à manifester librement leurs sentimens, et invoquent l'arrivée des Français. Et que sera-ce, si, après une autre attaque, l'armée ennemie est acculée au fond de l'isthme, et contrainte à chercher précipitamment un asile dans ses vaisseaux? Croit-on que ces troupes portugaises seront disposées à s'expatrier, pour aller guerroyer dans un autre hémisphère, sous des officiers étrangers qui les accablent de dureté et de mépris? Malgré cette troisième ligne destinée à protéger l'embarquement, est-il bien certain qu'on puisse terminer avec calme une opération toujours un peu longue et difficile de sa nature, et qui

exige encore le concours d'un temps favorable? Nous concluons de tout cela, qu'un général d'armée doit frémir, lorsque l'avenir lui présente de pareilles chances, et qu'il s'est mis dans une semblable position.

D'après le système connu du général anglais, dont il ne s'est jamais départi un seul instant, système qui consiste à ne rien engager qu'à coup-sûr, ce qui a sans doute son avantage, mais ce qui a aussi le défaut évident de laisser perdre des occasions à la guerre, qu'on ne fait pas naître quand on veut; systême commandé peut-être par la politique anglaise, mais qui ne fut pourtant point celui du roi Guillaume et de Marlborough, et encore moins de nos Turenne et de nos Condé; système enfin qui n'en a pas moins acquis à son auteur, en France et en Angleterre, la réputation du plus grand général de l'Europe; on pourrait être étonné que lord Wellington, si sage et si prévoyant, n'ait pas craint de s'exposer à une si terrible catastrophe. Mais cette contradiction apparente cesse d'avoir lieu dès qu'on examine la situation respective des deux armées à cette époque. Au commencement de la campagne, c'était une opinion assez répandue dans l'armée anglaise, que son général ne

l'exposerait point à une affaire générale qui pût compromettre sa retraite et son embarquement. Mais les pertes que nous avions essuyées, la tournure que les choses avaient prises, et une connaissance plus exacte de nos forces et de nos ressources, lui avaient fait prendre une autre résolution. Cependant les officiers anglais disaient eux-mêmes que lorsque nous voudrions faire une visite à Lisbonne un peu mieux accompagnés, ils ne feraient pas la folie de nous y attendre. Dans le moment, et avec l'énorme supériorité que l'ennemi avait sur nous, il y aurait eu de la honte à abandonner, sans combattre, des positions si formidables. Il n'y avait à craindre qu'un caprice de la fortune, si bizarre dans ses faveurs, et qui souvent se plaît à protéger l'audace dans les combats, en dépit des combinaisons les plus raisonnables. Cette réflexion ne laissait point de causer de grandes inquiétudes à nos adversaires. Mais outre ses autres avantages, lord Wellington comptait beaucoup sur la bravoure de son armée. Ceux mêmes qui la combattaient, n'étaient pas des derniers à la reconnaître et à l'admirer ; et de part et d'autre les officiers aimaient à s'en donner des témoignages honorables.

CHAPITRE VIII.

Les deux armées s'observent réciproquement. — Timidité de l'ennemi. — Utilité d'un pont sur le Tage, à l'arrivée des Français sur les bords de ce fleuve. — Moyens employés pour se procurer des vivres. — Impossibilité d'une attaque contre les lignes de l'ennemi. — Retraite sur Santarem. — Nouvelle position de l'armée française.

Depuis les différentes affaires qui avaient eu lieu auprès de Sobral, les deux armées restaient tranquilles, et s'observaient sans qu'il y eût la moindre escarmouche. L'ennemi retranchait jusqu'à ses grands gardes avec un soin extrême. Il croyait à chaque instant qu'on allait l'attaquer. Nos soldats allaient impunément marauder sous ses yeux, sans qu'il osât sortir de ses lignes. Cette timidité l'empêchait de profiter des défauts de notre position, dont en général la droite était un peu

trop en l'air. Toute la partie de Torrès-Vedras n'étant point assez observée, l'ennemi, pendant une nuit, aurait pu réunir un gros corps de troupes derrière la montagne qui le séparait de nous de ce côté, et déboucher inopinément sur Caxeirias. Cette subite invasion, au milieu de nos quartiers, ne demandait qu'une matinée, un peu d'audace, et qu'à être favorisée par de fausses attaques sur toute la ligne. Mais le caractère peu entreprenant de l'ennemi pouvait complètement rassurer. Nos maraudeurs finirent même par traverser cette montagne, et se répandre jusqu'au bord de la mer, à la barbe des Anglais qui, du haut de leur redoute, voyaient nos gens revenir chargés de provisions, et conduisant de nombreux troupeaux, sans que jamais un parti osât s'aventurer à les poursuivre.

Tous ceux qui connaissent Lisbonne et ses dehors, conviennent qu'il faut opérer par les deux rives du Tage quand on veut menacer cette ville, défendue comme elle se trouvait l'être. Il faut dire avant tout que les forces dont M. le prince d'Essling pouvait disposer, ne permettaient point de se livrer à quelque attaque sérieuse contre un ennemi si supérieur, et contre tant d'obstacles de l'art et de

la nature. Mais c'était une raison de plus, selon nous, pour se hâter de jeter un pont sur le Tage, afin d'être maître d'agir, quand on le voudrait, sur l'une ou l'autre rive. C'est ce qu'on eût pu facilement exécuter à la première arrivée des Français dans les environs de Santarem. La possession de toute la vallée du Tage, depuis Villa-Franca jusqu'auprès d'Abrantès, aurait procuré, dans une quantité de petits ports qui étaient en notre pouvoir, les bateaux et tous les matériaux et agrès nécessaires; ce qu'on ne trouva plus quand on voulut plus tard réaliser ce projet. Lord Wellington qui, dans le commencement, ne voyait que ses lignes, où il se supposait à chaque instant devoir être attaqué, n'en aurait pas détaché un seul bataillon, de crainte de s'y affaiblir. Ainsi les Français auraient pu jeter un pont au-dessus de Santarem dans les premiers jours de leur arrivée, et l'assurer par deux bonnes têtes, sans que, de la rive gauche, on eût tenté de troubler fortement cette opération. Elle était utile dans tous les cas. D'abord, on s'ouvrait une porte dans l'Alentejo, la province de tout le Portugal la plus fertile en blé. Si renonçant, comme la prudence le commandait, à une attaque générale, l'armée française vou-

lait effectuer sa retraite, il était bien plus commode et plus sûr de l'opérer par cette province, d'autant mieux qu'on était prévenu que le maréchal Soult, vers cette époque, devait manœuvrer sur la Guadiana. Plutôt enfin que de se morfondre inutilement pendant six semaines aux pieds des retranchemens de l'ennemi, peut-être eût-il mieux valu transporter entièrement toute l'armée sur la rive gauche, s'emparer par un coup de main des hauteurs d'Almada, d'où l'on peut bombarder Lisbonne et se prolonger jusqu'à Setuval. L'ennemi n'aurait pu envoyer des renforts dans ces divers endroits que par des bâtimens de transports, ce qui est long et sujet à plus d'un accident; et en attendant, l'armée française eût conservé dans cette partie une supériorité qui eût permis d'occuper toute la rive du Tage, depuis son embouchure jusqu'à la hauteur de Lisbonne, et de causer de grands ravages parmi cette quantité immense de vaisseaux de tout rang et de toute espèce, dont le fleuve était encombré. Dans tout état de choses, il y avait encore de l'avantage à attirer l'armée ennemie de l'autre côté du Tage, pour lui ôter le refuge de ses lignes, dans lesquelles elle semblait mettre tout son espoir. Ces avantages fu-

rent appréciés, mais trop tard, et lorsqu'il n'était plus possible de les réaliser.

L'armée ne vivait que de ce que les maraudeurs pouvaient déterrer dans les villages voisins. On y trouva beaucoup de choses. Cette belle vallée du Tage est riche en toutes sortes de productions, mais particulièrement en vin, en riz et en maïs. Les moulins détruits par l'ennemi furent reparés et mis en service. Les régimens faisaient tout eux-mêmes, et sans que l'administration s'en mêlât. Des détachemens allaient sans cesse chercher des vivres. Ce qu'ils rapportaient était distribué à chaque compagnie. Ces caravanes continuelles ne revenaient jamais sans être accompagnées de troupeaux de bœufs, de chèvres, de moutons, de cochons, et sans être chargées de blé, d'orge, de haricots, de légumes de toutes sortes, de vin et d'eau-de-vie. Chaque corps avait son moulin, son troupeau et son petit magasin, qu'il administrait lui-même. Les environs, parcourus en tous sens par toutes ces caravanes, furent par conséquent bientôt épuisés. Il fallait alors s'étendre plus loin, et l'on bravait pour cela toutes sortes de dangers. Ce genre de service était très-pénible pour les soldats, mais ils y étaient infatigables. Ils avaient une

adresse extrême à découvrir les cachettes où les pauvres habitans avaient laissé, en fuyant, ce qu'ils n'avaient pas pu emporter. A la grande surprise des Anglais, l'armée, de cette manière, put vivre encore fort long-temps. Ils étaient stupéfaits de ce mélange d'intelligence et d'intrépidité avec laquelle nos soldats savaient à la fois se battre et pourvoir à leur subsistance.

La nécessité contraignit toutefois de prendre le parti de se rapprocher d'une contrée qui fût un peu moins épuisée que celle que nous occupions depuis six semaines. Quelques avis, très-vagues sans doute, annonçaient aussi que l'ennemi jugeant de notre faiblesse par notre inaction, se disposait à prendre l'offensive; et il est certain que l'armée française, dans sa position, n'était point en mesure de combattre avec succès, si l'ennemi eût su profiter de tous les avantages que le nombre et les localités lui donnaient sur elle. Le prince se détermina donc à prendre une position plus en arrière, afin d'ouvrir plus facilement des communications avec l'Espagne, de trouver de nouvelles ressources en vivres et en fourrages, et d'y attendre avec plus de sûreté, ou des renforts ou de nouvelles instructions.

Plusieurs personnes s'imaginaient qu'il y aurait du danger à faire le moindre mouvement rétrograde, à cause des nombreux défilés qu'il faudrait passer en présence de l'ennemi. Leurs imaginations se créaient des fantômes, et leur représentaient lord Wellington devenu le plus entreprenant des généraux, du plus circonspect et du plus timide qu'il s'était montré jusqu'alors; et tandis que dans l'armée française, sur le rapport de quelques déserteurs qui disaient avoir vu de grands mouvemens dans l'armée ennemie, on s'attendait à être vigoureusement attaqué, on tremblait également de l'être du côté opposé. Tous ces mouvemens dans l'armée ennemie, ces gardes renforcées aux avant-postes, n'étaient que des précautions du général anglais, qui s'attendait tous les jours à voir l'audace française mettre tout en jeu. Plus nous nous opiniâtrions à rester dans cette première position, et plus ce Fabius outré se tenait ferme et vigilant sur ses montagnes, pensant toujours que le manque de vivres et le désespoir seul porteraient les Français à tout oser. Ainsi les mouvemens extraordinaires qu'il était facile de remarquer dans l'armée anglaise, bien loin d'être menaçans, n'étaient que l'effet de l'excessive pru-

dence de son général. L'évènement le prouva assez peu de jours après.

Le mouvement de retraite commença par le 6ᵉ corps. Le maréchal Ney porta son quartier-général à Thomar, la gauche de son corps d'armée près du Zezere, et la droite au-delà d'Ourem. Le général Loison vint s'établir à Golgao avec sa division et une brigade de dragons. Le général Montbrun répandit sa cavalerie dans les environs de Leiria, et porta de la cavalerie légère jusqu'à Pombal. L'administration et les hôpitaux étaient en même temps évacués sur Santarem et le grand quartier-général établi à Torrès-Novas. Ces premiers mouvemens furent exécutés sans que l'ennemi s'en montrât même instruit. Mais on croyait que le 2ᵉ et le 8ᵉ corps qui en étaient en présence, à portée de pistolets, ne se retireraient pas aussi paisiblement. Il paraissait en effet assez difficile de lui dérober une marche qu'il était si aisé de prévoir. C'est pourtant ce qui arriva au grand étonnement de ceux qui supposaient l'armée anglaise prête à fondre sur nous.

Le 8ᵉ corps, qui occupait Sobral, était forcé de repasser par Alenquer, défilé long et pénible. Le 2ᵉ, qui était à Villa-Franca, devait attendre, pour commencer son mouvement

de retraite, que le 8e eût traversé ce défilé, afin que ces deux corps pussent ensuite marcher à hauteur, et se secourir mutuellement. Le 8e commença le sien dans la soirée du 14 novembre, dès que la nuit fut venue. Il y eut, pendant la matinée de ce jour, un épais brouillard dont on profita pour mettre d'avance en route tout ce qui aurait pu embarrasser la marche des troupes pendant la nuit. L'ennemi, malgré cette circonstance, s'aperçut très-bien qu'il y avait plus d'agitation parmi nous que de coutume, et l'on vit ses inquiétudes en augmenter, par le soin qu'il mit à renforcer ses grands gardes de gros piquets de réserve. Le soir, à sept heures, le général Clausel retira tous ses postes dans le plus grand silence, rallia sa division à Sobral, et se mit en marche par la chaussée qui conduit à Alenquer. Le général Solignac réunit en même temps la sienne, et la forma en colonnes serrées sur le plateau qui domine la vallée d'Arruda, appuyant sa droite à la chaussée. La brigade du général Ferret était en réserve sur les hauteurs d'Alenquer, et ne devait se mettre en marche qu'après que tout le 8e corps serait formé et en mouvement. Une brigade de dragons faisait l'arrière-garde. Toutes ces dispositions furent exécutées avec le plus

grand ordre. L'ennemi ne fit pas un pas en avant cette nuit-là, soit qu'il feignit de ne pas apercevoir notre retraite, soit qu'il crut sage avant tout d'être instruit de nos véritables intentions. Les troupes défilèrent toute la nuit par Alenquer, et arrivèrent sur les dix heures du matin à Aveiras-de-Cima. Le 2e corps, après s'être dirigé par Azambuja et Cartaxo, continua également son mouvement sur Santarem. L'arrière-garde n'avait pas encore vu un hussard ennemi. Le 17 novembre, le 8e corps se porta sur Pernès, où il avait ordre de s'établir, et le 2e prit position sur les hauteurs même de Santarem. Pendant que les troupes défilaient le long du Tage, l'ennemi, de la rive gauche, essaya de troubler leur marche par ses batteries, et aussi par ses fusées à la Congrève, charlatanisme qui est devenu ridicule. Le 18, toute l'armée française était ainsi placée, le 2e corps à Santarem, sa gauche au Tage, et son front couvert par le Rio-Major; le général Loison à Golgao avec une division; le 8e corps sur l'Alviella, la gauche à Torrès-Novas, son centre à Pernès, et sa droite à Alcanhede; le 6e et la cavalerie à Leiria et Thomar; le grand quartier-général à Torrès-Novas.

CHAPITRE IX.

Situation de Santarem. — Jonction de l'armée de La Romana avec celle de lord Wellington. — Fausse démonstration de l'ennemi. — Disposition pour le recevoir. — Retour d'une partie de l'armée anglaise dans ses retranchemens.

La ville de Santarem est située sur une hauteur qui commande au loin de toutes parts. Elle est à douze lieues de Lisbonne et huit d'Abrantès. La contrée environnante est fertile et riche. La partie connue sous le nom de *plaine de Golgao*, laquelle a une étendue de quatre lieues carrées, est sur-tout d'une fertilité extraordinaire, et serait d'un produit incalculable avec une population plus industrieuse et plus savante en agriculture. Au sud, la ville s'élève à pic, sur le bord même du Tage. De tous les autres côtés, on n'y arrive que par des chemins pratiqués sur une côte longue et roide. Tout autour, c'est une plaine marécageuse, coupée de plusieurs petites rivières qui débordent fréquemment. Cette

place serait très-forte si on y ajoutait quelque ouvrage ; car, à une position très-escarpée, elle joindrait l'avantage de dominer un pays de chicane.

L'armée anglaise fut d'abord arrêtée par le Rio-Major, rivière qui va se perdre dans le Tage, un peu au-dessous de Santarem. La plaine qu'elle traverse formait un marais impraticable pour les hommes et pour les chevaux. Il n'y avait d'autre moyen de déboucher sur Santarem que par un pont de plus de quatre cents toises de long, qui embrasse toute cette plaine, et sur lequel le 2e corps avait placé son poste avancé. Il fallait, après avoir franchi ce pont pour arriver à la ville, s'avancer l'espace de mille toises, par une route encaissée entre deux montagnes boisées. Le général Reynier avait établi son corps d'armée sur ces deux montagnes, et disposé son artillerie de manière à enfiler le pont et la route par laquelle l'ennemi aurait pu essayer de déboucher. Cette position était si formidable, qu'on dédaigna même de couper quelques arches du pont.

Ces dispositions étaient à peine prises, qu'on vit enfin paraître l'ennemi. Il avait été rejoint peu de jours auparavant par l'armée

de La Romana, qu'on portait à quinze mille hommes. Ces troupes espagnoles, après avoir passé le Tage à Aldea-Gallega, vis-à-vis Lisbonne, furent dirigées sur Villa-Franca, qu'elles occupèrent pendant que l'armée anglaise se portait en avant. Le premier jour, on n'aperçut de l'ennemi qu'une avant-garde de quelques mille hommes, qui prirent position sur une colline en deçà du pont. Quelques patrouilles de cavalerie cherchant à reconnaître la rive droite de Rio-Major, des détachemens de nos chasseurs les observèrent, en escarmouchant de la rive gauche. Le lendemain, la plus grande partie de l'armée ennemie se montra. Une division, qu'on jugea forte de sept à huit mille hommes, fila par la rive droite de la rivière, et fut prendre poste entre Asambueira et Santarem. Elle était précédée de deux régimens de cavalerie avec quelques pièces de canon. En même temps, toutes les hauteurs de l'autre côté du pont, se couvraient de troupes, et l'on découvrait, outre cela, les têtes de grandes masses. Il n'y avait plus de doute que toute l'armée ennemie ne se fût avancée. Plusieurs dispositions semblaient annoncer que son dessein était de nous attaquer. Une forte masse paraissait prête à se

déployer, pour forcer le pont, tandis qu'une autre colonne cherchait à s'étendre, comme pour tourner notre position, en se glissant le long du Tage, malgré toutes les difficultés du terrain. Mais le général Reynier redoutait peu les efforts de l'ennemi sur la gauche et sur le front de sa position. Il avait plus d'inquiétude pour sa droite. Il était effectivement assez probable que la division qui avait remonté le Rio-Major, jusqu'à une lieue au-dessus de Santarem, était destinée à jeter un pont sur cette rivière, et à tourner la position du 2e corps. Le général Reynier détacha le 4e régiment d'infanterie de ligne, pour s'opposer au projet de l'ennemi sur ce point; mais qu'auraient pu faire huit cents hommes contre dix mille? Ces troupes repoussées, il n'y aurait eu dans le moment à opposer aux Anglais, pour les empêcher de tourner absolument Santarem, et de couper la communication du 2e corps avec les autres corps d'armée, que la division du général Clausel, qui tenait depuis Pernès jusqu'à Alcanhede, à quatre lieues en arrière de Santarem. Avant qu'elle eût été réunie et en mesure de combattre sur un terrain peu connu, l'ennemi, débouchant brusquement par Trémés, pouvait se jeter sur

Zoïa et Torre-d'Obispo, et empêcher par-là toute jonction des troupes du 8e corps avec celles du 2e. Le général Clausel, dans cette circonstance, n'aurait eu d'autre parti à prendre que de s'établir sur l'Alviella, pour y attendre les divisions qui seraient accourues de Golgoa et de Torrès-Novas, afin de rétablir la communication avec Santarem. Mais pendant ce temps, l'ennemi aurait pu presser fortement cette ville, et attaquer vigoureusement le général Reynier, dont la position isolée fût devenue très-critique. La supériorité numérique de l'ennemi, et la nature des lieux rendaient tout cela exécutable, en moins de douze heures. Rien d'ailleurs n'empêchait le général anglais d'étendre son attaque sur une échelle plus vaste. Ses mouvemens connus pouvaient en masquer d'autres, qu'il était impossible de juger avec exactitude. Pendant qu'il aurait attaqué et tourné la position de Santarem, de fortes colonnes auraient pu manœuvrer sur Alcoentre et Rio-Major, et se porter par Alcanhede sur Torrès-Novas. Tous ces mouvemens devenaient faciles à un général qui pouvait disposer de plus de cent mille hommes, et qui avait l'avantage de connaître bien le pays.

Le général Reynier, dont le coup-d'œil et l'expérience à la guerre sont connus, pensait que l'ennemi voulait faire ce que lui-même aurait fait à sa place. Il sentait combien sa position serait compromise si elle était attaquée avec tous les moyens que l'ennemi était maître d'employer, et il croyait voir à ses dispositions que tel était réellement son projet. Il en donna promptement avis au duc d'Abrantès, dont les troupes étaient le plus à portée de le soutenir, et au prince, général en chef, pour qu'il donnât ses ordres sur le parti qu'il convenait de prendre. Pour lui, comme il était persuadé qu'il serait incessamment attaqué, il ordonna de faire filer sur Golgao les malades, les blessés, les équipages et tout ce qui aurait pu embarrasser sa retraite. C'était peut-être un mal que ces dispositions préliminaires de retraite fussent aperçues par l'ennemi, de la rive gauche du Tage, mais il était difficile de l'éviter. Les troupes en même temps étaient placées pour combattre, avec cette habileté et cette présence d'esprit qui caractérisent un général consommé.

Cependant vingt-quatre heures s'étaient écoulées sans que l'ennemi eût rien entrepris. Ce délai avait été mis à profit par le duc d'A-

brantès pour réunir sa première division. Le général Clausel, avec une grande partie de ses troupes, s'avança jusqu'à *Cruz-de-Entrada*, à une petite demi-lieue en deçà de Santarem, faisant éclairer *Malhaquejo*. Une brigade de dragons continua d'occuper Alcanhede, observant fortement les chemins de Tremès et de Rio-Major. Le prince d'Essling accourut lui-même pour juger du mouvement de l'ennemi. Le général Reynier persistait dans l'opinion qu'il allait être attaqué par des forces très-considérables, et n'en attribuait le retard qu'aux mouvemens que l'ennemi faisait encore par sa gauche. Au lieu de s'exposer à être tourné dans la position de Santarem, il croyait prudent, puisque le général en chef était décidé à rester sur la défensive, de se retirer de suite derrière l'Alviella, ce qui offrait une ligne plus naturelle, plus raccourcie et plus rapprochée du reste de l'armée. Il pensait qu'un petit mouvement rétrograde n'aurait aucune suite fâcheuse, si l'armée le faisait d'elle-même, et qu'il pourrait en être autrement, si elle venait à y être contrainte. Tout ce que prévoyait le général Reynier était appuyé d'assez bonnes raisons ; mais il se méprenait sur le vrai dessein de l'ennemi. Quoi-

que celui-ci se tînt toujours en masse, et que ses colonnes d'attaques, sur plusieurs directions, semblassent n'attendre que le signal de se déployer, il commençait toutefois à devenir évident que lord Wellington n'avait point encore renoncé à son système de circonspection excessive. Ce général était persuadé que l'armée française était en pleine retraite, et il ne lui supposait nullement l'intention de prendre une position stable sur les hauteurs de Santarem. Il ne considérait le deuxième corps, s'établissant pour quelques jours dans cette forte position, que comme une arrière-garde chargée de contenir quelque temps l'armée anglaise, pendant que les bagages et l'artillerie du reste de l'armée française, retardés par les mauvais chemins et le débordement des rivières, filaient lentement sur l'Espagne. Il était par conséquent bien loin de prévoir que les Français y séjourneraient quatre mois. D'après cela, toutes ses manœuvres n'étaient que de simples démonstrations pour hâter leur retraite. Le prince d'Essling ne s'y méprit pas; et plutôt que de continuer l'évacuation de la ville, il ordonna au contraire que tout ce qui en était sorti, y rentrât sur-le-champ, et qu'on disposât tout pour montrer

à l'ennemi qu'on l'attendait avec assurance.

On était depuis trois jours dans cette incertitude, lorsque le 20 novembre, à trois heures après-midi, nos avant-postes, du côté du Tage, furent attaqués. L'ennemi, comme on l'a observé, avait porté sa droite jusqu'au bord de ce fleuve, de manière à menacer notre gauche, en cherchant à pénétrer dans la ville, par la vallée étroite qui se trouvait entre le Tage et la montagne occupée par nos troupes. Ce fut de ce côté qu'environ trois cents tirailleurs vinrent insulter nos postes. On crut que c'était le prélude d'une attaque générale sur toute la ligne, d'autant plus qu'on distinguait du mouvement dans les masses de l'armée ennemie, et lord Wellington, suivi d'un nombreux état-major, qui en parcourait les rangs. Mais après une tiraillerie insignifiante, l'ennemi cessa le feu.

Il se passa un petit évènement la nuit suivante, qui acheva de prouver que tous ces tâtonnemens n'avaient point d'autre but que de précipiter notre départ, et que l'ennemi, à chaque instant, nous croyait prêt à nous mettre en route. Quelques soldats anglais, vers minuit et à la faveur d'une grande obscurité, essayèrent de se glisser à plat-ventre près d'un

endroit où nous avions un petit poste. La sentinelle les entendit et en rendit compte au sergent. Celui-ci, aussi intelligent que brave, se doutant qu'on cherchait à le surprendre, fit replier doucement la sentinelle et changer de place à tout son poste, afin que l'ennemi pût se persuader qu'il n'y avait plus personne. Les soldats anglais le crurent en effet, et s'empressèrent d'aller en prévenir celui qui les avait envoyés. Quelques instans après, un officier revint à la tête d'une patrouille, croyant pouvoir s'avancer avec confiance et sécurité. Le sergent, dans ce moment, s'élança avec sa petite troupe sur cette patrouille ennemie. Celle-ci, surprise d'une attaque si vive et si inattendue, ne chercha qu'à fuir, laissant trois morts sur la place, et emportant plusieurs blessés, dont les cris portèrent l'alarme dans tous les postes anglais.

Le lendemain matin, on vit clairement que le général anglais était désabusé. Convaincu que les Français étaient décidés à se maintenir dans leur nouvelle position, il en revint à son plan ordinaire de patience et de temporisation. A l'exception d'une forte arrière-garde qui resta sur le Rio-Major, toute l'armée ennemie se retira sur Cartaxo, où lord Welling-

ton établit son quartier-général. L'armée anglaise, depuis ce moment, fut disposée par échelons, depuis Santarem jusqu'à Villa-Franca et Sobral, avec de grosses réserves à Cartaxo, à Alcoentre et à Alenquer. L'armée française rentra également dans ses premiers emplacemens. Le général Reynier, changeant peu de choses à ses premières dispositions, ne fit que porter le peu de cavalerie de de son corps d'armée à son extrême droite, afin d'observer le cours du Rio-Major, et de se lier avec la division Clausel, du côté de Ponte-Calharis. Depuis ce jour, on resta fort tranquille des deux côtés.

CHAPITRE X.

Passage du Zezere. — Reconnaissance sur Abrantès. — Ressources en vivres et en fourrages trouvées dans les nouvelles contrées occupées par l'armée. — M. de Pombal. — Conduite de ce ministre lors du tremblement de terre de Lisbonne. — Son système politique.

Le général Loison, qui occupait Golgao, avait la gauche de sa division au Zezere. Il reçut ordre de forcer le passage de cette rivière, et de chasser l'ennemi de Punhete. Cette opération eût été assez difficile contre des gens courageux et adroits; mais on n'eut affaire qu'à des milices et à quelques troupes régulières de la garnison d'Abrantès. Le Zezere coule dans un lit très-encaissé. Ses bords sont par-tout fort escarpés. L'été, cette rivière est presque à sec. L'hiver, elle conserve habituellement assez d'eau pour n'être pas guéable. L'ennemi, maître des hauteurs de Punhete, pouvait disputer le passage de cette

rivière avec un grand avantage. Il ne l'osa pas. Aussitôt qu'il vit que les eaux avaient baissé, il se retira à Abrantès à la première apparition de nos troupes. Le général Ferret, après avoir surmonté toutes les difficultés que présentaient encore la profondeur de l'eau et la rapidité du courant, s'empara de la petite ville de Punhete, et poussa de suite des partis jusque sous les murs d'Abrantès, où ils portèrent l'alarme et la confusion. Il eût été fort important pour nous d'occuper cette place; l'ennemi y avait un pont de bateaux sur le Tage, par lequel il entretenait une communication facile entre le Haut-Beira, l'Estramadure, l'Alentejo et Lisbonne. Elle était, de plus, un point d'appui et un refuge pour tous les partis qui faisaient des courses sur les derrières de l'armée française, et qui interceptaient la route de Castel-Blanco, la plus courte pour communiquer avec l'Espagne. La ville d'Abrantès n'était point fortifiée pour résister long-temps contre un siége régulier; mais elle l'était assez pour être à l'abri d'un coup de main. La garnison était forte de quatre mille Portugais, sous les ordres d'un général anglais. L'occupation de cette ville aurait offert tant d'avantages à l'armée,

qu'il fut un instant question de s'en emparer, à quelque prix que ce fût. Mais on y renonça après quelque réflexion, et sur-tout à cause de la rareté des munitions dont il fallait nécessairement devenir avare, par le défaut de remplacement. On se borna à occuper Punhete, où, par les soins de l'artillerie et du génie, un pont de bateaux fut bientôt établi sur le Zezere.

Les nouvelles contrées dans lesquelles l'armée se répandit, n'avaient pas été dévastées et abandonnées comme les autres; la plus grande partie des habitans, malgré les ordres des Anglais, étaient restés dans les environs de Torrès-Novas, de Thomar et sur toute la côte depuis Alcobaça jusqu'à l'embouchure du Mondego. La plaine de Golgaõ était couverte de maïs, dont la récolte fut d'un grand secours pour les hommes et pour les chevaux. Les environs de Santarem, et tout le pays qu'arrose l'Alviella firent vivre le 2e et le 8e corps pendant plusieurs semaines. Le 6e corps et la cavalerie trouvèrent encore de plus abondantes et de plus longues ressources dans le pays où ces troupes s'établirent. Si la population était plus nombreuse, et si l'industrie et l'agriculture étaient encouragées dans tou-

tes ces belles contrées du Portugal, cette petite partie de l'Europe serait bientôt la plus riche du monde. Lorsqu'on pénètre par les provinces de Tras-los-Montes et du Haut-Beira, l'aspect du pays ne prévient pas d'abord en sa faveur. Quelques beaux vallons qu'on rencontre parfois, ne dédommagent guère du triste tableau que présentent de pauvres villages, de tout côté des montagnes pelées et incultes, et des torrens profonds et rapides. Combien après cela on est agréablement surpris lorsqu'on vient à découvrir les beaux sites d'entre Minho et Duero, les superbes côteaux de Porto, les environs pittoresques de Viseu, de Coimbre et de Lisbonne. La nature a pris plaisir à y déployer toutes ses richesses et toutes ses beautés. On admire à chaque pas tout ce que le ciel a fait pour élever ce pays au plus haut degré de prospérité. Le gissement de ses côtes, le plus beau port du monde, un sol propre aux productions des deux hémisphères, un climat sain et agréable; la nature y a tout prodigué pour que sa population soit heureuse et puissante; ajoutez encore les plus belles colonies de l'univers. Quel dommage qu'une succession de princes esclaves, par une singulière contradiction, des moines et des An-

glais, aient laissé s'abâtardir ce peuple naturellement vif, spirituel et entreprenant? Quelle dégénération dans ces familles qui ont fourni Vasco de Gama, Tristan d'Acunha, Alvarès Cabral, Almeyda, Albuquerque et tant d'hommes illustres dont les entreprises hardies ont étonné les deux mondes (1) !

Depuis ces expéditions mémorables qui ont répandu sur la nation portugaise un vernis de gloire qui n'est point entièrement effacé, il

---

(1) L'histoire des Portugais dans le 16e siècle, prouve jusqu'à quel degré de grandeur le plus petit peuple peut être porté, lorsque quelques hommes ont communiqué à tous les cœurs et à tous les esprits leur passion pour la gloire et pour tout ce qui se rattache à des sentimens élevés. Parmi une foule d'autres, nous citerons ce trait de dévouement et de courage : Araüjo, un des ancêtres de celui qu'on a vu ambassadeur à Paris, et qui est actuellement ministre du prince régent à Rio-Janeiro, avait eu le malheur de tomber au pouvoir des Malais, lors du premier siége de Malacca. Les habitans menaçaient de se venger sur lui, à la première hostilité des Portugais. Albuquerque, de nouveau devant cette place importante, et prêt à l'attaquer, était retenu par la crainte de causer la mort de son ami Araüjo, lorsqu'il en reçut ce billet : *Ne pensez qu'à la gloire et à l'avantage du Portugal; si je ne puis être un instrument de votre victoire, que je n'y sois pas au moins un obstacle.*

n'a paru qu'un seul homme digne de cette époque intéressante. M. de Pombal avait les talens et le caractère d'un grand homme d'Etat. On sait que sa fermeté et sa présence d'esprit sauvèrent Lisbonne d'une destruction entière dans l'affreux désastre de 1746. L'ordre civil était interverti comme celui de la nature. Tandis que la cour et les habitans fuyaient éperdus, pour chercher un lieu sûr contre le renversement des édifices et l'irruption des eaux, l'immense populace dont cette capitale est surchargée, ajoutait encore à l'horreur de cette catastrophe par toutes sortes d'excès. L'incendie, le pillage, l'assassinat mettaient le comble au désespoir et à l'effroi des citoyens. L'intrépidité et le dévouement de M. de Pombal parvinrent à mettre un terme à ce dernier fléau. Il fut trois jours et trois nuits sans cesser de parcourir les rues et les places publiques, au risque de périr mille fois, érigeant son tribunal partout où il était nécessaire, faisant punir à l'heure même tous ceux qui étaient pris en flagrant délit, arrêtant tous les genres de désordres, et prodiguant toutes sortes de consolations et de secours à cette multitude tremblante. Il ne prenait même pas le temps de rentrer dans son palais pour prendre

ses repas. Son épouse les lui faisait porter, sur les lieux mêmes où il était retenu par ses fonctions; et le plus souvent les domestiques, montés sur des mules et portant le dîner de leur maître, avaient peine à le découvrir au milieu de la confusion épouvantable qui régnait de toutes parts.

Cette conduite était d'un magistrat courageux; celle qu'il tint, après que le péril fut passé, fut d'un ministre habile et constant dans ses desseins. Son premier soin fut de prévenir la famine, qui était d'autant plus à craindre que, pendant toute cette année, l'effroi et le découragement avaient suspendu tous les travaux à la ville et à la campagne. Une administration éclairée et énergique créa des ressources que personne ne soupçonnait. Des quais magnifiques, de superbes places, des maisons élégantes, des rues spacieuses, firent promptement disparaître ces ruines, dont l'aspect terrifiait encore, en rappelant un si terrible évènement. L'Europe fut dans l'étonnement et l'admiration, de voir cette grande ville presque rebâtie à neuf, et de si grands malheurs réparés en si peu de temps.

M. de Pombal voulut être à la fois le Richelieu et le Colbert de son pays; il entreprit

d'humilier les grands qui abusaient de leurs prérogatives, et de donner au commerce, à l'industrie et à l'agriculture, une activité et une direction que des préjugés et l'influence étrangère avaient toujours contrariées. Des souvenirs et des monumens authentique attestent que ce ministre avait des sentimens élevés et des vues profondes et libérales. Il eut la hardiesse de faire entrevoir à ses compatriotes que leurs alliés, prétendus naturels, n'étaient que des marchands avides et hautains, et à son prince, qu'il pouvait mépriser leurs menaces et se passer de leurs secours. Il osa plus, car son grand caractère ne redoutait rien : il osa mettre un terme à la corruption des ordres monastiques, dont la licence et l'audace ne connaissaient plus de frein. La représaille fut terrible. Le souverain qui avait un tel ministre, et qui avait le courage de le soutenir, manqua de perdre la vie par un assassinat ; et à peine il eut fermé les yeux, que la cabale puissante qui avait été comprimée sous son règne, reprit son ascendant ordinaire. La faiblesse de ses successeurs donna lieu à une réaction dont on s'aperçoit encore. On mit une espèce de fureur à détruire tout ce qu'avait fait M. de Pombal, dont la vieillesse fut à

peine respectée. Au lieu de suivre ses principes, qui tendaient à rendre au Portugal son importance politique et son antique splendeur, en l'affranchissant de toute dépendance étrangère, l'esprit du gouvernement fut toujours, depuis cette époque, de se mettre plus que jamais dans celle de l'Angleterre; et telle est la crainte qu'inspire même aujourd'hui tout souvenir contraire au système actuel, que la police fait un crime à Lisbonne de rappeler le nom et la conduite de ce célèbre ministre.

CHAPITRE XI.

Grande reconnaissance sur Ponte-Calharis. — Construction de bateaux destinés pour un pont sur le Tage. — Disposition de l'ennemi sur la rive gauche de ce fleuve. — Inquiétudes dans l'état-major anglais, à l'occasion de la discusion du parlement sur la régence. — Pénurie pour les vivres dans l'armée française.

L'ARMÉE française tenait une si grande surface, que ce n'eût pas été sans danger devant un ennemi plus alerte, plus entreprenant et plus habitué à la guerre de partis. Nos troupes voltigeaient de tous côtés avec une confiance et une sécurité qui ne furent jamais troublées. Les patrouilles se voyaient tous les jours, sans tirer un coup de fusil. Il y avait de certaines limites entre les avant-postes qu'on était en quelque sorte convenu tacitement de ne pas franchir. Cependant de grandes lacunes entre nos cantonnemens, que notre faiblesse ne permettait pas de garnir, permettaient à la ca-

valerie anglaise de s'y répandre fort impunément, mais sans intentions hostiles.

En Portugal comme en Amérique, il y a une saison de pluie bien marquée; elle tombe alors avec tant d'abondance et de suite, qu'en peu d'heures les rivières et les moindres ruisseaux sont convertis en torrens larges et profonds. Une nuit, que toutes les vallées étaient couvertes d'eau et transformées en de grands lacs, on vint prévenir le général Reynier qu'un regiment entier de cavalerie ennemie, qui avait passé à gué la veille le Rio-Major, s'était trouvé surpris par le débordement subit des eaux, et qu'il lui était impossible de regagner ses cantonnemens. Il en donna sur le champ avis au duc d'Abrantès, en l'engageant à marcher de son côté à la rencontre de ce régiment, tandis qu'il y marcherait lui directement, en remontant la rive droite de la rivière depuis Santarem. Ces mouvemens mirent toute la ligne anglaise en alarmes. On rencontra effectivement quelques parties de cavalerie ennemie qui battaient l'estrade, comme à leur ordinaire, et qui se retirèrent, en escarmouchant, jusqu'à Ponte-Calharis, la seule communication qui leur restât pour rejoindre leur armée. Mais arrivés

là, les Français furent étonnés de voir toutes les hauteurs du côté d'Asambueira, couvertes de troupes : c'était tout le corps du général Beresford qui, sur l'avis que les Français marchaient en force et par plusieurs directions sur ce point, s'était réuni, s'attendant à une grande attaque. Comme de part et d'autre on n'avait nulle envie d'engager une affaire, on s'observa jusqu'au soir, et à la nuit chacun reprit ses positions accoutumées. Quelques cavaliers anglais furent pris ; mais le plus grand nombre, dont la retraite fut un instant coupée, se sauva, grâce à la vitesse de ses chevaux, et à une parfaite connaissance des lieux.

Depuis ce moment, on vécut de part et d'autre le plus paisiblement du monde, et du mieux que l'on pouvait, ce qui devenait de jour en jour plus difficile, aussi bien pour l'ennemi que pour nous. Toute l'attention du général en chef français, se portait sur la construction d'un pont de bateaux à Punhete, destiné à être jeté sur le Tage. Le général Eblé en créa les moyens par son activité et son bon ordre. Lorsque l'armée occupait la vallée du Tage jusqu'à Villa-Franca, cette opération n'eût éprouvé aucune difficulté, parce que toute la côte était bordée de petits ports où

l'on aurait trouvé en quantité des bateaux, des cordages, des ancres et tous les agrès nécessaires. Au-dessus de Santarem, c'était très-différent, par la raison que la navigation du fleuve commence ici à être peu de chose. Cependant quatre-vingt bateaux furent construits par les soldats en moins d'un mois, et à force de soins, de recherches et de peines, on parvint à réunir de quoi les équiper. Les travaux de Punhete ressemblaient à ceux d'un port de mer, où la construction est en pleine activité. Ce que fit exécuter le général Eblé en si peu de temps, et dans une si grande pénurie de matériaux, est vraiment prodigieux, et prouve tout ce que peut un seul homme, quand aux connaissances profondes de son métier, il réunit un zèle infatigable et un grand dévouement.

Les ennemis, postés en face sur l'autre rive du fleuve, pouvaient entendre et voir tous ces travaux. Ils devinèrent aisément quel en était le but, et ils s'appliquèrent à le prévenir. Ils sentaient tout le danger de nous laisser transporter le théâtre de la guerre dans l'Alentejo, au moment que le maréchal Soult s'approchait de Badajos; ce que nous eussions pourtant fait malgré eux, si l'on s'y fût pris

plutôt. Un corps de quinze mille Anglais, sous les ordres du général Hill, passa premièrement le Tage vers le milieu de décembre, et se concentra auprès de Chamusca et d'Almeyrim, tandis qu'une multitude de paysans armés gardaient les bords du fleuve, depuis Santa-Martha jusqu'à Brito, en face de Punhete. Ces troupes furent encore renforcées quelque temps après, et portées jusqu'à trente mille hommes. Outre cela, il y avait toujours des réserves à Villa-Nova, prêtes à être transportées sur la rive gauche, dans le cas que les Français eussent réellement voulu jeter un pont. Avec tous les moyens maritimes dont disposaient les Anglais, ils se croyaient assurés de pouvoir porter à temps du secours sur tous les points menacés.

L'armée française était depuis trois mois sans aucune communication avec l'Espagne et la France. De tous les officiers que le prince avait expédiés avec des dépêches, aucun n'était de retour, et l'on savait même que plusieurs étaient tombés entre les mains de l'ennemi. Le prince, de crainte de se compromettre, ne voulait point prendre un parti, avant d'avoir reçu de nouveaux ordres. On ne savait ce qui se passait en Espagne que

par des rapports souvent suspects. Nous n'avions de nouvelles de France que par les gazettes anglaises, que nos communications avec les avant-postes ennemis nous permettaient de nous procurer; et l'on sait jusqu'à quel point il faut croire les gazettes anglaises, lorsqu'elles parlent de la France. Le général en chef, dans cette situation embarrassante, persistait dans l'opinion, ou d'attendre des renforts pour reprendre l'offensive, ou de nouvelles instructions qui lui prescrivissent sa conduite.

Lord Wellington avait également ses raisons pour rester sur la défensive avec plus de circonspection que jamais. On discutait à cette époque dans le parlement, si la maladie du roi Georges exigeait une régence, et quels seraient les pouvoirs accordés au prince que sa naissance appelait à cette fonction éminente. Les partis s'agitaient suivant la coutume, à l'occasion de ces débats importans. Il pouvait en résulter un changement total dans le ministère, et par suite dans le commandement de l'armée. Ces bruits, quelque peu fondés qu'ils fussent, ne laissaient point d'occuper les officiers de l'armée anglaise. On prétendait que lord Wellington en montrait visiblement de l'inquiétude. Il craignait par dessus tout

que la marche de l'administration ne vînt à être entravée par cette circonstance, et que cela ne fît retarder l'envoi des nombreux renforts qui lui étaient annoncés, et qu'il attendait avec impatience. Le bruit se répandit même qu'il avait fait secrètement un voyage en Angleterre, afin de presser, par sa présence et son crédit, l'exécution des mesures qui avaient été prises pour l'armée de Portugal. Cette disparution secrète eût pu rappeler celle de César, avant la fameuse bataille de Pharsale, lorsque, ne s'en rapportant qu'à lui, il voulut en personne aller hâter l'arrivée des nouvelles troupes qu'il attendait de la côte d'Italie; mais le général anglais était trop prudent pour imiter ainsi le général romain (1).

Toutes ces circonstances contribuaient à laisser les armées respectives dans une triste inaction. Si elles se tourmentaient peu par leurs entreprises, en revanche la faim et les maladies commençaient à les harceler d'une terrible manière. L'ennemi, malgré les ressources que lui ouvrait la mer, et les dépenses inouies qu'il faisait pour ses approvisionne-

(1) Cette démarche inconsidérée du grand homme, n'a réellement trouvé grâce devant personne : aussi est-elle condamnée par ses plus grands admirateurs.

mens, n'avait pas toujours des magasins en état de fournir à la subsistance de cette foule de peuples qui encombrait Lisbonne et ses environs. Les rues de cette capitale offraient le spectacle hideux d'une quantité de familles qui expiraient de faim et de misère. Un pareil état de choses devait nécessairement engendrer des maladies qui se répandaient jusque dans l'armée, et qui y faisaient de grands ravages. La situation des Français n'était pas meilleure. Le 2e et le 8e corps eurent promptement épuisé les environs de Santarem et de l'Aviella. Dès-lors, pour trouver des vivres et des fourrages, il fallait s'étendre du côté de Porto-de-Mos, d'Alcobaça, et sur toute cette partie de la côte, ce qui fatiguait extraordinairement les troupes. Notre armée, accoutumée aux privations, les supportait avec une grande constance. Mais la mauvaise qualité des alimens, et tant de fatigues dans une saison malsaine, produisaient beaucoup de maladies. Les corps qui avaient le plus de jeunes soldats en furent les premiers atteints. Le nombre des malades y augmentait de jour en jour d'une manière alarmante. Ce n'étaient dans le principe que des fièvres de langueur et de dépérissement, que du vin et quelques cordiaux

eussent facilement guéries; mais faute de ces remèdes, les maladies s'aggravaient et emportaient un grand nombre d'hommes.

Ce fut à cette époque, vers la fin de décembre, que l'armée apprit la marche rétrograde du général Gardanne. La première nouvelle en vint par le canal de l'ennemi même. On sut que ce général, après s'être avancé jusqu'à Os-Cardigos, à quatre lieues de nos postes, s'était décidé à retourner en Espagne, sur le simple rapport d'un paysan qui lui dit que l'armée française avait fait un mouvement depuis quelques jours, et qu'elle paraissait se diriger sur Coimbre. Le général Gardanne avait une colonne d'à-peu-près deux mille hommes, dont trois cents de cavalerie, avec un convoi considérable de munitions, et d'objets d'habillement et d'équipement pour les troupes. D'Os-Cardigos, il pouvait, en moins de trois heures, pousser une reconnaissance sur le Zezere; et s'assurer de la vérité du rapport de ce paysan. Par une légèreté incroyable de la part d'un général qui avait donné autrefois des preuves de conduite et d'intelligence à la guerre, il se décida, sur cette simple information, à retourner sur ses pas; et même avec tant de précipitation, que craignant à

chaque instant d'être enveloppé par l'ennemi, il faisait faire à ses troupes des marches forcées qui leur occasionnaient journellement des pertes. Tous ces détails n'affligèrent l'armée, qu'en ce que cette retraite du général Gardanne remettait à une époque plus éloignée les nouvelles de France, et différens objets de munitions et d'équipement qui étaient attendus avec une vive impatience.

CHAPITRE XII.

Reconnaissance du général Ferret sur Castel-Branco. — Jonction d'une division du 9e corps avec l'armée de Portugal. — Mort de La Romana. — Diverses opinions sur le passage du Tage. — L'ennemi fait un détachement pour secourir Badajos. — Hardiesse des Français pour fourrager à de grandes distances sur les derrières de l'armée.

Les troupes postées à Punhete éprouvaient encore plus de difficultés que les autres pour se procurer des vivres; car le pays aux environs est stérile et très-peu habité. Castel-Branco, à quinze lieues en arrière, était la seule ville où l'on pût espérer de trouver quelques approvisionnemens. Le général Ferret eut ordre de s'y porter à la tête d'un détachement pour fourrager, aussi bien que pour éclairer en même temps cette partie de la province du haut Beira, et prendre des renseignemens positifs sur la direction qu'avait prise à son retour la colonne du général Gardanne.

Il ne rencontra que des milices qui s'enfuirent à son approche, et qui le laissèrent pénétrer par-tout où il voulut; et il se convainquit que la conduite de ce général avait été l'effet de l'irréflexion. Il revint peu de jours après, ayant rempli avec succès tout ce qui avait été l'objet de cette reconnaissance.

Le général Drouet rejoignit l'armée avec la 1re division du 9e corps, dans les premiers jours de janvier 1811. Cette division était forte de huit mille hommes. Il paraît que ce général n'avait pas précisément l'ordre de se réunir à l'armée de Portugal ni de participer à ses opérations; mais seulement de faire une grande reconnaissance, jusqu'à ce qu'il pût communiquer avec elle et avoir des nouvelles certaines de sa position. Il avait laissé sa cavalerie dans les environs d'Alméida, sa seconde division à Guarda, pour tenir en échec le corps de Silverra, et lui, de sa personne avec une seule division, s'était avancé par Ponte-de-Murcellas jusqu'à Pombal, où il communiqua pour la première fois avec l'armée du prince d'Essling. La marche de ces troupes jeta l'alarme dans toutes les bandes de partisans qui infestaient les derrières de notre armée. Le colonel anglais Wilson, qui en commandait

une du côté d'Espenhal, se jeta en toute hâte de l'autre côté du Mondego; et l'on fut si fort effrayé dans Coimbre, où l'on s'imaginait que les Français feraient une nouvelle visite en passant, que tout fut disposé pour évacuer de nouveau cette ville.

Le général Drouet, après avoir rempli son but, voulait s'en retourner : telles étaient problablement ses instructions; mais cédant pour le bien du service aux instances du maréchal Massena, il consentit à s'établir à la gauche de l'armée, jusqu'à ce qu'on eût reçu des ordres de Paris, attendus à chaque moment. Le maréchal, qui avait fait connaître que ses forces étaient insuffisantes, espérait que tout le 9e corps serait mis à sa disposition, et qu'alors il pourrait donner aux opérations de la campagne une vigueur qu'elles n'avaient pas eue jusqu'à ce moment.

La Romana mourut dans le cours de ce mois, d'une colique néfrétique, au quartier-général de lord Wellington. Tout le monde a su dans le temps de quelle manière il s'était échappé de Danemark avec la plus grande partie de ses troupes. Cette conduite déloyale avait mis La Romana en grand honneur auprès des Anglais. C'était le seul général es-

pagnol auquel ils reconnussent du talent. Il ne l'a prouvé dans aucune grande occasion ; mais on ne peut disconvenir du moins qu'il n'ait montré plus de jugement que tous les autres dans sa conduite militaire. Ce général, sous des dehors simples et communs, avait de la finesse, de l'esprit, et plus de connaissances que n'en ont ordinairement les Espagnols, même d'une classe distinguée. Quoiqu'il ne fût pas de ceux qui se faisaient le plus remarquer dans l'armée espagnole, on croit cependant que ce ne fut pas sans dessein de l'éloigner qu'il fut choisi pour commander les troupes destinées à servir en Allemagne avec les Français. Son retour en Espagne produisit quelque sensation. Les Anglais, qui s'en attribuaient tout le mérite, y donnèrent un éclat extraordinaire. Ils faisaient de La Romana un héros sur la tête duquèl reposait le salut de sa patrie. Mais plus ils prenaient soin de rehausser ses talens, moins la junte voulait les reconnaître. Cette junte avait tous les défauts d'un gouvernement républicain, car le gouvernement espagnol, à cette époque, en avait toutes les formes, en éprouvait tous les orages, quoique tout s'y fît au nom de Ferdinand. Ombrageuse, défiante, injuste, elle était tou-

jours prête à accuser d'impéritie ou de trahison les généraux qui se laissaient battre ; et d'un autre côté, elle aurait redouté ceux qui se seraient annoncés avec un grand caractère et des capacités supérieures. Il y avait un autre écueil dans lequel elle craignait sans cesse de tomber; c'était de se mettre dans une trop grande dépendance des Anglais, dont elle acceptait les dons tout en sachant fort bien en apprécier le motif. Elle n'était pas dupe de ce zèle généreux avec lequel ils avaient embrassé sa cause; et la liberté qu'ils prenaient de s'immiscer dans les affaires les plus secrètes du gouvernement, de vouloir tout influencer, et le choix des généraux, et la direction des opérations militaires, et l'administration intérieure, étaient autant de démarches qui lui déplaisaient, et qui justifiaient ses défiances. L'éloge des talens militaires de La Romana fut mal reçu sous de pareils auspices ; ce fut au contraire un motif pour que la junte ne lui accordât jamais une entière confiance. aussi n'eut-il jamais un commandement important. La première opération de ce général, en mettant le pied en Espagne, fut de se jeter en partisan avec ce qu'il avait ramené d'Allemagne, dans les provinces qui avoi-

sinent la mer, depuis Santander jusqu'en Galice. Ce fut aussi lui qui donna la première idée d'armer tous les paysans, et d'organiser ces bandes connues sous le nom de *guerilas*, de manière à infester toutes les routes, et à gêner les communications des Français. La mort de ceux-ci et de tout ce qui était supposé tenir à leur parti, fut le mot d'ordre donné à ces nouveaux soldats, et il n'y eut point de crimes qui ne fussent permis et loués même pour atteindre ce but. C'était imprimer à cette guerre un caractère atroce de férocité et de barbarie. Mais en examinant ce système sous un rapport purement militaire, c'était sans doute ce qui convenait le mieux pour tirer parti d'une population prompte à s'enflammer, et de nouveaux soldats nullement aguerris, mal disciplinés, mal commandés, et qui allaient avoir à combattre contre les meilleures troupes de l'Europe. Un pays coupé de montagnes en tous sens devait encore singulièrement favoriser cette guerre de partis. Il eût fallu aux Espagnols un véritable Sertorius pour mettre à profit tant d'avantages. Le même théâtre, et à-peu-près les mêmes circonstances semblaient faire croire qu'il s'en présenterait un; mais c'est ce qu'on n'a point vu.

Cette guerre, sortant des règles ordinaires, les Français à leur tour auraient dû en adopter de nouvelles, et ne pas croire qu'on dompte tout un peuple avec cette même tactique qui force un souverain à accepter la paix. Quand les armées d'un prince sont battues, il faut qu'il fléchisse. Ici c'est tout autre chose; des défaites ne font qu'irriter davantage les esprits, sur-tout dans les commencemens d'une guerre de cette nature, où l'enthousiasme est dans toute sa force. Il faut donc le laisser s'user, s'éteindre de soi-même, fatiguer son ennemi par des irruptions tantôt sur un point, tantôt sur un autre, faire naître des mésintelligences, ne s'exposer jamais au moindre échec, et attendre enfin de la lassitude et du temps, une soumission qu'on n'accorde jamais à la violence. Du moins, telle fut la méthode de ces Romains qu'on affectait alors de prendre pour modèles. C'est ainsi qu'ils assujétirent l'Espagne, la Gaule, la Germanie et tant d'autres nations. Ils n'avaient pas, comme nous, la présomption de croire qu'on est maître d'un pays, dès qu'on peut se répandre momentanément sur sa vaste surface. Outre que ce dernier système exige un nombre prodigieux de troupes qu'on n'est pas toujours en état d'entretenir, il en

résulte qu'on n'est fort nulle part, pour vouloir l'être par-tout. Ils avaient de bons camps, d'où ils ne sortaient que dans la saison favorable, soit pour combattre des rassemblemens ennemis, soit pour châtier quelques provinces; et quand ces opérations étaient terminées, ils revenaient hiverner dans ces bons établissemens, où le soldat se remettait des fatigues de la campagne. Ces expéditions, toujours du goût des troupes, et presque toujours heureuses, excitaient leur ardeur, sans jamais les rebuter. On voit que ce n'étaient pas des armées régulières qui devaient les premières se lasser d'une lutte à laquelle elles étaient accoutumées par devoir et par goût, et qu'elle était bien plus pénible à soutenir pour les peuples, qu'elle jetait dans des alarmes continuelles, dans une agitation hors nature, et dont elle troublait non seulement le repos, mais même les occupations les plus précieuses. Ces peuples résistaient tant qu'ils étaient animés par une première fougue, ou bien que l'indignation que leur inspirait un joug étranger, était dirigée par quelques chefs habiles et intrépides. Mais tôt ou tard les motifs puissans qui soutenaient leur courage, perdaient de leur force et de leur empire; ils se

lassaient de ne voir point de remèdes à des maux qui ne paraissaient ne pouvoir finir que par une entière soumission, et c'est alors qu'ils se courbaient sous un vainqueur, dont l'approche avait d'abord excité une haine et un soulèvement général. La Romana n'eut jamais sous ses ordres qu'une petite armée qui, à la vérité, lui était très-dévouée. Le chagrin de voir les affaires de son parti alors fort mal conduites, et toutes les sortes de dégoût dont l'abreuvaient plusieurs de ses compatriotes eux-mêmes, contribuèrent, à ce que l'on croit, à abréger ses jours. Il fut en général moins regretté des Espagnols que des Anglais, qui le regardaient comme leur meilleure créature, et celui de tous les généraux espagnols auquel ils pussent accorder une confiance sans bornes.

Tout allait être bientôt prêt pour tenter le passage du Tage. Tout ce qu'avait fait exécuter le général Éblé avec si peu de temps et si peu de ressources, était vraiment une chose étonnante. Indépendamment de deux ponts sur le Zezere, l'un à Punhete, l'autre à Martinchel, deux autres équipages de quatre-vingts bateaux chacun, étaient disponibles pour pouvoir en jeter deux autres sur le

fleuve. Mais plus on approchait de l'époque où ce projet devait être réalisé, plus on en reconnaissait les difficultés et le danger. L'occasion toutefois ne pouvait pas être plus favorable, car il n'y avait plus de doute qu'une armée française ne marchât sur Badajos, et l'on sut même que deux divisions espagnoles et portugaises avaient été détachées de l'armée du lord Wellington, pour aller au secours de cette importante place. Il était évident que dans de semblables circonstances l'ennemi devait craindre extrêmement que l'armée française ne se répandît dans la province d'Alentejo. Il redoubla donc de précaution pour faire avorter le dessein que nous montrions de passer le Tage. Déjà l'ordre était donné aux habitans de se retirer sur Lisbonne, et d'emporter tout avec eux, ce que nous voyions s'exécuter de nos propres yeux. Le corps ennemi, posté sur la rive gauche, fut renforcé et faisait une garde plus sévère et plus attentive que jamais. Des retranchemens avaient été élevés sur tous les points de passage qu'on soupçonnait les plus faciles. D'autres ouvrages beaucoup plus considérables s'exécutaient jour et nuit sur les hauteurs d'Almada, de Palmela, et jusqu'à Setubal, positions très-fortes

qui commandent le Tage jusqu'à son embouchure, et la ville même de Lisbonne.

Les opinions n'étaient point partagées sur l'utilité de passer le fleuve; mais il y avait des personnes qui y voyaient des difficultés insurmontables, dont les conséquences pouvaient devenir très-funestes; celles-ci pensaient qu'il était sage de s'en tenir à une bonne défensive, tant que l'armée n'aurait point reçu des renforts et des munitions; elles regardaient comme une imprudence de s'embarquer dans une entreprise dont le succès était fort incertain, et dans laquelle on n'échouerait pas impunément, parce que le moindre échec pourrait donner à l'ennemi l'idée d'user de sa grande supériorité. Elles représentaient que la coopération d'une division du 9e corps ne compensait pas toutes les pertes que les combats et les maladies avaient occasionées dans l'armée, depuis son entrée en campagne, et par conséquent qu'elle restait toujours dans la même infériorité vis-à-vis celle du général anglais. Elles faisaient ensuite remarquer qu'une opération de cette nature demandait à être préparée en secret, ce qui était presqu'impossible, puisqu'il fallait quatre jours au moins pour concentrer l'armée

près du Tage, et que l'ennemi ne manquerait pas d'en être instruit; en second lieu, qu'une moitié de l'armée étant constamment en route pour faire vivre l'autre, tout déplacement, même momentané, exposerait à manquer absolument de subsistances.

Il y en avait d'autres qui voyaient les choses d'un autre œil. Elles montraient le Zezere comme le lieu le plus commode qu'on pût désirer pour faire toutes les dispositions préliminaires; qu'à la faveur d'une nuit obscure, les bateaux pouvaient en sortir, et descendre ensuite le Tage jusque vers une petite île, un peu au-dessous de Tancos, et que de là un corps de troupes pourrait être jeté sur la rive opposée, et un premier pont s'établir, tandis que l'attention de l'ennemi serait appelée sur d'autres points par de fausses attaques et de grands feux d'artillerie. Comme les eaux commençaient à être basses, on prétendit qu'il y avait un gué au-dessus de Santarem, dont on pourrait encore faire usage. Le succès d'une petite expédition ordonnée par le général Reynier, pour enlever les bestiaux d'une île située au milieu du fleuve, servit encore à prouver que l'ennemi n'était pas tellement sur ses gardes, qu'il ne fût pas possible de le sur-

prendre. Quelques troupes, embarquées au milieu d'une nuit, abordèrent dans cette île, firent prisonniers ceux qui l'occupaient, et emmenèrent autant de bestiaux que leurs bateaux le leur permirent, sans que l'ennemi, sur l'autre rive, eût donné le moindre signal d'alarmes. On dit qu'il eût été facile à nos gens de descendre ailleurs, s'ils l'eussent voulu.

Mais le plus grand nombre, à ce qu'il paraît, fut d'avis que cette opération, qui aurait été si facile deux mois plutôt, était devenue trop hasardeuse depuis que l'ennemi avait porté de si grandes forces sur la rive gauche; que ce serait s'exposer à de trop grands désastres si elle venait à ne pas réussir; puis peut-être le chapitre des raisons particulières: enfin cette opinion prévalut.

La pénurie des vivres augmentait de jour en jour. La cavalerie et le 6ᵉ corps trouvaient encore quelques ressources sur les derrières de leurs cantonnemens, du côté de Leiria et de Thomar; mais l'autre partie de l'armée, placée plus près du Tage, avait tout épuisé à une grande distance autour d'elle. Les environs d'Alcobaça et de Porto-de-Mos avaient fait vivre pendant quelque temps le 2ᵉ et le 8ᵉ corps; ces contrées n'offrant plus rien,

il fallut alors fourrager bien plus loin. Les détachemens s'avancèrent d'abord jusqu'à la Lys, parcourant tout le pays situé entre cette rivière et la mer, jusqu'à la hauteur de Leiria. Ils poussèrent ensuite jusqu'à la Soure, et bientôt après ils passèrent cette rivière, et s'aventurèrent jusqu'à aller enlever du vin et des bestiaux sous le canon de l'ennemi qui bordait la rive droite du Mondego. Les soldats se livraieut à ce service avec uue activité, une intelligence et une hardiesse incroyables; et ce qu'il y avait toujours d'étonnant, les partis anglais n'osaient jamais assez s'avancer pour déranger ces petites entreprises. De faibles détachemens se répandaient jusqu'à quarante lieues sur les derrières de l'armée, et jamais ils n'éprouvèrent d'accidens graves.

Chaque régiment avait ses moyens de transport, qui consistaient dans une certaine quantité d'ânes et de mulets; mais leur nombre ne suffisait plus, depuis qu'il fallait s'enfoncer si loin, pour trouver des subsistances et des fourrages. Il arrivait alors qu'une maraude, comme on appelait ces expéditions, après une course de vingt jours, ne produisait pas de quoi nourrir le régiment pendant huit. On imagina, pour remédier à cet inconvénient, d'établir

de petits dépôts intermédiaires sur les bords de la Lys, de la Soure et du Mondego, où l'on réunissait tout ce qu'on pouvait recueillir dans des contrées encore plus éloignées. Chaque corps avait soin d'y entretenir un petit nombre d'hommes, sous les ordres d'un officier actif et intelligent. Cet officier était le fournisseur en chef des vivres de son régiment. Chaque partie de sa petite troupe avait des fonctions différentes. Les uns étaient constamment occupés à fouiller les vallées, les montagnes, les endroits les plus escarpés, les îles au milieu des rivières, pour y découvrir tout ce que les malheureux habitans y avaient caché, et ils le rapportaient au dépôt. Là, d'autres étaient chargés de parquer les troupeaux, de faire moudre, de faire du pain ou du biscuit, et de convertir le vin en eau-de-vie, parce que le vin était trop difficile à transporter. Après cela, il y en avait qui ne faisaient qu'aller et venir du dépôt au régiment, et du régiment au dépôt, pour y conduire ces différens approvisionnemens. Les chemins étaient continuellement couverts de ces nombreux convois, et toujours sous de très-faibles escortes. Nos soldats s'étaient tellement accoutumés à faire ce service avec sé-

curité et avec une certaine confiance, que si l'ennemi eût porté de petits corps vers ces parages, il nous eût nécessairement occasionné quelques pertes. C'est ce qui lui était facile de faire, en débouchant de Péniche, ou de tout autre point de la côte, jusqu'à Figueiras. Mais dans cette partie, comme devant Lisbonne, il avait des limites qu'il n'osait jamais franchir.

CHAPITRE XIII.

Renforts arrivés à l'armée ennemie. — Avis qu'elle se dispose à prendre l'offensive. — Grande reconnaissance, où M. le duc d'Abrantès est grièvement blessé à la tête. — Situation embarrassante de l'armée française. — Défaite du corps de Silviera par le général Claparède.

Plusieurs avis confirmaient que l'ennemi recevait journellement des renforts. On prétendait que bientôt il aurait reçu, tant de Malte, de Sicile, que d'Angleterre, plus de vingt-cinq mille hommes de nouvelles troupes. On savait positivement que l'expédition de la Calabre ayant été ajournée, une grande partie des troupes anglaises destinées à défendre la Sicile, avait été transportée en Portugal. Déjà même on assurait qu'il se faisait de grands mouvemens dans l'armée ennemie, et que depuis quelques jours elle marchait pour se concentrer. M. le général Reynier et M. le duc d'Abrantès reçurent ordre de faire de

fortes reconnaissances en avant de leurs lignes, afin de s'assurer s'il était vrai que l'ennemi eût fait des rassemblemens extraordinaires sur les points d'où il lui était le plus facile de déboucher. Comme c'était sur-tout par sa gauche qu'il était censé avoir fait le plus de mouvement, M. le duc d'Abrantès devait se porter en forces sur la ville de Rio-Major, en chasser l'ennemi, et éclairer la partie d'Alcoentre. Le 19 janvier 1811, il se mit à la tête de cinq mille hommes d'infanterie et de trois cents chevaux, et partit d'Alcanhede à cinq heures du matin, pour marcher directement sur la ville de Rio-Major. L'ennemi tenait habituellement dans cette ville plusieurs bataillons et quelques cents chevaux. Il y était couvert par la rivière du même nom, et par de bons retranchemens au-delà du pont, qui était en outre fortement barricadé. Ses grands gardes étaient à moitié chemin d'Alcanhede, en face des nôtres. Elles firent volte-face à notre approche, et coururent au galop donner l'alarme à toute la ligne. Nos troupes, en arrivant devant la ville, y trouvèrent par conséquent tout disposé à faire bonne contenance. M. le duc d'Abrantès donna aussitôt l'ordre d'emporter les retranchemens et le pont, et quelques compaguies

de voltigeurs s'y portèrent avec tant d'impétuosité, que cette opération fut l'affaire d'un clin-d'œil. En moins d'une demi-heure, nous fûmes entièrement maîtres de Rio-Major, et l'ennemi repoussé en désordre sur les hauteurs, à une petite distance au-delà. Le duc d'Abrantès, impatient de voir par lui-même quelle direction prenaient les colonnes anglaises, courut au galop sur une petite éminence, au-delà même des tirailleurs les plus avancés. C'est alors qu'il fut grièvement blessé d'une balle qui le frappa au bas du front. Quatre hussards anglais étaient restés en vedettes sur une hauteur voisine, afin d'observer notre marche. Dès qu'ils virent s'approcher quelques hommes à cheval, ils tirèrent leurs coups de carabine, et coururent rejoindre leur arrière-garde, ne s'imaginant sûrement pas, dans une semblable occasion, avoir blessé un général en chef. La balle fracassa l'os du nez à sa naissance, et glissa sur le pommeau de la joue droite. M. le duc d'Abrantès conserva le plus grand sang-froid, malgré ce coup dans un endroit si dangereux, et tandis qu'on lui mettait le premier appareil, sur le terrain même, il ordonna qu'on ne cessât point de poursuivre l'ennemi, afin de reconnaître exac-

tement s'il était vrai qu'il eût fait de gros rassemblemens du côté d'Alcoentre. On obtint la certitude que tous les avis qu'on en avait donnés étaient faux, et les troupes, le soir même, rentrèrent dans leurs premières positions. Le lendemain, M. le duc d'Abrantès supporta de se rendre à cheval à son quartier-général de Pernès, quoiqu'il souffrît beaucoup. Le chirurgien en chef du 8e corps lui fit aussitôt l'opération de lui fendre la joue, pour en extraire la balle, qui se trouva entièrement aplatie, par la résistance qu'elle avait éprouvée, en glissant sur l'os maxiliaire. Il crut pouvoir assurer, quelques jours après, que la blessure ne serait pas mortelle ; mais il ne dissimula point qu'elle pourrait tôt ou tard avoir des suites très-graves et très-malheureuses.

Toute pénible que fût la situation de l'armée, assiégée de plus en plus par la disette et les maladies, de nouveaux ordres de Paris prescrivaient, à ce qu'on prétendait, ou de passer le Tage pour favoriser les opérations de l'armée qui manœuvrait sur la Guadiana, ou de contenir encore long-temps lord Wellington avec toutes ses forces dans l'angle de Lisbonne, afin de l'empêcher d'en détacher

une partie pour sauver Badajos. Il est certain que la circonstance commandait impérieusement que l'on prît un de ces deux partis. Puisque l'armée du Portugal n'avait pas atteint son but, il était essentiel au moins que, par une retraite précipitée, elle n'empêchât pas celle d'Andalousie d'atteindre le sien; et c'est ce qui aurait pu arriver, si lord Wellington avait pu se porter à temps sur Badajos, avec l'élite et la plus grande partie de ses forces. Mais aussi les maladies faisaient de jour en jour dans l'armée de Portugal des progrès effrayans, et la disette de vivres et de fourrages devenait telle, qu'il fallait de toute nécessité faire un mouvement quelconque pour se rapprocher d'une contrée moins ravagée. N'aurait-on pas tout concilié, en revenant tout simplement prendre position derrière le Mondego? On l'eût fait à cette époque sans difficulté, et sans que l'ennemi eût talonné notre arrière-garde, ni gêné l'évacuation de notre matériel. Le général Drouet, avec sa division cantonnée du côté de Leiria, aurait pu premièrement occuper Coimbre, faire jeter des ponts, et disposer tout pour que l'armée, en quittant ses positions actuelles, n'eût plus eu qu'à marcher sans obstacles sur d'au-

tres. Avec un ennemi qui n'entreprend rien sans être sûr de son fait, on pouvait être convaincu qu'à cette époque, il n'aurait encore rien tenté de sérieux pour contrarier ces nouvelles dispositions. Plus tard on voulut l'entreprendre, mais ce ne fut plus possible.

L'armée, en s'établissant derrière le Mondego, aurait trouvé facilement à vivre plus de deux mois encore, dans les contrées fertiles arrosées par cette rivière; elle aurait eu derrière elle, et à sa portée, la province de Porto, pays neuf, intact, abondant en toutes sortes de productions, et sur-tout en vins renommés. Elle eût trouvé, dans la ville de Coimbre, de bons hôpitaux pour ses nombreux malades qui mouraient faute de bons alimens, et que les moindres remèdes eussent sauvés : sa droite à Figueiras, sa gauche sur la Sierra-d'Alcoba, par où elle aurait pu se lier avec le 9e corps (1), qui avait ordre d'occuper Viseu. L'armée, dans cette position formidable, aurait pu braver plus que jamais toutes les forces de lord Wellington, de quelques renforts qu'elles se fussent accrues. On continuait ainsi de tenir toute l'armée anglaise en échec; car

(1) Ce 9e corps consistait dans deux divisions de bonne infanterie et deux mille chevaux.

de cette nouvelle position, qui eût été aussi offensive que défensive, les Français n'eussent point cessé de menacer de se reporter en avant, pour marcher de nouveau sur Lisbonne; et l'on peut croire que, dans cette conjoncture, le prudent lord Wellington n'eût point osé s'affaiblir dans ses lignes ni détacher un seul bataillon au-delà du Tage. Sa supériorité l'aurait-elle déterminé à attaquer l'armée française pour la rejeter entièrement du Portugal? C'était précisément ce que nous avions de mieux à désirer. On l'aurait vu venir, et les Français, maîtres de se choisir un champ de bataille, pouvant se faire joindre par tout le 9e corps, n'auraient eu rien de mieux à souhaiter qu'une affaire générale, qui aurait pu avoir des suites décisives. Les Français ne demandaient qu'à combattre, pourvu que l'ennemi voulût bien se présenter hors de ces hauteurs retranchées qui le rendaient inabordables; et c'est ce que celui ci ne paraissait pas vouloir éprouver.

Ce qui se passait sur le derrière de l'armée, au moment dont nous parlons, semblait combiné tout exprès pour faciliter l'exécution du plan dont on vient de donner une idée. Le général Claparède, après avoir observé quelque temps le corps de Silveira près de Tran-

coso, marcha à lui, et l'atteignit à *Ponte-de-Albada.* Silveira se croyait fort, parce qu'il avait une bonne position, et beaucoup plus de monde qu'il n'avait de Français devant lui. Il fut défait complètement, et poursuivi en désordre, jusqu'au-delà du Duero, d'où l'alarme se répandit jusqu'à Porto. Le général Claparède entra à Lamego, et ne voulut pas passer outre. Sa marche jeta la terreur dans toute cette partie du Portugal. On peut juger quel effet aurait produit dans le même moment la marche d'une seule division de l'armée sur Coimbre (1).

(1) L'auteur serait affligé qu'en critiquant quelques opérations de cette campagne, on lui prêtât l'intention de porter la moindre atteinte à la réputation d'un de nos grands généraux, dont le nom est cher à tous les Français et révéré de tous les braves. Il est persuadé, au contraire, que cette franchise et cette liberté ne lui déplairont pas. Ceux qui ont, comme M. le maréchal Masséna, leur gloire établie sur des titres évidens et incontestables, ne craignent ni la vérité ni la censure. Au lieu d'avoir des écrivains à leur gage pour publier leurs torts et donner de l'éclat à la conduite la plus commune, ils provoquent toute la sévérité de l'histoire, et n'ont pas la prétention de vouloir être infaillibles. Quel homme en effet, chargé d'un grand commandement dans des occasions difficiles, peut se flatter de ne pas faire de fautes? Frédéric dit, en parlant des siennes : *Il n'y a que ceux qui ne font rien qui n'en commettent jamais.*

CHAPITRE XIV.

Nouveaux efforts pour se procurer des vivres. — Commencement de chicanes aux avant-postes. — Ordre de se tenir prêt à faire un mouvement.

L'ARMÉE avait été renforcée d'environ trois mille hommes dans le cours du mois de janvier. Une partie de ces troupes avait été amenée par le général Gardanne, qui, après son retour sur la frontière d'Espagne, s'était immédiatement remis en route par la même direction qu'avait suivie le général Drouet. L'autre était venue avec le général Foi, qui arrivait de Paris, où il avait été envoyé en mission par le prince général en chef. Ces divers détachemens étaient loin de compenser les pertes que l'armée avait faites. Le prince s'opiniâtrant à conserver ses positions jusqu'à la dernière extrémité, donna l'ordre qu'on fît de nouveaux efforts pour se procurer des vivres et des fourrages (1). Il était question de

(1) Un caractère qui se roidit contre toute sorte d'obstacles et de périls, poussé trop loin, peut être un dé-

pouvoir s'en procurer encore pour un mois.
On forma différens détachemens qui marchèrent sur plusieurs directions et simultanément, avec toutes les bêtes de somme qu'on put rassembler. Les uns se portèrent sur Castel-Branco, d'autres jusque dans les contrées qu'arrosent la Ceira et l'Alva. Il y en eut qui s'aventurèrent sur de faibles radeaux, malgré le feu de l'artillerie et de la mousqueterie, pour enlever des provisions de toute espèce que l'ennemi croyait en sûreté dans plusieurs îles, près de Figueiras. Le résultat de toutes ces expéditions fut de ramener quelques troupeaux de mouton, de chèvres, fort peu de bœufs, et quelques sacs de maïs. Un peu de bouillie faite avec de la farine de ce blé, était la nourriture de la plupart des soldats, dont ils devaient être encore très-économes.

Nous étions au 15 février, et déjà commence la belle saison en Portugal. Les mois de novembre et de décembre sont les seuls

---

faut et entraîner quelquefois des conséquences funestes. Charles XII en fut un exemple. Mais il n'en est pas moins vrai que cette ténacité annonce une tête forte, une ame intrépide, et qu'il n'y eut jamais, sans cette première qualité, ni de grands hommes d'état ni de grands hommes de guerre.

temps d'hiver et de pluie. Dès la fin de janvier, souvent on éprouve des chaleurs assez fortes. Tout annonçait que l'ennemi songeait réellement à sortir de son inaction. Beaucoup de dispositions le faisaient connaître. Des proclamations furent saisies, dans lesquelles on sommait le peu d'habitans qui étaient restés dans les cantonnemens occupés par nos troupes, de se joindre aux Anglais, sous peine de mort et de confiscation de leurs biens. Quelques-uns, effrayés de ces menaces, obéirent et désertèrent vers l'ennemi. C'était pourtant une cruauté sans but que de tourmenter ainsi ces malheureux qui ne demandaient que du repos, et qui étaient bien loin d'ailleurs de rendre le moindre service aux Français.

On s'aperçut aussi que l'ennemi avait doublé ses avant-postes, et qu'il devenait de jour en jour plus entreprenant. Comme il en voulait plus particulièrement à notre droite, la plus grande partie de la division du général Clausel, fort affaiblie par un grand nombre de malades, dût se concentrer auprès d'Alcanhede, afin de s'opposer aux tentatives que l'ennemi annonçait de ce côté. De fréquentes escarmouches avaient lieu avec la cavalerie. On cherchait mutuellement à s'inquiéter et à

se surprendre des postes, ce qui n'avait pas coutume d'arriver. L'ennemi se targuait, avec sa jactance ordinaire, de nous forcer bientôt à abandonner le pays. Toutes ces rodomontades étaient reçues avec le mépris qu'elles méritaient; mais elles confirmaient différens rapports qui annonçaient que lord Wellington se disposait sérieusement à reprendre l'offensive.

Il y avait toujours à considérer que l'armée française était disséminée sur une grande surface; qu'elle ne pouvait plus vivre du moment que les mouvemens de l'ennemi la forceraient à se tenir sous les armes; et qu'enfin, si elle était attaquée inopinément, ce serait un étrange embarras que de manœuvrer, sans y être préparé, dans un pays difficile, avec une artillerie et des équipages mal attelés, et une quantité de malades à sa suite. D'ailleurs, comme on l'a remarqué, dès qu'on avait renoncé à passer le Tage, pourquoi s'opiniâtrer à garder une position où la faim et les maladies décimaient les troupes; et puisqu'il devenait urgent d'en changer, pourquoi attendre qu'on y fût contraint par l'ennemi?

Ces considérations déterminèrent M. le prince d'Essling à réunir un conseil de guerre à

Golgoa, où se rendirent les principaux généraux de l'armée. Il y fut résolu, après une courte délibération, que chaque corps d'armée ferait ses dispositions pour pouvoir faire un mouvement au premier ordre. Il fut ordonné à tous les chefs de corps de rappeler de suite les détachemens qu'ils avaient au-dehors pour le service des vivres. On évacua sur Thomar les malades et les gros équipages, dans l'intention d'en faire une colonne qui aurait marché séparément, pour ne pas embarrasser les autres troupes. L'artillerie et l'administration ayant perdu une grande partie de leurs chevaux, et la plupart de ceux qui restaient étant en assez mauvais état, les généraux d'artillerie furent autorisés à faire détruire toutes les voitures qu'on ne pourrait point emmener, afin d'avoir plus de chevaux à choisir et à atteler sur les canons et les caissons de munitions. Enfin il fut ordonné que, jusqu'au jour du départ, les troupes fussent très-économes du peu de vivres qu'elles pouvaient avoir encore, de manière à ne point entamer la petite réserve de quinze rations de biscuit, dont chaque soldat devait être pourvu en se mettant en marche.

CHAPITRE XV.

Retraite de l'armée française.—L'arrière-garde, commandée par M. le maréchal Ney. — Escarmouches entre la cavalerie des deux armées. — Combat de Pombal.

Ces dispositions achevant de rendre la subsistance de l'armée plus précaire que jamais, le prince d'Essling prit enfin le parti d'ordonner un mouvement rétrograde. Le départ fut fixé pour la nuit du 5 mars 1811. Les jours précédens furent employés à débarrasser la ligne de cette quantité de mulets et d'ânes, dont chaque corps avait un grand nombre pour porter ses provisions. Tout cela eut ordre de gagner la tête de l'armée, ainsi que les troupeaux. Il n'y avait point de régimens qui n'eût le sien. Avec cet attirail, nous ressemblions un peu à ces tribus de Tatares nomades, qui se transplantent ailleurs, quand elles ont tous dévoré autour d'elles. Le soin de conduire et de surveiller toutes ces cara-

vanes, occupait beaucoup trop de soldats ; mais c'était un abus presque inévitable, dans une marche semblable. Des partisans hardis qui auraient harcelé vivement les flancs et la tête de notre armée, n'auraient pas manqué d'occasionner de grands embarras et de grandes cohues, parmi cette longue file d'équipages et de troupeaux qui cheminaient par la même route, et par des défilés souvent très-étroits ; mais ils y regardaient à deux fois pour nous approcher ; et grâce à cette timidité, la marche de l'armée ne fut point aussi embarrassée d'un tel attirail, qu'on aurait pu le craindre.

L'ordre fut donné de détruire quelques ouvrages en terre qu'on avait élevés à l'embouchure du Zezere, sur une hauteur fortifiée autrefois par les Portugais dans leur dernière guerre avec les Espagnols ; et ce qui fut plus pénible, il fallut se résoudre à brûler dans une nuit tous les équipages de pont, dont la construction faisait tant d'honneur au digne général Eblé. D'autres dispositions furent prises pour faire sauter plusieurs autres ponts de pierre, à mesure que l'armée se retirerait.

Tous ces préparatifs terminés, le mouvement de retraite commença dans la soirée du 5 mars, vers les neuf heures. La plus grande

partie du 8e corps, qui occupait Tremès et Alcanhede, défila toute le nuit par Pernès, et vint prendre position sur la rive gauche de l'Alviella, rivière qui, quoique guéable en beaucoup d'endroits, présente néanmoins d'assez grands obstacles, parce qu'elle coule continuellement entre deux rives escarpées ou des terres marécageuses. L'ennemi ne remua point de toute la nuit. A la pointe du jour, les troupes se mirent en marche, le 8e corps sur Torrès-Novas, le 2e sur Thomar, après avoir détruit tous les ponts de l'Alviella. La division du général Loison, qui était à Golgao, rejoignit le 6e corps, auquel elle appartenait. Dans le même moment, M. le maréchal Ney réunissait son corps d'armée et la cavalerie sur Leiria, pour menacer la gauche de l'ennemi, et le contenir derrière la Lys, en attendant que toute l'armée française fût en ligne.

Le 7, les 2e et 8e corps continuèrent leurs mouvemens. A peine nos dernières troupes étaient-elles sorties de Torrès-Novas, que quelques piquets de cavalerie anglaise, qui dès la veille s'étaient approchés de notre arrière-garde, entrèrent dans cette ville au son de toutes les cloches. Le curé et le sacristain ma-

nifestaient ainsi leur joie d'avoir changé de maîtres, sauf à réfléchir ensuite s'ils devaient y gagner beaucoup. Il n'y eut d'ailleurs aucun engagement. L'ennemi, encore incertain de notre dessein, et ne sachant pas si notre mouvement avait pour but de prendre une position plus en arrière, ou bien si c'était une retraite décidée jusque sur les frontières d'Espagne, s'appliquait à observer les différentes directions de nos troupes, et ne montrait parconséquent de toutes parts que des partis de cavalerie; mais lorsqu'il fut convaincu que toute l'armée prenait la route de Coimbre, il craignit que le projet du général français ne fût de s'y arrêter aussi long-temps encore qu'à Santarem, et il mit toute son attention à le faire échouer. Il se contenta de faire suivre le 2e corps, qui se dirigeait sur Thomar, et de là sur Espenhal, par un corps de cavalerie et quelqu'infanterie. Une plus forte colonne se montra à la suite du 8e, qui continuait de marcher sur Pombal, par Chas-de-Maçans et Obranco. Mais le gros de l'armée ennemie se rassembla à Alcoentre et se porta sur Leiria, espérant nous déborder et être sur le Mondego avant nous. Un corps de dix mille hommes, récemment arrivé d'Angleterre, et qu'on

avait laissé exprès sur les transports, afin qu'il fût prêt à être envoyé par mer sur un point quelconque de la côte, fut en outre transporté et débarqué à Figueiras, afin de remonter le Mondego par la rive droite, et d'être en mesure d'attaquer de front la tête de l'armée française lorsqu'elle se présenterait devant Coimbre. Telles furent les premières dispositions de l'armée ennemie à la nouvelle de notre retraite.

Lord Wellington, en s'avançant avec le gros de son armée, rencontra d'abord M. le maréchal Ney en position derrière la Lys avec son corps et toute la cavalerie. Le prince d'Essling avait donné le commandement de l'arrière-garde à ce chef, illustre, à tant de titres, parmi ceux mêmes qui ont acquis le plus de gloire militaire, et il ne pouvait être confié en de meilleures mains. M. le maréchal ne quitta ses positions que lorsqu'il fut instruit que les autres corps d'armée étaient arrivés à sa hauteur. Le 9 mars, à dix heures du matin, le 6e et le 8e corps débouchèrent ensemble sur la chaussée de Coimbre, et se formèrent dans une vaste plaine, une lieue en avant de Pombal. La cavalerie anglaise s'y déployait avec une certaine audace, et sem-

blait provoquer un combat. Le terrain, en effet, ne pouvait être mieux choisi. Le général Montbrun, à la tête de la cavalerie française, s'avança fièrement pour l'accepter, soutenant la réputation qu'il avait acquise depuis longtemps, que c'était une occasion qu'il aimait à rencontrer. Les Anglais avaient des chevaux plus frais et en meilleur état que les nôtres, et paraissaient s'en prévaloir. Nos gens avaient pour eux le courage, et ce sang-froid que donne l'habitude de la guerre et de ses hasards. Quelques escadrons de dragons des plus avancés, voyant qu'on les chargeait au grand galop, et ne pouvant point attendre, comme l'ennemi, quelques avantages de l'impétuosité de leurs chevaux, s'arrêtèrent, pointèrent le sabre, et dans cette position reçurent la charge de pied ferme. Cette manœuvre réussit à merveille. L'ennemi fut rompu, désuni, eut beaucoup d'hommes et de chevaux tués ou blessés. Les nôtres, dont peu furent touchés, tirant un prompt parti de leur bon ordre et du désordre des escadrons anglais, chargèrent à leur tour, et eurent bon marché de cette troupe qui avait d'abord montré tant d'audace. Ce petit combat, qui s'était passé à la vue de la cavalerie des deux armées, suffit

pour rallentir l'ardeur de l'ennemi. Après qu'on se fût observé quelque temps de part et d'autre, nos gens reçurent ordre de se retirer en arrière de Pombal, où la plus grande partie l'armée devait prendre position pour la nuit suivante.

Le 8e corps avait déjà défilé pour se porter à Venda-Crux, où il s'arrêta. La cavalerie et le 6e corps s'étaient également retirés derrière la Soure. Il ne restait plus qu'un bataillon dans la petite ville de Pombal, et un autre en dehors, pour observer la route de Leiria. L'avant-garde de l'armée ennemie, qui nous avait suivis, attaqua ce bataillon, vers les trois heures de l'après-midi, avec une telle supériorité de forces, qu'il fut culbuté dans la ville. Le combat s'y rétablit, et l'on s'en disputa la possession avec acharnement. Mais à la fin, les nôtres furent forcés de céder au nombre et de l'abandonner. M. le maréchal Ney, témoin de ce petit triomphe de l'ennemi, ne voulut pas qu'il en jouît long-temps. Il fit avancer un régiment, et recommencer le combat, qui redevint très-vif. Après de grands efforts et de grandes pertes de la part des Anglais, la ville nous resta. Cette première tentative leur apprit qu'il n'était ni pru-

dent ni poli de nous marcher sur les talons. C'était une petite leçon que M. le maréchal avait cru nécessaire de leur donner. A l'entrée de la nuit, il fit rentrer toutes les troupes derrière la Soure, après avoir pris des mesures pour que l'ennemi ne pût pas, malgré cela, s'établir dans Pombal.

CHAPITRE XVI.

Manœuvre de l'ennemi sur la droite et sur les derrières de l'armée française. — Combat de Redinha. — Retraite sur Condeixa. — Coimbre sommée par le général Monbrun. — Marche des Français sur la Deuça.

Le lendemain, l'armée fit halte. Elle devait s'arrêter quelques jours sur la Soure, jusqu'à ce que le génie eût reconnu les rives du Mondego, et trouvé les moyens de jeter deux ponts sur cette rivière. Le 8e corps devait se porter sur la ville de Soure, et s'établir le long de la rivière de ce nom, jusqu'à son embouchure. Le 2e, qui était sur Espenhal, devait faire un mouvement à droite, de manière que toute l'armée se trouvât concentrée en arrière de Pombal. Toutes ces dispositions manifestaient le dessein de prendre position près de Coimbre : il ne réussit pas, parce qu'on s'en occupa trop tard.

Il n'était que trop visible que l'ennemi le craignait extraordinairement, et qu'il ne négligeait rien pour s'y opposer. Or, c'était entrer dans ses vues que de perdre un jour, et de lui en laisser gagner un. Pendant toute cette journée que nous ne marchâmes pas, l'ennemi réunit ses forces, fit arriver son artillerie, et se mit en mesure de nous attaquer vigoureusement, avant que nous eussions eu le temps de mettre le Mondego entre lui et nous. Plusieurs colonnes filaient en même temps le long de la mer, et jointes aux forces qui avaient été débarquées à Figueiras, allaient bientôt former un corps assez imposant pour menacer sérieusement notre droite et nos derrières. On ne tarda point à en avoir la preuve par les rapports de toutes les reconnaissances qui furent envoyées sur la ville de Soure. Elles dirent toutes que l'ennemi marchait en forces sur ce point. Comme il n'y avait plus de doute que l'ennemi ne se disposât à nous attaquer de front, tandis qu'il manœuvrait en même temps par sa gauche à dessein de nous déborder, le prince d'Essling reconnut qu'une position sur la Soure ne serait pas propre à livrer bataille, et ordonna que toute l'armée se retirât pendant la nuit. Elle

s'arrêta le lendemain matin sur les hauteurs de Redinha. L'armée, dans cette position, avait derrière elle le village de Redinha, et l'*Adancos*, rivière qui le traverse, et qui forme un défilé que l'artillerie, les bagages, et même les troupes, ne pouvaient franchir qu'avec beaucoup de lenteur et de difficultés. Ce défilé, se prolongeant au-delà du village, tenait près d'une lieue. Il était probable que l'ennemi saisirait l'occasion de ce passage pénible pour nous attaquer. Après qu'on eut employé toute la matinée à laisser s'écouler cette longue file de malades, de bagages et de troupeaux qui précédaient les troupes, l'armée s'établit de cette manière : l'arrière-garde, c'est-à-dire tout le 6e corps, resta sur les hauteurs au-delà de Redinha ; le 8e établit sa gauche dans le village même, et sa droite se prolongeant selon le cours de l'Adancos. La division du 9e corps, qui avait participé jusque-là à tous les mouvemens de l'armée, se porta en arrière du village et de la rivière, sur la chaussée de Coimbre. On poussa de fortes reconnaissances sur la droite, qui s'assurèrent que l'ennemi n'avait pas encore passé la Soure. L'armée bivouaqua dans cette position.

Vers les huit heures du matin, le jour suivant, on découvrit l'ennemi débouchant de *Venda-Crux*. Il n'avait pas encore montré autant de monde. Pendant que près de trente mille hommes marchaient en masse dans de vastes landes, à droite et à gauche de la route, d'autres colonnes s'avançaient dans des directions différentes, comme pour tourner la gauche et la droite des Français. On apprit en même temps que plusieurs partis de cavalerie avaient enfin passé la Soure, et qu'ils se dirigeaient sur Condeixa, absolument sur les derrières de l'armée française. Le prince prit alors le parti de retirer l'armée de la mauvaise position de Redinha, et d'en prendre une plus en arrière. Le mouvement de retraite commença par le 8e corps, dont une division se porta à Condeixa même, et une autre resta en échelons à *Fonte-Cuberta*, afin d'être à même de soutenir le 6e corps, s'il venait à être trop pressé par l'armée anglaise.

L'ennemi, qui n'avait pas cessé de marcher, commença à se déployer sur les deux heures après-midi. Une nombreuse artillerie le foudroyait dans cet intervalle, sans que la sienne fût encore bien en mesure de riposter. Il attaqua avec une impétuosité qui ne lui était

pas ordinaire, parce qu'il avait l'espoir sans doute de surprendre nos gens au passage du défilé de Redinha. Les officiers anglais venaient avec une grande bravoure chercher une mort certaine au milieu de nos tirailleurs. Lord Wellington, contre les règles de sa prudence si connue, avait engagé le feu avec un peu de précipitation, avant que toute son artillerie pût être en batterie, impatient de saisir cette occasion de défaire notre arrière-garde; mais il avait affaire à un antagoniste habitué à envisager de sang-froid les situations les plus périlleuses, et à les braver avec cette audace qui calcule tout et ne craint rien. M. le maréchal Ney avait jugé d'un coup-d'œil toutes les vaines espérances de l'ennemi, et il était sûr de ses troupes. Tandis qu'on était si fortement engagé sur tout le front de la position, et que l'arrivée de l'artillerie anglaise redoublait encore la vivacité du feu des deux côtés, on aperçut une colonne qui menaçait de tourner notre gauche en se glissant par la vallée de l'Adancos. Les troupes chargées de l'observer feignirent de fuir devant elle; mais lorsqu'elle se fut assez engagée, le maréchal ordonna au 50e et au 27e de ligne de charger à la baïonnette, ce qui fut exécuté avec au-

tant d'intrépidité que de promptitude. L'ennemi ne put point résister au choc de ces deux braves régimens; il fut renversé et obligé de courir en désordre se rallier au gros de l'armée. Plusieurs charges du 3e d'hussards achevèrent dans le moment d'ôter à l'ennemi tout espoir de rétablir le combat à son avantage. Il cessa le feu, avec le regret de s'être consumé en efforts sanglans pour entamer notre arrière-garde. Cette journée lui coûta un général, un grand nombre d'officiers et de soldats; et, de son aveu, elle lui fut très-meurtrière. Notre perte ne fut pas à beaucoup près aussi grande, car toutes nos dispositions furent habilement prises et exécutées avec une valeur et une précision admirables. Le colonel La Ferrière, du 3e d'hussards, y fut grièvement blessé, en fournissant une belle charge à la tête de son régiment. Après cet engagement extrêmement glorieux pour nos troupes, M. le maréchal Ney abandonna le soir Redinha, et se retira à Fonte-Cuberta, où il bivouaqua la nuit suivante.

Comme le prince n'avait point encore renoncé au projet de se porter sur Coimbre, la tête de l'armée dépassait Condeixa, et se dirigeait sur Cernache, tandis que l'arrière-

garde était si fortement aux prises à Redinha. Le général Monbrun, avec un bataillon, quelque cavalerie et une compagnie de sapeurs, s'avança jusque sur les hauteurs qui dominent cette ville. Il s'établit dans le faubourg, en face du pont sur le Mondego, dont deux arches étaient coupées. A son approche, tout fut en armes dans la ville. Le général Monbrun fit sommer le gouverneur. Celui-ci, prévenu du mouvement de l'armée anglaise, savait qu'il serait secouru dans la journée même; que deux colonnes des siens remontaient le Mondego par les deux rives; que celle qui avait débarqué à Figueiras, avait pour principale destination de se jeter dans Coimbre et de défendre cette ville, et qu'avec un peu plus de diligence, et moins de timidité de la part du général qui la commandait, et qui craignait, en se hâtant trop, de tomber lui-même au milieu de l'armée française, cette colonne aurait dû déjà être en vue de la ville; que l'autre, qui remontait la rive gauche, avait été détachée de l'armée ennemie, avec ordre d'attaquer et de déborder la droite des Français, et que par conséquent le général Monbrun, avec le peu de troupes qu'il avait sous ses ordres, courait risque d'être coupé

et enveloppé lui-même par une force très-supérieure. D'après cela, il ne chercha qu'à temporiser et à gagner quelques heures. Il répondit à la sommation, qu'il n'était pas le maître de livrer la ville, mais qu'il priait qu'on lui donnât le temps d'assembler le conseil de guerre pour en délibérer.

Lord Wellington, après le combat de Redinha, voyant que l'armée française, au lieu de marcher sur la Deuça, se dirigeait sur Condeixa et sur Cernache, se convainquit de plus en plus que le dessein du général français était de passer le Mondego, et de prendre position à Coimbre. C'était ce qu'il voulait empêcher à toute force. Il employa toute la nuit du 12 au 13 mars 1811, à manœuvrer sur notre droite et sur notre gauche. Tous nos partis rapportèrent que l'ennemi n'avait pas cessé de marcher pendant toute la nuit, qu'il avait dépassé Condeixa, que la route de Cernache était déjà interceptée, et que plusieurs des nôtres avaient été chargés sur la route de Condeixa à Cernache. Mais le principal mouvement de l'ennemi se faisait par sa droite. On le voyait défiler depuis la pointe du jour par la crête des montagnes, et marquer l'intention de nous prévenir sur la Deuça, par la

ligne la plus courte. Le résultat de ce mouvement aurait pu être encore de nous séparer du général Reynier, qui avait continué de marcher par la route d'Espenhal. Le projet du général anglais, après nous avoir séparés d'une partie de nos forces, était sans doute de nous acculer sur les bords du Mondego, avant que nous eussions pu y établir des ponts, et dans cette position embarrassée, de nous forcer à une bataille. Sa supériorité numérique, un champ de bataille entièrement à notre désavantage, les dispositions qu'il avait faites pour que nous fussions attaqués de flanc et à dos, en même temps que nous l'aurions été de front, lui offraient une infinité de chances favorables. Enfin il espérait, si nous ne voulions pas nous laisser resserer entre le Mondego et la Deuça, que nous nous empresserions de continuer notre retraite, au lieu de songer à nous arrêter à Coimbre; et par-là une grande partie de ses vues étaient remplies.

Le prince effectivement se vit forcé de prendre ce dernier parti. Il jugea que l'armée était serrée de trop près, pour effectuer, en présence de l'ennemi, le passage d'une grande rivière, pour lequel on n'avait encore rien de préparé. Tandis qu'il se portait en personne

avec la division Loison pour arrêter le mouvement qui menaçait notre gauche, et en même temps essayer de communiquer avec le général Reynier, il donna l'ordre au maréchal Ney et au duc d'Abrantès de se diriger sur la Deuça, sans perdre un moment.

Il n'y avait vraiment pas de temps à perdre. L'ennemi marchait depuis le matin par sa droite, et il était midi, que nous n'avions pas encore débouché de Condeixa. Cette petite ville, qui n'a qu'une rue très-étroite, était encombrée d'une foule d'équipages, de caissons, de canons qui, d'abord dirigés sur la route de Coimbre, étaient forcés de rétrograder et de défiler par la ville. L'ennemi commençait à se montrer aux portes par les routes de Soure et de Cernache. Si la marche de ses colonnes dans ces deux directions n'eût pas été retardée par plusieurs canaux dont on avait eu l'attention de détruire les ponts, et si les généraux anglais y eussent mis moins de tâtonnement, ils auraient pu, en nous attaquant quelques heures plutôt, profiter d'un moment où nous n'étions pas encore très-préparés à les recevoir.

M. Le maréchal Ney, dès qu'il en eut l'ordre, eut bientôt fait ses dispositions pour

arrêter l'ennemi sur tous les points. Comme le mouvement contre notre gauche ne discontinuait point, le duc d'Abrantès dirigea promptement son corps d'armée sur la Deuça, par le chemin de *Chao-de-Lamas*, et prit ensuite une bonne position, de manière à échelonner le 6 corps, qui était formé dans la plaine, sur la gauche de Condeixa. L'ennemi menaçait de déboucher par plusieurs points à la fois, par la ville, par la grande route de Redinha, et par les montagnes de gauche. M. le maréchal Ney avait habilement disposé ses troupes pour le voir venir dans toutes ces directions. La division du général Marchand était en masse, la droite appuyant aux dernières maisons de la ville, qu'on livra aux flammes, afin d'arrêter les colonnes ennemies, qui étaient obligées de la traverser. Le général Ferret, un peu en avant, occupait une forte position qui couvrait la route de Redinha, par où s'avançait tout le centre de l'armée anglaise. A sa gauche, la division du général Mermet se prolongeait dans la plaine, observant les troupes ennemies qui ne cessaient point de défiler sur la crête des montagnes. Celle du général Loison, et le prince en personne, comme on l'a dit, s'étaient portés dès

le matin à une lieue plus à gauche ; et ils manquèrent d'y être compromis, car quelques tirailleurs, descendus dans la plaine, interceptèrent un instant la communication entre cette division et le reste de l'armée. Il fallut de toute nécessité tenir une partie du jour dans ces différentes positions, pour donner le temps aux équipages et à l'artillerie de passer des chemins très-difficiles, et à la division Loison de revenir sur ses pas. Quand toutes ces précautions eurent été prises, et la nuit s'approchant, M. le maréchal Ney commença à mettre ses divisions en mouvement sur *Chao-de-Lamas*, où toute l'armée bivouaqua la nuit suivante. L'ennemi le suivit, et attaqua faiblement son arrière-garde. Quelques compagnies de voltigeurs, et quelques coups de canon suffirent pour le tenir à une distance respectueuse.

CHAPITRE XVII.

L'armée continue sa retraite. — Situation embarrassante du général Monbrun devant Coimbre. — Marche sur la Ceira. — Combat de Foz-d'Arunce.

A la pointe du jour, le lendemain, l'armée se remit en marche sur *Miranda-de-Corvo*. Le chemin était un défilé continuel entre de hautes montagnes, pendant près de trois lieues. L'ennemi sembla vouloir en profiter. A peine nos dernières troupes avaient quitté le village de Chao-de-Lamas, qu'il s'y précipita. La division Marchand fut chargé de mettre un frein à tant d'ardeur. Elle fit tout le jour le coup de fusil, et disputa le terrain avec autant de valeur que d'intelligence contre l'ennemi qui suivait avec toutes ses forces, et qui se trouvait toujours avoir l'avantage des hauteurs. La plus grande partie de l'armée française, dans la soirée du 14 mars, était auprès de Miranda-de-Corvo, petit bourg situé sur les bords de la Deuça, et entouré de toutes

parts de hautes montagnes. Ce fut-là que rejoignit la petite colonne du général Monbrun, dont on commençait à être inquiet. Tandis qu'il cherchait à en imposer au gouverneur de Coimbre, il ne se doutait pas que toute l'armée s'éloignait de Condeixa, et l'exposait par conséquent à être entièrement enveloppé. Un aide-de-camp qu'il avait laissé pour le prévenir des mouvemens qui se feraient derrière lui, n'avait pas pu le rejoindre, parce que la route entre Condeixa et Coimbre avait été promptement interceptée. Mais à la guerre, le jugement et la bravoure suppléent à tout. Le général Monbrun, en attendant la réponse du gouverneur, ne tarda pas à s'apercevoir de ce qui se passait. Il jugea que l'armée avait été forcée de prendre une autre direction, et qu'il ne la retrouverait plus que sur la Deuça. Il prit aussitôt le parti de détruire tout ce qui aurait pu embarrasser sa marche, et marcha sur Sorge. De là, remontant la Deuça par la rive droite, il arriva à Miranda-de-Corvo sans d'autre perte que quelques blessés.

Le général Reynier se trouva cette journée-là dans les environs de Lousa, et communiqua avec l'armée. On sut qu'il n'avait été suivi que par un petit corps d'ennemis, qui ne l'avait

que faiblement inquiété dans sa marche. On pensa qu'il était sage de sortir de ces gorges, où l'armée était comme entassée, et de profiter de la nuit pour aller attendre l'ennemi dans une meilleure position. Elle se remit en marche à huit heures du soir, et se dirigea sur Foz-d'Arunce.

Cet endroit est sur la Ceira, rivière guéable parfois, mais généralement très-encaissée, profonde, rapide et embarrassée de grosses roches. On croyait que l'ennemi en aurait fait détruire le pont de pierre. Cette commission, confiée à des milices, ne fut qu'imparfaitement remplie. On ne trouva qu'une arche un peu endommagée, qui fut rétablie en peu d'heures. L'armée, après avoir marché toute la nuit, arriva le matin sur les bords de cette rivière, et la traversa à Foz-d'Arunce, partie sur le pont, partie dans deux gués à une petite distance plus haut. Les deux rives étaient fort escarpées; celle de gauche, en quelques endroits, dominait celle de droite, sur-tout en face du pont; de sorte que si on y eût laissé l'ennemi s'y établir, nos troupes postées de l'autre côté eussent pu être fortement incommodées. Une partie de l'arrière-garde eut donc l'ordre d'occuper ces hauteurs de la rive

gauche. Cette position importante fut confiée au général Ferret, qui devait en même-temps faire observer différentes gorges par où l'ennemi pouvait déboucher. Ses flancs furent couverts par deux régimens d'une autre division, et par la brigade de cavalerie légère du général Lamotte, spécialement chargée de garder la route de Miranda. Tout le reste de l'armée prit position sur la rive droite de la Ceira, se prolongeant sur les bords élevés de cette rivière; le 8e corps à la droite, le 6e au centre, le 2e à la gauche, et la cavalerie en arrière sur la route de Ponte-de-Murcella.

L'ennemi parut à trois heures. Il avait marché sur plusieurs colonnes. Une partie, pour éviter le défilé de Miranda-de-Corvo, avait pris à gauche et était venue par *Aranja*. Il déboucha à-la-fois à gauche, à droite et en face de la position occupée par le général Ferret. Comme toutes les hauteurs, à gauche de la rivière, furent en un instant couronnées de ses troupes, on crut que son dessein était de la passer sur plusieurs points; mais il se borna à établir de gros postes vis-à-vis des nôtres. Son intention n'était point pourtant de s'en tenir là. Peu de temps après, il démasqua plusieurs batteries, et attaqua avec vigueur

le poste avancé du général Ferret, et les troupes qui défendaient le chemin de Miranda. Le combat devint très-vif. Par malheur, dans ce moment, le général Lamotte changea mal-à-propos de position. Ce mouvement, fait à contre-temps, laissa libre une issue dont l'ennemi profita pour attaquer de flanc le 69e régiment, qui se battait en avant du pont. Le général Lamotte essaya vainement de se reporter sur le terrain qu'il avait précédemment occupé. Il n'en fut plus le maître, et se vit au contraire acculé sur le bord de la rivière. Cette circonstance occasionna quelque désordre dans le 69e régiment, qui s'imagina qu'il allait perdre sa communication avec le pont, s'il ne se hâtait de s'en rapprocher. Il s'y porta avec un peu de confusion par un chemin étroit et difficile. M. le maréchal Ney, à la vue de ce mouvement rétrograde, accourut lui-même pour l'arrêter, et donna ordre au général Mermet, qui était de l'autre côté du pont, sur la rive droite, de se porter en avant avec le reste de ses troupes, et de repousser l'ennemi. Ce fut l'occasion d'un plus grand tumulte. Le pont se trouva un instant obstrué par les troupes qui se portaient en avant, et par celles qui s'empressaient

de vouloir repasser en sens contraire. Les soldats qui étaient le plus en arrière, et poursuivis de plus près, voyant que tout s'encombrait au bord de la rivière, crurent que le pont était coupé, ou que l'ennemi en était maître. Le commencement de l'obscurité achevait de mettre le comble à l'erreur et à la confusion. Beaucoup se précipitèrent dans l'eau, et y périrent victimes d'un tumulte qu'à la guerre quelquefois la plus légère circonstance produit. Une de nos batteries de la rive droite, s'apercevant que l'ennemi s'aventurait à poursuivre nos gens jusque sur les bords de la rivière, tira dans ce moment quelques volées de mitraille. Celui-ci prit l'épouvante à son tour. Il se persuada que cette retraite avait été une feinte pour l'attirer sous le feu de nos batteries, et il prit la fuite dans le plus grand désordre.

Pendant que tout cela se passait auprès du pont, le général Ferret tenait toujours les hauteurs au-delà, et continuait de résister à l'ennemi avec la plus grande fermeté. Sans se déconcerter de voir un moment toute sa gauche découverte, et même sa communication avec l'armée interceptée, il conservait vaillamment sa position contre les efforts réitérés de

l'ennemi. Le 35[e] régiment était sur sa droite. A la faveur de l'obscurité et d'un profond ravin, quelques tirailleurs anglais et portugais s'étaient jetés entre ce régiment et la division Ferret dans le plus profond silence. Le colonel de ce régiment, impatient de n'avoir point d'ordre, et inquiet d'ailleurs de voir qu'on se battait tout au tour de lui sans qu'il en connût le résultat, voulut courir lui-même à cheval pour s'aboucher avec le général, qui n'était pas à cent toises de lui. A peine il eut fait quelques pas, qu'il tomba au milieu de ces tirailleurs, qu'il était loin de soupçonner si proche. Il fut blessé et prisonnier. Ces troupes, satisfaites de cette proie, se retirèrent aussitôt sans oser rien entreprendre davantage. L'épaisse nuit mit fin à cette vive échauffourée, dont tout l'honneur sans doute appartient à l'armée française, puisqu'elle n'eut qu'une division engagée au milieu de presque toute l'armée ennemie, pendant plus de quatre heures; chacun d'ailleurs conserva ses premières positions. Les Français perdirent une aigle à la suite de la bagare qui eut lieu au-dessus du pont. Le sous-officier qui en était chargé se noya, en voulant traverser la rivière à la nage, et jamais l'aigle ne put être retrouvée. L'en-

nemi, instruit de cette circonstance, donna des ordres pour que les hommes du pays s'occupassent sans relâche d'en faire la découverte. Ils sont parvenus, dit-on, à la repêcher dans le temps des basses eaux, et les Anglais s'en sont faits un trophée. On prétend même qu'on l'a montrée en spectacle, au profit des invalides, et que le public de Londres y a couru en foule pendant quelques jours. La grossière vanité de John Bull était flattée *étrangement* de pouvoir contempler à son aise, sans crainte aucune, et pour la modique somme d'un schelling, une aigle française trouvée au fond d'une rivière, par un paysan portugais.

CHAPITRE XVIII.

Marche sur l'Alva. — Ces contrées nouvelles ne sont point épuisées comme les autres. — Dispositions de l'ennemi. — Départ subit de Ponte-de-Murcella.

IL aurait été peu raisonnable de rester longtemps sur les bords de la Ceira. De toute façon, c'était une mauvaise position pour s'y battre, comme pour y vivre. L'armée avait l'*Alva* à trois lieues derrière elle, rivière aussi encaissée, aussi rapide, aussi profonde que l'autre. Ainsi emboîtée entre deux rivières d'un accès peu commode, il lui eût été difficile de rester maîtresse de ses mouvemens. Le pays était d'ailleurs aride et pauvre. Comme on ne vivait qu'au jour le jour, il devenait impossible de séjourner où l'on ne trouvait rien. On fut instruit que de l'autre côté de l'Alva, et en se rapprochant du Mondego, la contrée était intacte, et naturellement fertile et abondante en vivres et en fourrages.

A dix heures du soir, tout ce qu'il y avait de

troupes sur la rive gauche de la Ceira repassa cette rivière, après quoi l'on fit sauter une arche du pont. Toute l'armée commença alors à défiler sur Ponte-de-Murcella. Ce village, situé sur la rive droite et au bord même de l'Alva, était occupé par un gros corps de milices qui avaient coupé le pont, et qui se mirent en devoir de défendre le passage de la rivière. Beaucoup de ces gens embusqués dans les maisons et derrière des murs de jardins, faisaient un grand feu de mousqueterie sur tout ce qui se montrait. Mais lorsqu'ils se virent tournés par quelques compagnies qui avaient traversé la rivière un peu plus haut, ils s'enfuirent à toutes jambes et ne songèrent plus à troubler les réparations du pont, ce qui exigea vingt-quatre heures.

L'armée, pendant tout ce temps-là, était en position à une demi-lieue en-deçà de la rivière, sur une haute montagne qui se prolonge en suivant le cours de l'Alva, jusqu'à son embouchure dans le Mondego. L'ennemi, toute cette journée, ne montra que des têtes de colonnes, et n'entreprit rien. Le pont étant rétabli, l'armée passa dans la matinée du 17 mars, et prit position sur la rive droite, le 8e corps à Cortiçada et à Moïta, le 6e sur

les hauteurs de Ponte-de-Murcella, et le 2e à quelque distance plus à gauche, dans la direction de Maceira. On s'empressa de chercher des vivres et des fourrages, et les soldats découvrirent, avec une grande satisfaction, que tout le pays aux environs en était assez bien fourni. L'ordre fut donné qu'on ne marcherait pas le jour suivant, et qu'on eût à en profiter pour s'approvisionner pour quelques jours. En conséquence, chaque corps, de grand matin, mit de nombreux détachemens en campagne.

Tandis qu'il y avait ainsi près d'un tiers de l'armée, en hommes et en chevaux, occupé à fourrager au loin, on annonça tout-à-coup que l'ennemi paraissait, et qu'il faisait des dispositions d'attaque. Il était deux heures après midi, et les détachemens partis le matin, avec l'assurance qu'on ne ferait pas de mouvement de tout le jour, ne devaient pas, selon toute apparence, être rentrés avant la nuit. L'ennemi commença à se déployer sur cette montagne qui borde la rivière, et à se rapprocher ensuite comme s'il eût voulu en tenter le passage de vive force. Mais ses dispositions vis-à-vis Ponte-de-Murcella ne parurent que de fausses démonstrations pour

en masquer de sérieuses, à quelque distance au-dessus. On ne tarda point à découvrir, en effet, qu'il traversait la rivière du côté de Pombeiro, dans un endroit où l'infanterie même pouvait facilement passer à gué. Ce qu'on aperçut se former sur un beau plateau, déjà en-deça de l'Alva, pouvait être de trente mille hommes, toutes troupes anglaises; mais les bois et les montagnes empêchaient de voir ce qui suivait derrière. La position qu'occupaient le 6e et le 8e corps, à Ponte-de-Murcella et à Moïta, présentait un angle saillant par rapport à l'endroit d'où l'ennemi menaçait de déboucher; de sorte qu'en moins de deux heures de marche il aurait pu se trouver absolument derrière nous; et par-là, nous n'étions plus maîtres de la route de Celorico et de notre communication avec le général Reynier, qui devait être du côté de Lorosa.

On crut que c'était réellement son dessein, ou que parfaitement instruit, par ses intelligences dans le pays, de notre situation, il avait voulu profiter d'un moment où nous avions un grand nombre d'hommes et de chevaux dehors, pour engager une affaire générale. On prit les armes, et le 8e corps se porta avec célérité sur le point par où l'ennemi sem-

blait vouloir pénétrer. Nos coureurs eurent ordre de s'approcher d'assez près, pour observer avec certitude ses dispositions. Ils rapportèrent bientôt que cette forte colonne ennemie était arrêtée dans un bois de sapin, à mi-côte de la montagne, et que les soldats s'occupaient à faire des feux, comme devant s'y établir pour la nuit.

Dans le même moment, la canonnade s'engageait avec le 6e corps devant Ponte-de-Murcella. Il était quatre heures. L'ennemi, sans doute, n'avait pas voulu nous surprendre, puisque ses mouvemens avaient été si ostensibles. Tout cela n'aboutissait donc encore qu'à des démonstrations pour nous tenir en haleine, et nous empêcher de nous asseoir dans une position où il craignait que nous ne nous arrêtassions. Mais il était vraiment inconcevable qu'il ne tirât jamais un meilleur parti des puissans avantages qu'il avait sur nous, et par son nombre et par la connaissance exacte qu'il avait des lieux, tandis que nous autres nous étions, la plupart du temps, obligés de marcher sans guides, sur la foi de cartes fautives, et contrariés par les embarras de toute espèce que nous occasionnaient journellement le manque de vivres et la difficulté

des chemins. Le général anglais ne se montrait pas plus empressé qu'auparavant à engager un combat sérieux, se bornant sans cesse à harceler et tout au plus à attaquer notre arrière-garde.

Cette journée eût pu sans doute nous être funeste, si l'ennemi, usant des premières dispositions qu'il avait faites, nous eût attaqué avec vigueur. Comme il était en mesure de gêner notre marche ultérieure sur Celorico, le prince, de crainte qu'il ne lui en prît la fantaisie, ordonna que le soir même l'armée se dirigeât sur Maceira. Tous les détachemens qui étaient allés aux vivres le matin n'étaient pas encore rentrés; l'artillerie n'avait pas tous ses chevaux, et dans le premier moment, on fut contraint d'atteler des chevaux de cavalerie aux pièces. La nuit vint heureusement sur ces entrefaites, ce qui ramena au camp la plupart de nos gens. Il n'y eut que quelques isolés qui revinrent trop tard et qui tombèrent au pouvoir de l'ennemi. Toute l'armée se réunit, et continua de marcher jusqu'au lendemain matin. La retraite se fit les jours suivans, le 6e et le 8e corps par *Maceira, Saragoça* et *Villa-Cortès;* le 2e par *Gouvea, Mello* et *Linhara.* Le pays, pen-

dant ces dernières marches, n'était plus si fourré, ni si embarrassé de défilés. L'ennemi n'en fut que moins hardi, ne nous suivant que de loin et sans rien nous dire. Le 21, l'armée prit position auprès de Celorico, et l'on profita du voisinage de la frontière d'Espagne pour la débarrasser des malades et de tous les hommes inutiles, dont on fit un convoi pour Alméida.

CHAPITRE XIX.

Manœuvre de l'ennemi. — Départ de M. le maréchal Ney. — Retraite de l'armée sur Guarda et sur le Coa.—Combat de Sabugal.—Retraite sur la frontière d'Espagne.

Les environs de Colorico avaient été doublement épuisés par le séjour du corps portugais commandé par le général Silviera, et par les troupes françaises du général Claparède. Ce n'était que fort loin qu'on pouvait encore fourager avec utilité. D'ailleurs, on fut bientôt instruit que, tandis que le gros de l'armée ennemie avait suivie notre arrière-garde, un corps nombreux avait pris à gauche pour s'emparer avant nous des défilés entre Pinhel et Celorico. Cette circonstance et quelques autres, déterminèrent le prince à ordonner le 23, que l'armée continuât sa retraite, en se portant sur Guarda.

Ce fut ce jour-là que M. le maréchal Ney partit de sa personne pour l'Espagne, à la suite de quelques démêlés avec le prince gé-

néral en chef. L'armée entière apprit avec douleur cette scission entre deux chefs qu'elle estimait également; et ce ne fut pas sans un vif regret qu'elle vit s'éloigner d'elle dans ce moment, un de ses premiers généraux dont elle avait dans tant d'occasions pu apprécier la valeur et les hautes capacités.

La position de Guarda était en effet préférable à celle de Celorico, parce qu'elle nous rendait maîtres de plusieurs passages précieux qui conduisent sur la frontière d'Espagne. La ville de Guarda est située sur le sommet le plus élevé de la Sierra-d'Estrella. Elle est entourée d'une bonne muraille flanquée de tours, et commandée par un ancien château qui avait pu être fort autrefois. Cette forte position commande tout le pays des environs, et l'on ne peut y parvenir que par une route d'une pente très-roide, et pavée de larges blocs de granit. La place n'était point en état de défense, mais elle n'en était pas moins un bon appui pour cette position, qui passe pour une des meilleures du Portugal. Le prince prit la résolution de s'y arrêter quelques jours, afin de ne pas attirer toute l'armée ennemie sur la frontière d'Espagne, avant qu'on n'y fût préparé. Ciudad-Rodrigo et Alméida sur-

tout n'étaient point assez approvisionnées, et il y avait des précautions à prendre pour que le sort de ces deux importantes places ne se trouvât point compromis. Quoique le but de la campagne de Portugal n'eût pas été atteint, jusque-là cependant, toutes ses circonstances n'avaient point cessé d'être honorables pour les Français, car leurs armes nulle part n'avaient reçu le moindre échec, et il y avait au contraire de la gloire à avoir bravé si long-temps tant de privations, surmonté tant d'obstacles, lutté audacieusement contre des forces si démesurément supérieures, et à s'en revenir au point du départ, tête levée et en bon ordre. Mais il fallait éviter avec soin qu'une de ces places, dont l'occupation nous donnait le double avantage de couvrir la frontière d'Espagne, et de nous rouvrir le chemin du Portugal, ne vînt à tomber au pouvoir de l'ennemi, ce qui l'aurait amplement récompensé de tous les sacrifices que cette campagne lui avait coûtés.

Ce ne fut donc pas sans de fortes raisons que le prince tint la position de Guarda autant que possible. Le 6e corps l'occupa, tandis que les 2e et 8e corps se répandaient dans les gorges du Zezere et du Moncul. L'ennemi,

pendant quelques jours, se borna à manœuvrer par sa gauche. Un corps considérable se porta sur Pinhel, dans l'intention de couper nos communications avec Alméida. Le général Mermet, qui s'était avancé jusqu'à Freneidas, fut forcé de se replier sur Guarda, que l'ennemi dès ce moment serra de très-près. La plus grande partie de ses forces cherchait à pénétrer par *Ponte-de-Ladrado*, et à nous déloger des hauteurs que nous occupions sur ce point, tandis que d'autres corps manœuvraient en même temps pour nous enlever les autres passages qui conduisent sur le Coa. Le général Loison, qui avait pris le commandement du 6e corps, résista pendant quatre jours, avec la plus grande opiniâtreté, à ces différentes attaques. Mais après avoir été repoussé jusque sous les murs même de Guarda, le général en chef se vit forcé de porter l'armée entière derrière le Coa. Le 31 mars, toute l'armée était portée sur la rive droite de cette rivière, le 2e corps à Sabugal, le 6e à la Nava, et le 8e à Alfayates.

A peine avait-elle pris cette nouvelle position, qu'on vit déboucher l'ennemi en plusieurs colonnes; la plus forte, à la tête de laquelle était lord Wellington en personne, venait par *Pega* et *Velmorisco*, et se dirigeait

sur Sabugal. Le général Reynier était posté près de cette ville, ne conservant qu'une avant-garde au-de-là du Coa pour couvrir le pont. Toute la journée du 1er avril fut employée par l'ennemi à reconnaître les positions de nos différens corps d'armée, et il fit ses dispositions en conséquence. Un parti se porta vis-à-vis le 6e corps, et se contenta de l'observer; mais le gros de son armée se déploya devant Sabugal. Le général Reynier prévit très-bien qu'il allait avoir affaire à forte partie. Dans la journée du 2, il fut attaqué de front et sur sa gauche par de très-grandes forces. Tandis qu'une colonne formidable, après s'être emparé des hauteurs en face de Sabugal, brusquait le passage du pont sous un grand feu de mitraille, une autre, non moins considérable, qui avait passé le Coa à gué, attaquait de flanc le corps du général Reynier, qui était loin d'être assez nombreux pour faire face par tout. Ce général fit faire un changement de front, l'aile gauche en arrière, afin d'arrêter les efforts de l'ennemi, qui ne cherchait rien moins qu'à l'envelopper entièrement, et à l'acculer sur le Coa entre deux feux. La mêlée devint extrêmement meurtrière. L'ennemi était animé par l'espoir d'un succès certain, que semblait

lui permettre l'isolement du faible corps auquel il avait affaire. Les nôtres, commandés par un chef expérimenté et calme au milieu du péril, opposaient leur valeur au grand nombre qui les accablait. Le combat se soutint long-temps avec le plus vif acharnement, et sans que nous eussions perdu de terrain. Un régiment d'infanterie, qui avait été envoyé pour rallentir la colonne qui débouchait en arrière de Sabugal, ayant été repoussé, quelques pièces de canon furent un instant compromises; mais une charge brillante, exécutée avec la plus grande intrépidité par les débris du 1er d'hussards et du 15e de chasseurs, les eut bientôt délivrées. Enfin, après plusieurs heures d'une mêlée sanglante, le général Reynier voyant que sa retraite sur Alfayates pouvait d'un instant à l'autre être coupée, l'ordonna, et l'exécuta en présence de l'ennemi, et dans le meilleur ordre. Tel fut le résultat du combat de Sabugal. Il eût été plus sage de l'éviter; mais s'il fut meurtrier, il fut honorable, puisque nos troupes, sans se laisser entamer, résistèrent tout le jour à un ennemi trois fois plus nombreux qu'elles. Ce dernier évènement détermina la retraite de toute l'armée sur l'Agueda, qu'elle atteignit le 4 avril.

CHAPITRE XX.

L'armée française cantonne pour quelques jours sur les bords de l'Agueda, de la Tormès et du Duero. — Alméida bloqué. — Rassemblement de l'armée pour ravitailler cette place. — Bataille de Fuentes-de-Onoro. — Destruction des fortifications d'Alméida, et délivrance de la garnison.

Tout le pays arrosé par l'Agueda, principalement aux environs de Ciudad-Rodrigo, avait été ruiné tant de fois, qu'il était impossible que l'ennemi, aussi bien que nous, y pussions séjourner quelque temps. L'armée à son arrivée fut nourrie par les magasins de cette ville, qui se trouva passablement approvisionnée. Mais Alméida ne l'était point du tout. Cette place, au bout d'un blocus de quinze jours, courait risque de succomber, faute de vivres. Tout ce qu'on put faire, fut d'y en faire porter pour un mois, aux dépens de la place voisine, mais avec le dessein de s'occuper d'ici là, des moyens propres à les ravitailler toutes les deux. Après cette opéra-

tion, toute l'armée passa l'Agueda, à l'exception d'une division du 6e corps qui resta sous les murs de Ciudad-Rodrigo. Le 9e corps, chargé d'observer les mouvemens de l'armée ennemie, continua de rester en position à Saint-Félices-el-Grande; la plus grande partie de l'armée de Portugal fut prendre des cantonnemens pour quelques jours aux environs de Salamanque, de Toro et de Zamora.

L'armée anglaise éprouvait à-peu-près les mêmes embarras que nous pour ses subsistances. Une grande partie repassa les montagnes, et ne s'arrêta qu'aux environs de Celorico, afin d'être plus à portée de ses magasins, qui s'établissaient à Viseu et à Coimbre. Quelques régimens de cavalerie prirent la route de Badajos. Il ne resta que vingt mille hommes autour d'Alméida, qui fut bientôt étroitement bloqué. L'ennemi, n'ignorant pas la détresse de cette place, et se promettant bien que notre projet de la ravitailler souffrirait plus d'une difficulté, se croyait certain de la voir bientôt tomber en son pouvoir. Il ne manqua pas, selon ses principes, de mettre tout en œuvre pour ébranler le gouverneur; mais le général Brennier était un homme d'honneur et de courage.

On réunit un convoi de vivres avec la plus

grande activité. La fertilité de la Castille en fournit les moyens, que le maréchal Bessières, qui y commandait, seconda de tout son pouvoir. Un mois ne s'était pas écoulé que l'armée se rassembla de nouveau pour s'approcher d'Alméida. Ce ravitaillement ne pouvant manquer d'occasionner une grande bataille, l'ancienne armée de Portugal, obligée de laisser beaucoup de soldats dans ses cantonnemens, incapables de marcher, se grossit de deux divisions du 9e corps, de quelque cavalerie nouvelle, et d'un beau corps d'artillerie et de cavalerie de la garde. Toutes ces troupes, rassemblées sous les murs de Ciudad-Rodrigo, formaient un total de trente-cinq mille hommes d'infanterie et de cinq mille chevaux. On n'eut certainement pas dit, à voir leur ardeur, qu'elles sortaient de faire une campagne si pénible.

L'ennemi, instruit de notre réunion et de notre mouvement en avant, avait également rassemblé toutes ses forces dans les environs d'Alméida. Sa gauche s'appuyait à l'Agueda, sa droite au Coa, avec une forte avant-garde sur l'Azava. On estimait sa force à quarante-cinq mille hommes, la plus grande partie troupes anglaises, sans y comprendre un ramassis de milices et de bandes espagnoles. Lord

Wellington, qui avait été animer par sa présence les opérations sur la Guadiana, revint en toute hâte se remettre à la tête de son armée, dès qu'il apprit que nous nous reportions en avant. Il y arriva le 1er mai. Le 2, l'armée française passa l'Agueda sur le pont de Ciudad-Rodrigo, et se dirigea en plusieurs colonnes sur *Marialba*, *Carpio* et *Espeja*. L'ennemi disputa faiblement les hauteurs qu'il occupait derrière l'Asave, et fut poussé par le 2e corps, qui tenait notre extrême droite, jusqu'au-delà d'Alameda, à un quart de lieue du fort de la Conception.

L'ennemi, par ce premier mouvement, ayant refusé toute sa gauche, prit une ligne de bataille en arrière d'un ruisseau, sur un coteau d'un accès difficile qui se prolongeait depuis Fuentes-de-Onoro, jusqu'au fort de la Conception; sa droite s'étendait jusqu'à Nava-de-Avel, et était spécialement couverte par sa cavalerie, parce que le coteau, dans cet endroit, s'aplanissait et formait un assez vaste plateau.

De quelque difficile accès que fût le front de l'ennemi, c'était toutefois une position dangereuse que d'avoir à dos une place forte et le Coa, torrent dont le lit est presque par-

tout un précipice. Le général en chef, après l'avoir reconnue, jugea qu'on jeterait nécessairement l'armée ennemie dans une grande confusion, si l'on pouvait parvenir à forcer sa ligne. Il fit donner l'ordre au général Ferret d'attaquer le village de Fuentes-de-Onoro, et de s'en emparer à quelque prix que ce fût. Cette division, d'abord employée seule à cette attaque, s'y porta avec une telle valeur, qu'elle délogea l'ennemi, malgré la plus vive résistance. Mais celui-ci, sentant l'importance de ce poste, dont la perte compromettait toute sa ligne de bataille, fit avancer de nouvelles troupes, et le reprit à son tour. Le général Ferret fut soutenu par la division du général Marchand, et parvint de nouveau à s'établir dans une partie du village. Mais, malgré les plus grands efforts, nos gens ne purent jamais se maintenir dans la partie supérieure, adossée à des rochers, et à toutes sortes d'accidens de terrains, au milieu desquels l'ennemi était embusqué avec un extrême avantage, et d'où il criblait impunément tout ce qui l'approchait. Dans le même instant, le 2ᵉ et le 8ᵉ corps occupaient toute la ligne ennemie par de fausses attaques.

Ceci se passait dans la journée du 3 mai. Le

lendemain matin, l'ennemi fit de vigoureuses tentatives pour reprendre la partie de Fuentes-de-Onoro dont nous étions restés maîtres, mais ses attaques n'eurent point de résultats. Alors il s'appliqua à se retrancher encore plus fortement sur les hauteurs qui dominaient ce village, à les munir d'artillerie et de nouvelles troupes, de sorte que l'accès en fut presqu'impraticable.

Le prince, s'apercevant qu'il en coûterait trop de monde pour faire abandonner cette position à l'ennemi de vive force, fit reconnaître s'il ne serait pas possible de la tourner. On découvrit, en effet, qu'en pénétrant entre Nova-de-Avel et Posobello, on pourrait arriver sur son extrême droite par un terrain très-accessible. Les ordres furent aussitôt donnés pour que le lendemain, de grand matin, l'armée fût en mesure d'attaquer d'après ces nouvelles dispositions. Tous les mouvemens nécessaires s'étant faits pendant la nuit, le 5, à la pointe du jour, l'armée française se trouva ainsi placée : deux divisions du 6e corps, en ayant une du 8e en réserve, en avant de Posobello; la cavalerie entière, à l'exception de mille chevaux de la garde en réserve, à gauche de cette infanterie; la troisième division du 6e corps, au bas du village de Fuentes-de-

Onoro, devant être soutenue par deux autres du 9e corps; dans l'intervalle de Fuentes-de-Onoro et d'Alameda, deux divisions du 2e corps étaient chargées d'occuper toute cette partie de la ligne anglaise par de fausses attaques. Le convoi de vivres destiné pour Alméida, était parqué à Gallegos, attelé, et prêt à se mettre en marche, dès que le chemin aurait été ouvert.

Les troupes s'ébranlèrent de grand matin, et exécutèrent leurs divers mouvemens avec précision et d'une manière imposante. Le général Monbrun débuta par aborder avec une grande audace la cavalerie ennemie, qui formait plusieurs lignes, à droite de Poso-Bello. Plusieurs charges s'engagèrent, et réussirent parfaitement. Le général Monbrun commença alors à s'étendre par sa gauche, afin de déborder toute la droite de l'ennemi, et ces manœuvres, qui s'exécutaient à la vue de toute l'armée, avec le plus grand ensemble, malgré un terrain très-rocailleux, présageaient une journée heureuse. L'infanterie, animée de la plus belle ardeur, attendait avec impatience le signal de donner. Une division marcha contre le village de Poso-Bello, d'où elle débusqua l'ennemi, ainsi que d'un bois voisin,

après un feu très-vif. Plusieurs prisonniers restèrent en notre pouvoir. La fusillade fut bientôt engagée sur toute la ligne ennemie. Son centre était vigoureusement attaqué par le corps aux ordres du général Drouet, dans le haut du village de Fuentes-de-Onoro, qui avait déjà été la veille le théâtre d'une affaire sanglante. Les deux partis y avaient tour à tour l'avantage. Les Anglais redoublaient d'efforts pour se maintenir dans cette position importante, et nous, pour l'enlever.

Cependant, tout le reste de la ligne ennemie était ébranlé, et pouvait être menacé de la plus terrible catastrophe. Le général anglais ne pouvait pas dégarnir sa gauche, contenue par le général Reynier; et le centre, si fortement pressé dans Fuentes-de-Onoro, se serait trouvé entièrement découvert dès que la droite eût été rejetée en arrière de Castel-bon, où elle s'appuyait. Il dut prévoir avec une extrême inquiétude que sa retraite de l'autre côté du Coa pouvait, d'un instant à l'autre, être compromise, ou qu'il serait peut-être forcé de l'effectuer avec précipitation sous le feu de toute l'armée française et de la place d'Alméida. Lorsqu'il eut vu sa première ligne en avant de Poso-Bello, ramenée en dé-

sordre, et les Français marcher fortement sur sa droite, le champ de bataille qu'il avait choisi dut lui faire naître de tristes réflexions. L'ordre était déjà donné aux équipages et aux parcs de se retirer sur San-Pedro, et de se mettre en sûreté au-delà de la rivière. Des personnes qui ont vu l'armée anglaise dans ce moment, ont assuré qu'il commençait à s'y manifester de la confusion, et qu'il ne fallait plus qu'un léger évènement pour la porter au comble. La cavalerie française ne cessait point de gagner du terrain, et était déjà prête à s'emparer de Castelbon. De trois fortes divisions d'infanterie qui avaient débouché par Poso-Bello, deux entières n'avaient pas encore donné, et l'autre avait peu souffert. La belle cavalerie de la garde, qui suivait à une petite distance, pouvait se former commodément, et déployer sa valeur sur le plateau, entre Castelbon et Fuentes-de-Onoro. Les commencemens de la journée, l'ardeur des troupes, la position embarrassée de l'ennemi, tout devait faire espérer une victoire éclatante. Il semblait, vers les onze heures du matin, en ne jugeant que par les circonstances de la bataille et les mouvemens de l'armée anglaise, qu'au lieu de faire effort sur son centre, il eût

été plus à propos de tomber vigoureusement sur sa droite, et de la renverser. On ne sait trop ce qui serait arrivé, si, tandis que le village de Fuentes-de-Onoro était si opiniâtrement défendu, quinze mille Français eussent occupé celui de Castelbon, et dès ce moment fermé, pour ainsi dire, toute retraite à l'ennemi sur le Coa. Mais toute l'armée française, au lieu d'obliquer à gauche, obliqua à droite. L'infanterie toute entière vint insensiblement se grouper sur Fuentes-de-Onoro, dont l'occupation fut regardée comme une affaire décisive. L'ennemi alors fut rassuré pour sa droite, et se remit de sa première alarme. Il lui fut possible de disposer de ses réserves, pour soutenir son centre, qui attirait uniquement notre attention, et déjouer tous les efforts que nous faisions inutilement depuis le matin pour le forcer. On crut enfin devoir y renoncer, et sur les deux heures après-midi, le feu cessa de part et d'autre. Tel fut le résultat de cette journée, dont la gloire fut sans doute pour nous, puisque nous restions maîtres d'une grande partie du champ de bataille.

On ne peut s'expliquer comment lord Wellington, si prudent, si réfléchi dans toutes ses combinaisons militaires, put s'exposer à livrer

bataille dans une semblable position. Il est vrai que la place d'Alméida devait en être le prix, et que l'importance de cette conquête justifiait de grands sacrifices. Mais de quel désastre une défaite n'eût-elle pas été suivie? A dos, une forteresse ennemie, un torrent profond; plus loin, un pays plein de défilés et de toutes sortes de difficultés, voilà par où il eût été forcé de se retirer. La perte de ses bagages, de son artillerie et de tout son matériel en eût été la suite inévitable; et un grand échec eût encore entraîné d'autres conséquences. On ne peut excuser cette conduite, qu'en supposant le général anglais mal instruit de l'état de nos forces, qu'il pouvait croire fort réduites, et fort peu capables de lutter contre les siennes, au sortir d'une campagne si pénible pour nos troupes; mais il aurait pu payer cher un calcul si faux.

Il n'y avait pourtant rien de décidé pour le ravitaillement d'Alméida. L'ennemi, encouragé par sa première résistance, profita du répit que nous lui laissions pour couvrir tout son front par des ouvrages de campagne, auxquels il se mit à travailler avec une grande ardeur. Comme il avait reconnu le danger qu'avait couru sa droite, il s'appliqua spécia-

lement à fortifier un mamelon près du village de Castelbon, point d'appui essentiel pour protéger, en cas de besoin, sa retraite sur les ponts qu'il avait sur le Coa. La nuit et le jour suivans furent employés à ces différens travaux, qui prirent un aspect imposant, et rendirent son front presque inabordable.

L'ennemi avait mis cette activité à se retrancher ainsi devant toute sa ligne, parce qu'il pensait que les Français n'avaient pas renoncé au projet de faire entrer un convoi dans Alméida, et qu'ils le tenteraient encore de vive force. Mais la plupart des généraux opinèrent que cette opération, d'après les nouvelles dispositions de l'ennemi, était devenue presque impossible, et que ce serait se perdre en efforts inutiles. Alors on eut recours à un parti qui semblait fort hasardeux, et qui eut cependant un succès complet.

Du moment qu'on ne pouvait plus conserver la place, il fut question de la détruire et d'en sauver la garnison. C'était ce qui paraissait au premier coup-d'œil très-difficile à réaliser sous les yeux même de l'armée anglaise. Par quels moyens d'abord faire parvenir des instructions au gouverneur, à travers l'armée ennemie ? Et comment espérer qu'il

aurait les moyens de les exécuter? On choisit trois soldats intelligens, auxquels on confia la mission délicate et périlleuse de pénétrer jusqu'à la place par de longs détours et différentes directions. Un seul y parvint après mille ruses et mille dangers, et remit une lettre au gouverneur, qui lui prescrivait de mettre tout le matériel de la place hors d'usage, et, après qu'il aurait fait construire des mines pour faire sauter toutes les fortifications, d'y mettre le feu, tandis que dans le même moment sa garnison s'ouvrirait un chemin l'épée à la main, en se dirigeant sur Barba-del-Puerco. Il était convenu que trois salves d'artillerie annonceraient que ces instructions étaient parvenues, et que l'armée française continuerait alors de tenir l'ennemi en échec, afin d'en faciliter l'exécution. On prêtait l'oreille avec une grande anxiété pour entendre le bruit de ces salves. On les entendit enfin, et l'on fut convaincu que, malgré tant de difficultés, les ordres du prince avaient été reçus. L'ennemi crut que c'était une réjouissance de la place, dans l'espérance d'un prompt secours, et ne se douta nullement de ce qui s'y passait.

On attendait avec plus d'impatience encore le bruit de l'explosion, comme une preuve

que les instructions du général en chef avaient pu être remplies. Mais on commença à en désespérer, lorsque deux jours se furent écoulés sans qu'on en eût rien appris. L'armée, depuis qu'on avait renoncé à ravitailler la place, avait vécu aux dépens du convoi qui lui était destiné. Il était consommé, et les soldats étaient réduits à manger les chevaux tués dans les dernières affaires. L'impérieuse voix de la faim commandait donc qu'on sortît d'une position où il n'y avait plus aucun moyen de subsister. Notre éloignement comblait les espérances de l'ennemi, puisqu'il lui assurait la conquête d'Alméida, qu'il convoitait ardemment. Mais elle furent déçues par un de ces faits d'armes hardis dont on retrouve de nombreux exemples dans nos annales militaires.

Dans la nuit du 9 au 10 mai, et dans le temps que l'armée était en marche pour aller prendre des cantonnemens en Espagne, une forte explosion se fit entendre. On sut le matin que c'étaient les fortifications d'Alméida qui avaient sauté, de manière à n'être plus tenable, et que la garnison, composée de onze cents hommes, était parvenue sur la rive droite de l'Agueda, sans avoir éprouvé de grandes pertes. Cette opération avait été conduite avec

autant d'adresse que d'activité et de courage par le général Brennier. L'ennemi était si loin de prévoir une semblable audace sous ses yeux mêmes, qu'il n'avait laissé qu'un faible corps pour bloquer la place du côté du nord. La garnison le culbuta, et parvint heureusement à Barba-del-Puerco, avant que de nouvelles troupes envoyées à sa poursuite, eussent pu l'atteindre. Ainsi fut réalisé le dessein que la nécessité avait fait concevoir de détruire cette place importante, puisqu'il n'avait pas été possible de la ravitailler. L'issue heureuse de cette entreprise, au milieu de tant d'obstacles, fut une véritable humiliation pour l'armée ennemie. Un membre de l'opposition, de mauvaise humeur, aurait sans doute pu trouver matière à une enquête, dans toute cette conduite du général anglais devant Almeida; car elle avait commencé par une imprudence qui aurait pu avoir des suites très-funestes, et elle finissait par une négligence que, sans esprit de parti, on aurait pu trouver très-coupable.

Tant d'audace et de résolution, quand il aurait fallu être prudent et sage; et tant de réserve et de timidité, quand il aurait fallu être hardi et entreprenant, rendent manifeste la fragilité des bases sur lesquelles reposent

tant de réputations colossales. Il n'est point de fautes dont on ne soit absous lorsqu'on a été heureux; comme il n'est point de génie, si mince qu'il soit, qu'on ne voie élevé aux nues lorsque la passion s'en mêle, et que l'opinion du vulgaire est influencée par des circonstances impérieuses. Mais ces illusions ne durent qu'un moment. Il vient un temps où tout s'éclaircit, où les hommes et les choses sont jugés avec calme, avec impartialité, et c'est alors que chacun reprend dans l'histoire, pour jamais, la place qu'il a justement méritée.

FIN.

TABLE

DES CHAPITRES CONTENUS DANS CE VOLUME.

FIN DE LA TABLE DES CHAPITRES.